N° 484 – Tome CXXVIII

16 Août 1918

MERCVRE
DE
FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOSTIS,
EDMOND BARTHÈLEMY, GEORGES BOHN, R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY,
GEORGES DENIS, GEORGES DUHAMEL, PÉLADAN, EDMOND PILON,
LOUIS PROAL, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXVIII

SOMMAIRE

—

Nº 484. — 16 AOUT 1918

REVUE DE LA QUINZAINE

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne........ 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve........ 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale........ 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin........ .50

Aurel
Jean Dolent........ 1 »
La Semaine d'Amour........ 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly........ 3.50
Lettres à Léon Bloy........ 3.50
Lettres à une Amie........ 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy........ 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866........ 3.50
Œuvres posthumes........ 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre........ 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale........ 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse........ 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar........ 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud........ 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud........ 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches........ 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo........ 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert........ 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol........ 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol........ 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon........ 3.50
Celle qui pleure........ 3.5
La Chevalière de la Mort........ 2 »
Les Dernières Colonnes de l'Eglise........ 3.50
Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume........ 3.50
Le Fils de Louis XVI........ 3.50
L'Invendable........ 3.50
Le Mendiant ingrat........ 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)........ 3.50
Pages choisies........ 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu........ 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne........ 3.50
Le Sang du Pauvre........ 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse........ 3.50
Le Vieux de la Montagne........ 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain........ 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam........ 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs........ 3.50

Georges Brandès
Essais choisis........ 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren........ 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie........ 3.50

Gaston Capon
Les Vestris........ 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset
L'Exotisme........ 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle........ 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère........ 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol........ 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, I, II, III, chaque volume........ 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies........ 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation........ 3.50

Fernand Caussy
Laclos........ 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine........ 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort........ 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est........ 3.50
Art poétique........ 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine........ 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin........ 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes........ 3.50

Marcel Coulon
Témoignages, I, II, III, chaque volume........ 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac........ 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis........ 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat........ 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte........ 3.50
La Maison de Madame Gourdan........ 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre........ 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto........ 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)........ 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot........ 3.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel........ 2.50
Les Poètes et la Poésie........ 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien........ 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Georges Duviquet
Héliogabale 3.50

Georges Eekhoud
Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch
L'Œuvre de Maurice Maeterlinck 0.75

Paul Escoube
Préférences 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh
Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières
François Coppée et son œuvre 0.75

André Fontainas
Histoire de la Peinture française au XIXe siècle 3.50

Paul Fréméaux
Dans la chambre de Napoléon mourant 3.50

Edouard Ganche
Frédéric Chopin .... 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran
Anthologie de l'Amour Provençal 3 50

André Gide
Oscar Wilde .... 1 »
Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50
Nouveaux Prétextes 3.50

A. Gilbert de Voisins
Sentiments 3.50

Comte de Gobineau
Pages choisies 3.50

Edmund Gosse
Père et Fils 3.50

Jean de Gourmont
Henri de Régnier et son œuvre 0.75
Muses d'Aujourd'hui 3.50

Remy de Gourmont
Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées* 3.50
La Culture des Idées 3.50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse 0.75
Epilogues. *Réflexions sur la vie*, I, II, III, IV (Dialogues des Amateurs), V (Nouveaux Dialogues des Amateurs), VI, chaque volume 3.50
Esthétique de la langue française 3.50
Livre des Masques, *Portraits symbolistes*, I, II, chaque volume 3.50
Pendant l'Orage .... 2 »
Le Problème du Style 3.50

Promenades littéraires, I, II, III, IV, V, chaque volume 3.50

Ch.-M. Des Granges
La Presse littéraire sous la Restauration .... .50

Maurice de Guérin
Les plus belles pages de Maurice de Guérin ...... 3 »

Frédéric Harrison
John Ruskin 3.50

Lafcadio Hearn
Le Japon 3.50

Henri Heine
Les plus belles pages de Henri Heine 3.50

A.-Ferdinand Herold
Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie .... 6 »

Alexandre Herzen
Pages choisies 3.50

Albert Heumann
Le Mouvement littéraire Belge 3.50

Robert d'Humières
L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne 3.50

Francis Jammes
Feuilles dans le vent 3.50
Ma Fille Bernadette 3.50

H. Jelinek
La Littérature tchèque contemporaine 3.50

Virgile Josz
Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle* 3.50
Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle* 3.50

Rudyard Kipling
Lettres du Japon 3.50

Paul Lafond
L'Aube Romantique 3.50

Laclos
Lettres inédites 3.50

Madame Lafarge
Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue
Mélanges posthumes 3.50

Wanda Landowska
Musique ancienne 3.50

Pierre Lasserre
La Doctrine officielle de l'Université 3.50
Portraits et Discussions 3.50
Le Romantisme français ... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay
La Littérature contemporaine (1905) 3.50

Edmond Lepelletier
Histoire de la Commune de 1871. I, II, III, chaque volume 7.50

Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre 3.50
Emile Zola, sa Vie, son Œuvre 3.50

Loyson-Bridet
Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*...... 3.50

Jean Lucas-Dubreton
La Disgrâce de Nicolas Machiavel 3.50

Émile Magne
L'Esthétique des Villes.. . 3.50
Madame de Chatillon 3.50
Madame de la Suze 3.50
Madame de Villedieu 3.50
Le Plaisant Abbé de Boisrobert 3.50
Scarron et son milieu 3.50
Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50
Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet 3.50

Henri Malo
Les Corsaires 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, I, II, chaque volume 3.50

René Martineau
Tristan Corbière 3.50

Ferdinand de Martino
Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis
La Pensée de Maurice Barrès 0.75

Masson Forestier
Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Édouard Maynial
Casanova et son temps.... 3.50
La Jeunesse de Flaubert... 3.50
La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant 3.50

Henri Mazel
Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia
Les Idées de Stendhal 3.50

Jean Mélia
Stendhal et ses commentateurs 3.50
La Vie amoureuse de Stendhal 3.50

Adrien Mithouard
Le Tourment de l'Unité 3.50

Jean Moréas
Esquisses et Souvenirs 3.50
Réflexions sur quelques Poètes 3.50
Variations sur la Vie et les Livres 3.50

Eugène Morel
Bibliothèques, 2 vol. in-8°. 15

Charles Morice
Eugène Carrière 3.50

Jacques Morland
Enquête sur l'Influence allemande 3.55

LA POSSESSION DU MONDE

—

I

Dans l'exil de la guerre, j'ai quinze camarades, et nous vivons côte à côte comme des matelots sur le pont d'un navire. Tout nous rassemble : les travaux, le sommeil, les jeux, les repas et le péril. Les querelles même nous réunissent, car, pour se bien quereller, il faut se connaître ; entre inconnus, les disputes manquent de goût.

Ces hommes, mes compagnons, je ne les ai pas choisis, ainsi que je prétendais faire jadis. Ils m'ont été donnés comme une poignée de fruits où il y a du succulent et du vert. Ils ont été pris, pêle-mêle, comme eût fait, dans la fourmillante espèce des hommes, le coup de filet qui ne regarde à rien. Merci donc au monde aveugle et divin qui jeta l'épervier dans le fleuve !

Ils sont mon bien, mon étude et ma tâche quotidienne. Ils sont mon objet, mon horizon, mon tourment et ma récompense.

Bien que loin des miens, loin de ceux avec qui j'ai traité pour une vie, je ne saurais m'estimer dépourvu, trahi ; le monde ne me manque point, puisque j'ai ces quinze hommes à porter, ce problème à chèrement considérer, cette terre à labourer, ces vendanges à mettre au pressoir.

J'ai partie liée, et ce n'est pas moi qui serai défaillant.

J'accepte le don, l'opulence inquiète, les quinze regards ouverts sur quinze ciels différents où ne luisent ni les mêmes saisons, ni les mêmes astres, les quinze âmes orgueilleuses, vindicatives, qu'il faut séduire et dompter comme des chevaux sauvages.

A la vérité, quelques-uns de ces hommes sont évidents, tout à fleur d'eux-mêmes, offerts à l'œil ainsi qu'un galet uni, sur une plage; on les touche, on les tient, on les enveloppe tout de suite comme une grosse pièce d'argent dans le creux de la main. Mais tant d'autres sont mobiles, furtifs, tant d'autres sont rugueux comme le minerai dont, seule, la cassure miroite et trahit la noblesse intérieure.

Plus ils semblent ingrats, mystérieux, sans beauté avouée, mieux résolu je me sens à les considérer comme une richesse, à les fouiller ainsi qu'un sol plein de ressources.

Il y en a que j'aime, il y en a que je crois ne pas aimer. Qu'importe! L'intérêt que je leur voue n'est point trop esclave des sursauts du cœur. Celui-là qui ne parle jamais et cache, sous son front opiniâtre, deux petits yeux de glace verte, celui-là, certes, n'émeut point naturellement mon affection. Pourtant, l'attention avec laquelle je le regarde, comme elle ne ressemble pas à la curiosité du savant qui regarde bouger les bêtes d'un aquarium! Elle fait plutôt songer, cette attention, à la joie vertigineuse de l'avare qui soupèse une pièce d'or dont l'effigie ne lui plaît pas. De l'or pourtant!

Vrai! comment pourrais-je connaître l'ennui, avec ces visages tournés vers moi, avec ce chœur de voix humaines qui jouent, chacune dans la clef qui lui est familière, mais se fondent en une mâle rumeur d'orchestre?

Tout ce qu'ils disent est précieux; moins encore que ce qu'ils taisent. Les raisons qu'ils avouent de leurs actes m'étonnent parfois; celles qu'ils cachent, surtout celles qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes, me passionnent toujours. Un mot, tombé de leurs lèvres, comme un papier d'une poche inconnue, m'arrête et me donne à rêver pour de long jours. J'édifie, à leur sujet, des monuments audacieux et fragiles qu'ils étayent avec complaisance, ou démantèlent d'une chiquenaude. Toujours je recommence et m'en réjouis : c'est mon plaisir. J'aime avoir raison dans mes hypothèses pour la douceur qu'y prend l'orgueil; j'aime avoir tort, car cela découvre à mon parc des profondeurs de feuillage encore inexplorées.

Et puis, je sais qu'une petite partie de leur âme est seule prise dans notre engrenage. Le reste s'étend et se ramifie dans les perspectives du monde. J'y songe comme à cette face de la lune quel es hommes ne connaîtront jamais. Leur vie hors

d'ici, leur vraie vie innombrable, articulée, par mille prolongements, avec mille autres vies étrangères, je la reconstitue avec une pieuse, une ardente patience. Ainsi divaguait Cuvier en tournant et retournant une dent fossile, seul vestige d'un vaste organisme inconnu.

Il y a tout cela, et il y a leur passé à chacun, leur passé propre, leur ascendance, la prodigieuse combinaison d'actes et d'âmes dont ils sont le résultat. Et il y a leur avenir, le désert inexploré vers lequel ils tendent des antennes anxieuses, et où j'ose m'aventurer, moi étranger, le cœur frémissant et une petite lanterne au poing.

Telle est ma richesse à cette heure. Elle est inaliénable : un homme peut se soustraire à l'indiscrétion, il n'échappe pas à l'emprise de la contemplation et de l'amour. Le voudrait-il, que ses efforts mêmes découvriraient ses mobiles, trahiraient le plus secret de son être, le livreraient ligoté.

Pour moi, avide de thésauriser, je m'abandonne sans défense. Riche des autres, je me résigne entre leurs mains. Et si, malgré moi, j'y mets quelque détour, ne suis-je point sûr d'en rendre la proie plus désirable, plus belle?

II

On a dit de la curiosité qu'elle était le commencement de la science. C'est un éloge insuffisant : il ressemble encore à une excuse.

Quoi de plus émouvant, de plus humain que cet élan religieux vers l'inconnu, que cette espèce d'instinct qui nous fait pressentir et attaquer le mystère?

Se faire gloire de n'être pas curieux! Autant vaudrait tirer fierté d'une infirmité dérisoire. Il est vrai que c'est encore dans l'ordre normal et que la vanité se ravitaille où elle peut.

Il y a, sans nul doute, une curiosité qui est une faiblesse et une lâcheté. C'est celle des gens qui n'osent pas demeurer seuls, une seconde, en face d'eux-mêmes; ils se réfugient dans le bavardage et la lecture des feuilles quotidiennes. Leur façon de s'intéresser à tout ce qui passe est un aveu de ne savoir s'intéresser à rien d'éternel. Ils ont besoin, comme d'une nourriture, de ce bruit que font les diseurs de riens. Ils sont semblables à l'enfant qui ne sait pas s'amuser seul, ou au

monarque abêti qui ne redoute rien tant que le silence et ses propres pensées, le néant de ses propres pensées.

Et puis il y a les gens aimables. Ceux-là veulent tout savoir, et le nombre d'enfants de la tante maternelle, et le prix du mobilier et les gages des domestiques. Ils veulent tout savoir et ne cesseront pas de tout ignorer. Leur vie s'épuise en un sourire laborieux et à tenir convenablement la tasse de thé. Ils ont dans l'âme un vaste répertoire de noms, de dates et autres misères. Ils avancent comme des bêtes de somme, accablés d'un faix sans valeur.

Il y a aussi les maniaques, les pervertis, les égarés, ceux qui sont curieux d'un timbre-poste ou d'un manche de parapluie; mais, de ceux-là, je n'ose rien dire, en souvenir d'un vieux maître fort savant qui nous conseillait, jadis, avec un sourire : « Vous qui abordez la carrière des sciences, ayez d'abord le souci de la collection, dussiez-vous collectionner des boîtes d'allumettes. »

A dire vrai, s'agit-il pour nous d'être savant, d'être érudit? Que non! Il s'agit d'être riche.

Eh bien, il n'y a pas deux curiosités. Laissons donc tomber toutes les basses sottises que l'on ose appeler de ce nom.

L'homme curieux semble étrangement se désinteresser de ce qui excite la loquacité des âmes misérables. Il ne s'inquiète pas de savoir en quelle année fut construite la maison et quels furent les honoraires de l'architecte; il rêve secrètement aux goûts, aux passions de l'homme qui fit percer la petite fenêtre basse, vers le nord, et planter, au bout de l'étang, l'arbre noir qui tord ses branches. Il ne demande pas à cette jeune femme l'âge de sa couturière, mais il tremble à l'idée de connaître les raisons qui lui firent choisir cette robe inquiétante pour ce jour même. Il n'interroge pas sa maîtresse sur l'opinion qu'elle a de lui, mais il cherche passionnément à savoir l'opinion qu'il a d'elle à cette minute. Il ne se presse point de demander à ses compagnons de voyage la profession qu'ils exercent et les opinions politiques auxquelles ils se sont ralliés, car, contemplant leur visage, il démêle avec prudence, avec piété, le sens de la petite ride qui s'agite entre deux sourcils, ou la portée d'un regard, sa source et son but. Il ne sollicite pas de confidence : il les reçoit presque sans le vouloir; elles viennent à lui naturellement; il est leur vaisseau sûr et profond.

Curieux de l'énorme monde, il semble surtout en regarder l'image en soi-même. Il porte sa curiosité comme un don sacré et l'exerce, ou plutôt l'honore, ainsi que l'on pratiquerait un culte.

Ne dites pas que vous ne voulez pas être cet homme-là. Vous qui êtes fiers de posséder un secret, d'arracher un aveu, de mériter la confiance d'un autre homme, dites-vous que c'est une richesse immense que d'être ainsi le confident irrécusable, tendrement impérieux et souvent ignoré de toute une humanité. Et il dépend de vous, sinon d'être tout de suite cet homme, du moins de travailler à le devenir. Commencez, pour cela, par vous délivrer de vos petites curiosités serviles. Travaillons de concert à cet avenir. Rentrons en nous-mêmes assez profond pour que certains disent de nous : « Celui-là n'est curieux de rien. » Et nous commencerons dès lors à chanter l'éloge de la grande, de la divine curiosité.

III

La possession d'autrui est une passion, c'est-à-dire tout d'abord une épreuve, une souffrance. Cette joie suprême s'enfante dans la douleur, comme toutes les joies auxquelles nous attachons du prix.

Il faut subir les hommes pour les connaître, et l'être prochain pour qui ou par qui nous n'avons encore ressenti aucun tourment ou nous réserve des surprises nouvelles, ou nous échappe ; c'est presque une vieille vérité.

Comme les autres, cette richesse-là ne s'acquiert point sans peine, sans amertume ; mais elle ne connaît pas de déclin, elle ne cesse de s'accroître par le simple jeu de notre existence et semble à l'abri des coups du sort. Elle ne saurait, comme l'argent, ni perdre de sa valeur, ni servir à des fins ignobles. Elle retourne plutôt au néant.

Elle n'est point rigoureusement personnelle. Elle se partage et se lègue. Lorsqu'elle se dérobe à la destruction et à la mort, elle peut devenir le plus précieux des héritages ; elle a sur l'argent cette supériorité que sa transmission n'est en quelque sorte validée que par une reconquête. Il faut qu'elle tombe en de dignes mains qui sauront travailler à la préserver, à la cultiver, à la reconstruire. Par certains points, elle ressemble à ce qu'on appelle l'expérience.

Souffrir d'abord ! C'est sûrement une des grandeurs de notre race, et nous n'aimons vraiment nos biens que pour ce qu'ils nous ont coûté de larmes, de sueur ou de sang.

Il est répugnant pour l'esprit d'admettre que quelque chose puisse être un bienfait de la guerre. La désespérante folie du monde occidental a engendré et garde en réserve des maux si considérables qu'on ne saurait fouiller tant de ruines, tant d'ossuaires avec l'espoir d'y piquer du crochet, comme les chiffonniers, quelque débris utile, quelque bon morceau. Non ! point d'excuse à cette bêtise féroce et démesurée. Les hommes ont pourtant si grandement souffert les uns par les autres qu'ils ont appris à se connaître, c'est-à-dire à se posséder mutuellement. Laissez-moi, malgré mes propres dénégations, sauver cette épave du désastre. Voilà un bien assez chèrement payé pour qu'on n'y renonce point volontiers. Je ne parle pas seulement ici de ceux qui ont lutté les uns contre les autres, mais encore de ceux qui se sont battus côte à côte, qui ont saigné pour la même cause et sous les mêmes bannières.

Des compagnons nous ont été donnés, imposés, dont la fréquentation, même fortuite et transitoire, nous eût naguère paru intolérable. Vivant en hommes libres, nous avions la prétention de réduire autant que possible l'inévitable, de tracer notre chemin et d'en écarter ceux qui possédaient, sur l'univers, des opinions ou des visées susceptibles d'offenser les nôtres. Ainsi usions-nous de cette liberté principalement pour ménager nos sens irritables, endormir notre âme dans une sécurité précaire et réduire l'aire de notre activité intérieure.

Et puis, voici la guerre, et qu'il faut non seulement souffrir de l'ennemi, souffrir d'atteintes imprévues en des régions de nous-mêmes que nous estimions invulnérables, mais encore souffrir de celui qui partage notre écuelle, de celui qui nous commande et surtout de celui à qui nous commandons.

En peut-il être autrement ? Non ! non ! Si cette souffrance-là nous était épargnée, nous ne serions pas des hommes, nous ne ferions pas la guerre, nous ne serions pas ces animaux divins qu'il est si beau et si honteux d'être, que nous ne pouvons pas ne pas être.

Souffrons donc de toutes ces choses, mais avec cette joie gémissante qui étreint la femme à l'heure où elle lance dans le monde un être neuf.

On l'a dit, toute souffrance est stérile, désespérée et sans rachat qui ne sert qu'à nourrir la haine. Qu'elle est merveilleuse quand elle engendre la connaissance, c'est-à-dire la possession, c'est-à-dire l'amour !

J'ai remarqué que, pour beaucoup d'hommes, en dehors du corps à corps, de la lutte face à face, l'ennemi perdait tout caractère individuel ou spécifique et se confondait presque avec les grandes forces adverses de la nature : la foudre, le feu, le raz de marée. La balle venue de loin, l'obus lancé de par delà l'horizon, toutes ces puissances mortelles étaient simplement comme une forme de l'aveugle destinée. En dépit des quotidiennes leçons de haine et des vociférations, ceux-là mouraient courageusement, avec un désespoir résigné, sans haine.

Mais, pour d'autres âmes moins nobles, la faculté de querelle et d'aversion, ainsi détournée de l'ennemi, cherchait des objets dans l'entourage immédiat et les trouvait, hélas, les créait.

Mes compagnons, mes compagnons, si l'incertitude de votre esprit, si votre angoisse, si la rébellion de votre chair éprouvée vous poussent à chercher des responsables, ne regardez pas avec fureur trop près de vous, n'accusez pas, dans votre égarement, Houtelette parce qu'il est bavard, Exmelin parce qu'il est égoïste ou Blèche parce que c'est un chef rude et hargneux. Ne mettez pas votre misère sur le compte de Méry qui obéit sans diligence et veuillez admettre que Maurin n'est pas la cause de tout parce que ses opinions ne sont pas semblables aux vôtres. Du moins, s'il vous faut resserrer le cercle d'animosité, faites-le si réduit autour de vous qu'il ne contienne plus que vous-même et recherchez d'abord en vous-même les causes de votre malheur.

Plutôt encore, appliquez-vous à regarder votre souffrance en face, à l'éprouver avec clairvoyance et précision. Vous savez qu'une boisson écœurante cesse presque de l'être dès qu'on la boit sans hâte, avec le souci d'en apprécier justement l'amertume. Pareillement, mesurez, étudiez votre souffrance. Au lieu de l'abhorrer, faites en sorte de la connaître; elle deviendra intéressante, curieuse, je n'ose pas dire aimable.

Si Méry sert mal vos desseins, considérez avec méthode les moyens de le faire devenir, malgré lui, un excellent serviteur. Si Blèche exerce son autorité de façon à vous blesser sans cesse,

intéressez-vous à sa brutalité, tentez d'en analyser les mobiles, les manifestations, les voies ordinaires, vous serez ensuite mieux placé non tant pour vous y soustraire que pour en esquiver parfois la pointe et le tranchant. Vous l'inquiéterez, ce faisant, et lui donnerez à réfléchir. Il n'est pas nécessaire qu'il vous craigne, il suffit qu'il reconnaisse en vous une force libre avec laquelle il faut compter, qu'il est bon de se rendre propice. Cependant, comme disent les simples dans leur rude argot, « vous le posséderez ». Chaque fois que vous l'aurez obligé à être, avec vous, moins rogue, plus juste, vous pourrez dire que « vous l'aurez eu », puisque ainsi parlent excellemment les soldats.

Cette possession coûte quelque besogne. Or vous consentez à travailler huit heures pour gagner dix francs qui ne vous demeurent pas une journée entre les mains, vous pouvez bien donner quelques minutes de votre effort et de votre âme pour acquérir un bien dont nul ne vous pourra jamais frustrer.

IV

L'homme très riche possède plusieurs domaines. Il y en a toujours un qu'il préfère et qu'il habite et cultive avec prédilection. Il y en a d'autres où il ne va que de loin en loin, sollicité par l'état de son âme qui l'incline à rechercher pour un temps ou la montagne, ou l'océan, ou la plaine. Il y en a enfin qu'il n'aime pas, mais dont il ne voudrait toutefois pas se dessaisir, puisqu'ils font partie de sa fortune.

Ainsi de vous qui possédez une famille, des amis, des camarades et des adversaires. Ainsi de vous qui pouvez puiser sans conteste dans l'immense humanité. Il ne faut rien refuser; il faut tout accepter, tout évaluer, tout mettre en réserve. Le monde des hommes est un patrimoine opulent dont l'exploitation vous est expressément confiée. Ne soyez pas mauvais administrateur et faites porter des fruits à toutes vos terres.

Choisissez chaque jour ce qu'il vous faut, car vous êtes le maître.

Sachez en outre accepter l'inévitable et héberger le hasard, car vous n'êtes qu'un homme.

Construisez une gamme, un clavier clair et harmonieux. Comme l'organiste, sachez au bon moment tirer le hautbois ou déchaîner le grondement des basses. Les registres ne font

pas défaut : à vous de devenir bon musicien. La figure de Guillaumin vous convient le matin et ses idées vous rajeunissent comme une eau naïve. L'éloquence de Maurni vous tonifie à l'heure du jeu. Mais, par certains soirs désolés, ce dont vous avez besoin, c'est sans doute la voix sourde de Cauchois et son silence affectueux.

V

Malgré des siècles de légende, malgré les religions, malgré les poètes, malgré les traditions merveilleuses et, surtout, malgré nos aspirations les plus plus profondes, il nous faut sans doute abandonner l'espoir d'une correspondance occulte entre les âmes.

C'est un abandon presque inavoué. Chaque jour, des événements nous enveloppent qui semblent ranimer le parfum évanoui du mystère. Notre raison ne se hâte pas de dissiper ces nuées, de percer ces apparences : elles endorment trop bien l'irritant besoin de n'être plus solitaires à l'intérieur de nous-mêmes, de n'être plus exilés dans un désert inaccessible.

Que rien, en dehors de nos sens, ne nous puisse révéler la proximité d'une personne aimée, le danger qu'elle va courir, la mort qui vient de l'étreindre, c'est une extrémité à laquelle nous nous trouvons réduits sans nous y jamais docilement résoudre.

Des hommes courageux se sont arrêtés devant cette montagne et entreprennent de la soulever. Laissons-les travailler dans l'ombre ; aidons-les, sinon de nos efforts, du moins de notre silence, et attendons.

Attendons, mais ne cessons pas de mener d'autres batailles. L'inconnu ne défaut point. Et que faire tant qu'il y a de l'inconnu pour nous séduire et nous enchaîner ! Si nous renonçons à franchir un obstacle, il s'en dressera toujours un autre devant nos pas. D'obstacle en obstacle, nous serons toujours ramenés au pied de la même muraille. Nous y consumerons notre vie en gémissant et connaîtrons que tout l'intérêt de la vie est dans cet obstacle et dans ce gémissement.

Parfois, détachée à grands efforts de pic et de pioche, une parcelle de la sombre montagne roule à nos pieds. Nous l'attendions avec ravissement ; nous la considérons, nous la soupesons avec une sorte de tristesse. Jamais victoire ne fut payée

d'un si grand prix et n'apparut plus morne. C'est ainsi que nous nous acharnons à détruire l'inconnu pour que notre succès nous comble d'amertume. Heureusement, l'inconnu ne défaut point.

Je me trouve seul avec la personne du monde qui est la plus proche de moi, la mieux aimée, la mieux choisie. Le silence exhale un parfum léger et unique qui semble celui de nos âmes pareilles. Oh ! comme nous voudrions croire que les principes de nos êtres, enfin délivrés, vont communier et s'unir dans l'espace intermédiaire, dans l'abîme infranchissable !

Voilà que, juste à cette minute, nous nous regardons avec, aux yeux, une pensée commune. Elle s'échappe, en même temps, de nos lèvres, avec une sorte d'ivre précipitation, comme si nous avions peur de n'arriver point exactement ensemble au rendez-vous, comme si nous voulions confesser ensemble une certitude unique, avec l'harmonieuse précision d'un duo concerté.

Nous sommes heureux, pleins d'étonnement... Je ne suis pas dupe.

La preuve tant cherchée, je ne la tiens pas encore, palpitante et définitive entre mes doigts. Ce n'est pas encore aujourd'hui que j'ai rencontré ni Dieu, ni l'âme immortelle.

Je sais trop bien qu'un bruit léger, un rythme extérieur, le battement d'aile d'un oiseau, le foret d'un insecte dans le vieux bois des meubles, le soupir du vent sous la porte, quelqu'une de ces choses a mis brusquement nos âmes au diapason, a réveillé dans les deux abîmes exilés des résonances fraternelles. Nous avons tant de souvenirs en commun, nous avons si soigneusement appareillé nos goûts, nous avons si bien unifié le monde matériel et tenté de fondre jusqu'à nos avenirs que le même coup d'archet suffit à nous faire frémir d'accord.

Mais il faut le coup d'archet, il faut l'odeur, si faible qu'on en éprouve les suggestions sans en affirmer la présence, il faut peut-être seulement un de ces phénomènes obscurs qui se passent à la limite de nos sens, dans ce crépuscule où nos organes insuffisants devinent le monde à tâtons.

Telle est l'indigente certitude. Eh bien ! il ne faut pas la rejeter avec dépit, car elle a sa beauté et ses profondeurs. Il faut la coloniser, la faire servir à notre richesse.

Alors que l'exercice de l'intelligence semble aboutir fatale-

ment à l'emprisonnement de l'être en lui-même, l'amour nous fait entrevoir la prolongation de l'âme hors d'elle, dans l'espace et dans le temps. En vain l'intelligence nous prouvera qu'il ne s'agit là que d'une illusion. Cette illusion est belle ; décidons de l'organiser. A force de souhaiter sortir de ses limites, l'être parviendra peut-être à les briser, et c'est sans doute à l'amour qu'il devra le miracle de sa délivrance.

Nous ne possédons qu'un moyen de communion imparfait. Soit ! Travaillons chèrement à le perfectionner. Ainsi font les artisans de la Science et de l'Industrie, et il faut bien reconnaître que leur opiniâtreté a pu, d'un petit mal, en faire un fort grand. Ne soyons pas moins ingénieux ! Que ce sinistre progrès nous encourage : la civilisation morale mérite autant de soins que l'autre.

Avec le frère, avec la femme, avec l'ami, mettons volontairement en commun tant de choses, travaillons si ardemment à nous connaître que notre pensée, sans cesse pressée aux issues, éprouve sans cesse le goût de l'infini et de l'éternité.

Telle est la voie ; s'il nous est recommandé de posséder le plus grand morceau possible du monde humain, commençons d'abord par posséder étroitement ce que nous aimons. Et j'entends que cette possession est la seule. Ils le savent bien, les hommes désespérés qui s'acharnent sur le corps abandonné d'une femme sans jamais en recevoir le don réel qui peut se faire dans un regard, de loin, l'espace d'un éclair.

VI

Il y a des hommes qui sortent de chez eux, le matin, à la recherche de la fortune. Ils marchent en regardant les pavés, puis ils s'enfoncent avec fureur dans toutes sortes de petites besognes. Ils rêvent à des portefeuilles perdus, à des dons princiers, à des héritages scandaleux, à des loteries. Ils pensent à l'argent comme à une femme inaccessible, mais qu'on pourrait violer et battre dans un coin. Ils rentrent chez eux, le soir, épuisés, affamés, exaspérés, pauvres comme toujours. Ils n'ont même pas aperçu le visage d'un homme, assis auprès d'eux dans le métro. Ce visage était une fortune.

Recherchez-vous votre ami parce qu'il saurait, à l'occasion, vous prêter la somme dont vous pressentez le besoin, parce qu'il peut parler pour vous au ministre, parce qu'il est joyeux

amphitryon ? S'il en est ainsi, vous êtes esclave, vous ne possédez rien. L'aimez-vous, au contraire, pour cette façon qu'il a de sourire et qui suffit à vous ravir, pour tout ce que trahit de candeur et de tendresse sa voix hésitante, pour son don des larmes ou ses repentirs tumultueux ? En ce cas, vous êtes très riche : cet homme est à vous et c'est un bien appréciable.

Vous rappelez-vous l'emploi que vous avez fait de votre première pièce de cinq francs ? A coup sûr, non ! Mais vous n'oublierez jamais certaine expression qui a, sous vos yeux, dénaturé ou embelli un cher visage, alors que vous étiez petit enfant. Cela tient et tiendra toujours une place dans votre trésor : vous avez, ce jour-là, compris quelque chose d'important, et vous ne cessez, depuis, d'invoquer et d'exploiter cette victoire.

Si vous êtes peu enclin à éparpiller votre fortune, qui vous empêche de la rassembler sous un titre unique ? Un seul visage, une seule âme, c'est encore une propriété inestimable. On peut croire en avoir épuisé toutes les ressources, on se trompe toujours, car, comme la terre, le paysage humain travaille sans cesse et fructifie à chaque saison.

Le paysan qui ne possède qu'un arpent est quand même plein d'orgueil, parce qu'il sait que sa possession s'enfonce jusqu'au centre du globe.

Depuis des années et des années, je contemple le même visage, comme l'horizon fidèle gonflé dans l'ouverture d'une fenêtre. Il invente, ce visage, mille choses, il exprime et reflète mille choses. Moi seul en connais la mouvante beauté, puisque moi seul peux en récolter toutes les moissons, puisque je peux seul ne pas laisser mourir, sans un regard, la plus petite fleu de chaque journée.

VII

Il n'est pas absolument en votre pouvoir de ne pas avoi d'ennemis ; il vous appartient de ne pas manquer d'adversaires. Il vous appartient surtout de connaître vos adver saires. De là à les maîtriser, il y a peu. De là à les aimer, i n'y a guère plus.

Ne redoutez pas trop une expérience : considérez attentivement votre adversaire et imaginez ses raisons, celles qu'i brandit aussi bien que celles qu'il dissimule, celles qu'il invent

aussi bien que celles qu'il méconnaît. Pensez-y assez longtemps et avec assez de force pour comprendre ces raisons, et même pour en découvrir de nouvelles auxquelles votre adversaire n'avait pas songé ; cela ne vous sera pas malaisé si vous avez quelque connaissance de vous-même.

Faites donc un effort soutenu pour vous substituer, par l'esprit, à celui que vous combattez. N'allez point jusqu'à vous détester, mais ne refusez pas cette occasion de vous juger sans douceur. Critérium : vous aviez peut-être commencé l'expérience en serrant les dents et les poings, arrêtez-vous quand vous vous sentirez sourire et que vos mains seront ouvertes.

On ne sait pas combien cet exercice incline à la justice, comme il est profitable et, pour la haine, mortel. Trop d'imagination vous conduirait peut-être à négliger votre cause ; arrêtez-vous donc à point, sinon consentez à devenir un imbécile ou un héros, selon les spectateurs.

Pour moi, je ne me retiens pas de conseiller une telle pratique : elle enseigne à vaincre, à vaincre en souriant. Elle enseigne à connaître l'adversaire, surtout à se connaître avec les yeux de l'adversaire. En outre, elle est bonne comme tout ce qui prévient et détruit la haine.

Une seule chose au monde demeure peut-être haïssable, c'est la bêtise. Mais cela même est discutable, et puis c'est toujours une assertion présomptueuse.

Heureux l'homme qui n'a pas d'ennemis. Mais, je le répète, celui qui n'a pas d'adversaires, celui-là qui n'a pas accepté ceux que lui offrait la vie, ou qui n'a pas su s'en procurer volontairement, celui-là méconnaît une grande source de richesse.

Il n'y a qu'un petit mérite à connaître les gens que l'on aime ; il y en a un grand, et un plaisir aigu par surcroît, à pénétrer l'âme adverse, à l'annexer de haute lutte, à la coloniser.

Ne pas choisir ses amis, voilà une attitude pleine d'abandon et de modestie. Ne pas choisir ses adversaires, c'est une grande maladresse et c'est inexcusable.

Une voix me souffle à l'oreille : « On ne choisit pas sa vermine ; on ne choisit pas son chien enragé... » Hélas, non ! mais c'est encore autre chose.

VIII

Chaque fois que j'entends prononcer le mot « promiscuité », je me rappelle une histoire qui m'est arrivée jadis. Une histoire, c'est beaucoup dire, car il s'agit de si peu de chose.

C'était au temps où il y avait, à Paris, des omnibus à impériales. Je rentrais chez moi, assez tard, par une de ces nuits fraîches et aérées où l'on respire tout à coup, à travers l'haleine fétide des rues, une bouffée de vent, sauvage et parfumée, une bouffée qui vient de loin et ne semble pas consentir à sa souillure, à son anéantissement. Je rêvais tout seul, pour moi seul, à des affaires qui n'intéressaient que moi, mais comblaient allègrement l'espace infini du monde.

A travers cette rêverie, je perçus un petit choc étouffé contre mon épaule droite. Cela ne me détourna pas de moi. Une seconde fois, le choc se produisit, suivi d'un contact mou, continu. J'en ressentis une impression désagréable.

Il y avait, à mon côté, un jeune garçon de seize ou dix-sept ans, vêtu comme un apprenti. La lueur furtive des réverbères éclairait sa figure blême et fatiguée. Il semblait accablé de sommeil et fermait les yeux. Je remarquai que, de minute en minute, sa tête, balancée par les cahots de la voiture, venait donner contre mon épaule. D'un mouvement instinctif, il la relevait, pour la laisser aller plus lourdement, la minute suivante. Une fois, il la laissa peser. J'étais alors si avant dans mes rêves que la bête se défendit toute seule : je repoussai doucement le jeune homme à sa place. Peine perdue ; l'instant d'après il s'abandonnait de nouveau contre mon épaule avec une sorte de candeur éperdue. Je le repoussai deux ou trois fois, puis ne le repoussai plus et tentai de poursuivre, avec ce léger fardeau, ma glorieuse promenade à l'intérieur de moi-même.

Or, je n'y parvins pas. Une sensation extraordinaire, imprévue, inconnue m'envahit. C'était une chaleur animale, pénétrante. Cela venait de cette tête appuyée sur mon épaule, et aussi d'un certain bras grêle et reployé que je sentais peu à peu s'imprimer dans mon flanc. Le petit apprenti dormait profondément.

J'inclinai mon visage et je sentis, pareille à celle d'un enfant, son haleine qui passait, à petits coups brefs, contre ma joue et mon menton. A partir de ce moment, je cessai décidément

de songer à mes importantes affaires personnelles et je n'eus plus qu'un souci : faire en sorte que le garçon ne se réveillât point.

Je ne sais plus combien de temps dura ce sommeil : j'avais chaud, d'une chaleur étrange et délicate ; j'étais bien, j'étais absorbé. Je pénétrais dans un univers inconnu, aussi vaste, aussi étoilé que le mien. Je ne comprenais pas comment ce contact avait pu m'offenser d'abord, et même me dégoûter. J'avais déchiré l'enveloppe épineuse et savourais, comme une pulpe nourrissante, la présence, la compagnie humaines. J'étais heureux et attentif.

A un endroit il y eut des cris, des lumières. Le petit bonhomme se dressa en sursaut, frotta ses yeux, courut en trébuchant vers l'escalier et disparut ; il ne m'avait même pas vu.

Il n'a pas su ce que je lui devais et qu'il ne serait jamais oublié.

IX

Il ne faut pas se dire, dès l'abord, qu'un homme n'est pas intéressant ou que son visage est dénué d'expression. Autant vaudrait dire que l'eau d'une rivière est déserte, alors qu'elle grouille de vie animale et végétale.

Dans la façon qu'on a d'écouter un homme, il peut y avoir du parti pris, de la prévention, il ne doit pas y avoir d'ignorance ou de paresse. L'âme a, dans son arsenal, des loupes, des microscopes et de puissantes sources lumineuses, pour explorer l'objet dans ses profondeurs, dans ses transparences, dans l'intimité rétractée de ses organes.

J'ai vécu pendant deux années, au début de la guerre, avec un camarade constamment silencieux et indolent ; sa figure, belle de traits, demeurait si morne, ses actes semblaient si privés de portée, de signification, que je désespérais d'en faire jamais ma proie, que l'envie ne m'effleurait point de le saisir avec des serres.

Et puis un jour vint où je l'entendis saluer je ne sais plus quel événement d'un mot quelconque, mais prononcé avec un accent si inquiétant que je décidai d'entreprendre l'expédition. J'y mis des jours et des jours, avec le pic, la pioche et la petite lampe des mineurs. J'y songe depuis avec stupeur, comme à ces gouffres souterrains mal explorés où il y a des rivières, des

colonnades, des dômes, des bêtes aveugles et d'horribles pierreries.

La nature de l'objet ne saurait décommander l'intérêt. La vipère est une bête dangereuse et vindicative. Les naturalistes qui l'ont étudiée n'ont pu le bien faire que parce qu'ils étudiaient avec passion, c'est-à-dire avec amour.

Cela pour vous dire que l'espèce de curiosité zoologique que vous pourriez apporter à l'étude de votre prochain n'autorise pas plus la cruauté qu'elle ne dispense de l'affection.

L'attention extrême ressemble à l'affection. La contemplation est de l'amour pur.

X

Si peu de temps que dure l'entretien que nous avons avec un homme, nous en sortons toujours modifiés : nous nous retrouvons un peu plus grands qu'avant ou un peu plus petits, meilleurs ou pires, exaltés ou diminués.

C'est ainsi que j'ai approché dans ma vie un certain nombre de gens, célèbres ou obscurs, qui n'imaginent pas ce que je leur dois ou le mal qu'ils m'ont pu faire.

Nous connaissons et classons d'instinct les individus selon cette faculté qu'ils ont, les uns de nous épanouir, les autres de nous accabler. Cette faculté, ils l'exercent le plus souvent à leur insu, voire contre leur volonté : ils sont toniques ou déprimants comme on est grand ou petit, comme on a les yeux noirs ou verts. Mais la comparaison s'égare en ce sens qu'il est quand même possible de modifier la réaction que l'on produit chez autrui.

Nous manifestons à cet égard une sensibilité spéciale, comparable aux tropismes qui poussent les plantes vers la lumière ou les font lutter contre la gravitation. Nous allons vers les uns ou fuyons les autres, au mépris de notre intérêt ou de nos préjugés.

L'homme dont nous recherchons la compagnie parce qu'elle est exaltante n'est pas forcément celui qui s'applique à nous donner de nous-mêmes une excellente opinion. Souvent il est taciturne, parfois bourru, ou encore ironique, tranchant. Pourtant, il émane de toute sa personne comme un assentiment, un aveu de confiance. Même s'il nous marque nos défauts avec insistance, avec roideur, avec fracas, il ne nous porte

pas à désespérer de nous ou de notre avenir. Et s'il ne nous entretient jamais de notre personne, nous savons encore, par un geste imperceptible, par un accent de ses paroles, par un éclat de son regard, qu'il s'intéresse à nous.

Chaque fois que nous le quittons, nous l'aimons mieux, nous nous aimons mieux, nous aimons mieux l'ensemble des hommes, nous regardons toutes choses avec un sourire, nous sommes chargés de projets comme un arbre en avril. »

L'autre, au contraire, ne cesse de se tromper. Il poursuit, sous nos yeux, un but que nous le voyons, avec douleur et rancune, manquer régulièrement. Quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise, il exprime toujours qu'il nous est étranger, supérieur et que nous ne l'intéressons pas. Jusque dans sa façon de vouloir s'occuper de nous, il témoigne qu'il a quelque peine à nous apercevoir. S'il vise à paraître loquace, important, majestueux, ses dons naturels se retournent contre lui : sa cordialité nous écœure, sa prestance nous irrite, sa grandeur nous prête à rire. Nous ne lui pardonnons rien, et surtout pas de le quitter avec toujours la même tristesse vague, le même dégoût de vivre, la même défiance à l'égard de nos entreprises propres. Nous lui échappons toujours et, s'il ne nous échappe point, il nous décourage.

Il faut être le premier de ces deux hommes, celui-là qui est, envers et contre tout, un homme riche, celui-là que le poète du *Livre d'amour* a pu appeler « un conquérant ».

XI

Vous ne violerez pas vos dons, mais vous pourrez les orienter. Ainsi fait-on des arbres et des animaux à qui l'on inspire des vertus qu'ils ne semblaient point posséder naturellement.

Si humble que soit votre condition sociale, si grande que soit votre pauvreté, au sens grossier que les hommes donnent à ce mot, vous n'en pourrez pas moins devenir riche et conquérant, sans même quitter la pièce où vous vous entretenez avec votre camarade, votre femme ou votre adversaire préféré. Trouvez là votre étude.

Vous avez observé que, lorsque deux hommes se rencontrent, ils sacrifient d'abord à une vieille coutume qui est de s'enquérir sommairement de leur santé et de leurs affaires réciproques. Après quoi, et sans attendre la réponse de l'autre,

chacun commence à parler de soi. C'est une si vieille habitude qu'ils n'en remarquent même rien. Chacun parle de soi pendant quelques instants, puis laisse l'autre parler de lui-même pendant un temps à peu près égal. Quand les choses ont assez duré, ils se quittent, et chacun conserve à son partenaire une vague reconnaissance, qui n'est pas tant d'avoir écouté que, plutôt, d'avoir fait à peu près semblant d'écouter des histoires qui ne le concernaient pas.

Ce fait comporte un grand enseignement. La majorité des hommes souffrent d'une espèce d'abandon; ils souffrent de n'être pas possédés, de s'offrir toujours en vain. Tendez donc la main et prenez. Sachez dire le mot qui vous assurera la maîtrise et la domination.

Il est inconcevable que tant d'esprits tourmentés par le besoin de puissance, par la passion d'autorité, s'épuisent stérilement à économiser de l'argent, à gagner un grade, à obtenir un titre. Ils n'en tirent qu'un desséchant orgueil et étreignent l'ombre de ce qu'ils poursuivent.

Cherchons un peu, et nous ne tarderons pas à découvrir qu'ils sont légion ceux qui ne demandent qu'à se jeter dans nos filets. Ne croyez pas que ce soient toujours des proies médiocres. Il n'y a pas que les malheureux qui désirent être compris et consolés. Il y a beaucoup de sceptiques qui attendent avec angoisse un coup de main pour se délivrer de leur scepticisme. Il y a aussi beaucoup de satisfaits qui ne souffrent pas d'être seuls avec leur bonheur, car l'homme a encore plus besoin d'être assisté dans la joie que dans la souffrance.

Il m'est arrivé souvent de me promener avec un camarade, un étranger ou un adversaire, et de le trouver défiant, dur, rebelle à tout contact. Alors j'entreprenais sa capture sous ses yeux, ouvertement. Je commençais à lui parler de lui-même. Je lui disais : « Ce qu'il y a de particulier en vous... » Et je lui faisais toutes mes confidences sur lui, sans surtout parler davantage de moi. Je m'intéressais à lui, non pas fictivement — c'est un jeu périlleux et sec — mais de tout mon cœur et de toute mon intelligence. Je lui disais ce que je savais, ce que je possédais déjà de lui, ses vertus et ses défauts. Confus ou irrité, il venait à mes pieds ; il comparaissait à la barre, pour remercier ou plaider, pour sortir ses griffes ou ronronner. Les choses que je lui avouais pouvaient être fort dures, je sentais

toujours qu'il m'était reconnaissant de m'être soucié de lui, même pour l'attaquer. Il n'était plus pressé de me quitter. Souvent il revenait, les jours suivants, me voir à l'improviste; en le voyant courroucé, je savais toutefois qu'il revenait faire hommage, s'attester un féal sujet.

« Ce qu'il y a de particulier en vous... » La phrase est de hasard. Il y en a d'autres, il y en a mille. Une poignée de main, venue à point, peut en tenir lieu, ou quelque autre signe humain. Je me rappelle l'histoire de ce préfet qui, n'ayant pas dans tout son département pire ennemi qu'un certain traiteur, eut un jour l'inspiration de lui demander à boire et de s'en aller sans payer. Cet extraordinaire témoignage de confiance lui attacha l'homme à jamais.

Il n'y a pas que des proies faciles et tremblantes. Il y a des orgueilleux qui mettent leur conquête à haut prix, des fantasques et des malades qu'on doit saisir à l'improviste et renverser sans presque qu'ils y prennent garde.

Il faut mettre le temps et choisir l'heure de l'attaque.

N'abordez pas l'homme d'affaires parmi les hurlements de la Bourse, tâtez plutôt le terrain à l'heure où, fatigué, il énumère et récapitule ses déceptions. Ne prenez pas l'homme d'action sur son champ de bataille, mais dans un instant d'oisiveté où il ne sait que faire de sa solitude.

Que de merveilleuses occasions dut entrevoir, à Sainte-Hélène, le timide Las Cases, encore qu'il ait poursuivi d'autres buts !

J'ai vu naguère un homme naïf féliciter publiquement un maître chirurgien que, depuis de longues années, son talent plaçait au-dessus de toute félicitation. Et l'homme célèbre a rougi, a plié, a cédé.

Un avocat heureux me disait un jour : « Chacun de mes clients se figure que je ne connais que lui, que je m'occupe exclusivement de lui. »

Et puis, rappelez-vous que certaines femmes ne tombent pas deux fois : elles ne pardonnent jamais de s'être données complètement une minute. Il en est ainsi de ceux avec qui vous vous fâcherez pour les avoir « obtenus » de force. Ne regrettez pas trop ce sacrifice : il laisse un beau joyau dans votre écrin.

En vérité, l'immense peuple des hommes est à vous.

Prenez et mangez, vous ne sauriez trouver plus noble nourriture.

Regardez : voilà le monde qu'il vous faut conquérir ; et ce n'est pas celui-là dont la possession pousse les peuples orgueilleux à déclarer la guerre; en vérité ce n'est pas celui-là que Satan fit voir à Jésus du haut de la montagne.

GEORGES DUHAMEL.

VISAGES (*2e Série*) — XXII.



ANDRÉ ROUVEYRE

LES PRÉDICTIONS
DE
DIDEROT, J.-J. ROUSSEAU, CONDILLAC
SUR LA RUSSIE

—

Lorsqu'on pense à l'effondrement subit du colossal empire russe, l'image qui se présente de suite à l'esprit est celle d'un colosse aux pieds d'argile. C'est l'expression dont s'est servi Kerenski, gémissant sur la ruine de la Russie à laquelle il a lui-même tant contribué. Cette comparaison est devenue banale, mais elle ne l'était pas, lorsqu'elle a été employée la première fois, il y a un siècle et demi, par Diderot. Pendant que des hommes d'État et des historiens croyaient à la solidité de la puissance russe, l'événement leur a montré qu'elle manquait de fondements solides; *stultorum ille magister, eventus*, dit Tite-Live. Mais le génie a un don de clairvoyance qui lui permet de prévoir l'avenir. Diderot a prévu la ruine de la Russie, alors qu'elle était encore toute-puissante, le lendemain du règne de Pierre-le-Grand et sous le règne de la grande Catherine. On sait qu'il se rendit à Saint-Pétersbourg, sur l'invitation de l'impératrice, et qu'il y resta plusieurs mois. Il eut avec elle des entretiens de plusieurs heures par jour et lui proposa de vastes réformes en législation, en administration, en politique. Mais il ne parvint pas à la convaincre. Catherine lui dit qu'avec ses grands principes on ferait de beaux livres et de mauvaise besogne.

N'ayant pu convaincre l'impératrice de la nécessité d'appliquer ses grands principes, Diderot quitta Saint-Pétersbourg,

en résumant son opinion pessimiste sur la Russie dans cette parole prophétique : « C'est un colosse aux pieds d'argile » (1) ; et cependant ce colosse avait alors une tête solide, celle de Catherine II, *un grande cervello di principessa*, suivant l'expression de Diderot.

Diderot n'est pas le seul qui ait douté, au XVIIIe siècle, de la solidité de l'Empire russe, malgré les conquêtes de Pierre-le-Grand et de Catherine. Le comte de Ségur, ambassadeur de France en Russie, raconte que Frédéric II se plaisait à parler avec une amère ironie des finances de Catherine, de sa politique, de la mauvaise tactique de ses troupes, de la servitude de ses peuples et du peu de solidité de sa puissance (2). Le comte de Ségur pensait à cet égard comme Frédéric II et Diderot. Dans un entretien qu'il eut avec l'empereur Joseph II, qui redoutait la puissance de la Russie, il s'attacha à lui montrer « que la puissance colossale de la Russie avait plus d'élévation que de bases... A cette époque, écrit-il, ainsi que le disait l'emphatique Diderot, la Russie n'était encore qu'un colosse aux pieds d'argile ; mais on a laissé durcir cette argile et elle s'est changée en bronze » (3). Si l'argile a durci au feu des batailles, il est exagéré de dire qu'elle s'est changée en bronze ; il est plus exact de dire qu'elle s'est changée en fonte, métal très solide en apparence, mais en réalité très cassant, car le colosse s'est brisé en morceaux et a roulé dans la boue et le sang. Un savant historien de la Russie, Anatole Leroy-Beaulieu, croyait, avec la plupart des historiens et des hommes d'Etat, qu'une révolution était impossible en Russie :

Heureusement, pour la civilisation, disait-il, il est peu de pays où le triomphe, même transitoire, des révolutionnaires soit aussi improbable. Les dimensions de l'empire, la dispersion de la population, le petit nombre des villes sont autant d'obstacles à ces surprises, qui ailleurs renversent un gouvernement en quelques journées. Il n'y a point de Paris, pour imposer une révolution, et, dans la capitale, il n'y a point de peuple, pour en faire une. De longtemps encore les seules révolutions possibles en Russie seront les révolutions de palais (4).

Contrairement à ces prévisions, la Révolution a jeté le cza-

(1) *Mémoires du comte de Ségur*, t. III, p. 214.
(2) *Ibid.*, t. III, p. 22.
(3) *Ibid.*, t. III, p. 214.
(4) *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1880, p. 786.

risme à terre dans quelques jours et a entraîné la dissolution de l'empire russe. Les causes de sa faiblesse intérieure étaient nombreuses : en premier lieu, l'incapacité et la corruption de la bureaucratie, qui ont toujours amené des désastres en Russie, qui avaient paralysé l'effort des armées dans la guerre contre la Turquie en 1877, pendant la guerre contre le Japon en 1904, et qui ont laissé les armées russes sans munitions suffisantes dans la guerre contre l'Allemagne; la naissance et le développement de nombreuses sectes révolutionnaires, qui engendraient des fanatiques, des illuminés, des rêveurs, des anarchistes, des terroristes, des maximalistes, chez un peuple ignorant et crédule, qui passe rapidement du mysticisme de la religion au mysticisme de la Révolution, pour aboutir au nihilisme, que Joseph de Maistre avait déjà constaté au début du XIXe siècle, sous le nom de *rienisme*,et qui lui faisait présager de violentes tempêtes; l'absence d'une forte bourgeoisie, capable de guider le peuple; le mécontentement des hommes cultivés, qui désiraient la liberté politique, et qui, n'ayant pu l'obtenir, ont fait souvent cause commune avec les révolutionnaires, à tel point que les auteurs et les complices d'un grand nombre d'attentats terroristes ont été des étudiants, des nobles, des fils de popes, des officiers et même des jeunes filles appartenant aux hautes classes; la propagande allemande des doctrines socialistes de Karl Marx, qui sont venues se joindre aux théories anarchistes de Bakounine et qui ont inspiré au peuple la haine de l'autorité, la haine de la religion, la haine de la bourgeoisie, et surtout le retard apporté par le czarisme à l'affranchissement des serfs.

La question agraire est restée la grande plaie de la Russie, l'ulcère qui a rongé le corps social. Voilà pourquoi nous avons vu les soldats russes démoralisés par la défaite, par l'incurie de l'administration, grisés par l'alcool et les excitations des meneurs vendus à l'Allemagne, qui leur promettaient la confiscation des biens, déserter en masse, pour aller se partager les terres, piller, incendier les maisons seigneuriales. Malgré leur génie politique, Pierre-le-Grand et Catherine II ont une part de responsabilité dans les fautes qui ont entraîné la ruine de la Russie, parce qu'ils n'ont rien fait pour résoudre la question agraire. Pierre Ier a négligé l'affranchissement des serfs; il a consacré le servage. Sous son règne, l'immense

masse du peuple resta attachée à la servitude de la glèbe. Des millions de paysans étaient la propriété de la couronne, des monastères, des propriétaires. Pierre Ier se contenta de régler la vente des esclaves. Catherine II a même introduit le servage en 1783 dans la petite Russie. Le servage est une création du czarisme, car il n'existait pas dans les provinces conquises; il y a été introduit par la conquête. Le comte de Ségur raconte dans ses mémoires que, les jours de fêtes, Catherine II donnait des milliers de paysans à ses favoris. Pierre-le-Grand et Catherine II n'ont pas compris qu'un peuple de serfs ne peut pas accomplir des progrès économiques, intellectuels et moraux comme un peuple d'hommes libres, que tôt ou tard les opprimés finissent par se révolter et que, sous l'excitation de la colère, de la vengeance, ils mettent tout à feu et à sang. L'émancipation des serfs n'a commencé que par les essais insuffisants d'Alexandre Ier, de Nicolas Ier et n'a été continuée que par des essais plus sérieux, mais encore incomplets sous les règnes d'Alexandre II et de Nicolas II.

§

Diderot n'est pas le seul philosophe du XVIIe siècle qui avait prévu la ruine de la Russie. Elle a été aussi prédite par J.-J. Rousseau. Rousseau a fait beaucoup de prédictions. Il se flattait d'avoir reçu la mission de dire la vérité aux hommes et de prédire l'avenir des peuples : « J'avais, dit-il, de longue main une grande vocation pour être sorcier. » Il s'est trompé grossièrement, lorsqu'il a prédit le dépeuplement, la ruine de l'Angleterre et le prochain dépeuplement de l'Europe (1). Mais il a été plus clairvoyant, lorsqu'il a prédit l'ère prochaine des révolutions et l'effondrement de la Russie. Sans doute, il ne fallait pas être un grand sorcier pour prévoir une révolution, que beaucoup de contemporains de Rousseau avaient aussi prévue. Mais la prédiction de la ruine de la Russie par suite de l'influence étrangère et surtout par l'influence allemande est un fait d'intuition vraiment remarquable.

Les Russes, dit Rousseau, ne seront jamais policés, parce qu'ils l'ont été trop tôt. Pierre avait le génie imitatif, il n'avait pas le vrai génie, celui qui crée et fait tout de rien. Quelques-unes des choses qu'il fit étaient bien, la plupart étaient déplacées. Il a vu que son

(1) Note du *Projet de Paix perpétuelle. Considérations sur le Gouvernement de Pologne. Emile*, L. I.

peuple était barbare, il n'a point vu qu'il n'était pas mûr pour la police et l'a voulu civiliser quand il ne fallait que l'aguerrir. Il a d'abord voulu faire des Allemands, des Anglais, quand il fallait commencer par faire des Russes. L'empire de Russie voudra subjuguer l'Europe et sera subjugué lui-même. Les Tartares, ses sujets ou ses voisins deviendront ses maîtres et les nôtres. Cette résolution me paraît infaillible (1).

Voltaire, qui ne laissait échapper aucune occasion de célébrer le génie de Pierre-le-Grand, dont il avait écrit le panégyrique, dans son histoire de la Russie sous son règne, fut suffoqué d'indignation à la lecture de ce passage du *Contrat social*; lui qui prodiguait l'admiration à l'impératrice de Russie, au roi de Prusse, au roi Stanislas, au roi de Danemark, à l'empereur de Chine fut scandalisé de l'audace de J.-J. Rousseau, qui se permettait de critiquer l'œuvre de Pierre-le-Grand, alors qu'il était incapable de gouverner sa servante. Ce merveilleux génie, qui a d'habitude tant d'esprit, de sagacité, de goût et de grâce, en manque dans la réponse qu'il fait à Rousseau; il remplace les raisons par des injures et des épigrammes, qui ne sont pas toujours spirituelles; il applique à Rousseau ces vers de Molière :

Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que, pour être imprimés et reliés en veau,
Les voilà dans l'état d'importantes personnes,
Qu'avec leur plume ils font le destin des couronnes.

.... Je voudrais que, lorsqu'on juge les nations du haut de son grenier, on fût plus honnête et plus circonspect... Les fous de Cour étaient fort sensés; ils n'insultaient par leurs bouffonneries que les faibles et respectaient les puissants. Les fous de village sont aujourd'hui plus hardis.... Ce petit bonhomme nous assure, dans un de ses modestes ouvrages, qu'on doit lui dresser une statue. Ce ne sera probablement ni à Moscou ni à Saint-Pétersbourg qu'on s'empressera de sculpter Jean-Jacques (2).

Pierre-le-Grand a-t-il eu tort de vouloir imposer par la force à la Russie des mœurs et des institutions étrangères, de détruire les usages nationaux, de faire des Allemands au lieu de faire des Russes? Rousseau dit oui ; Voltaire dit non. Les

(1) *Le Contract social*, L. II, ch. IX.

(2) *Dictionnaire Philosophique*, *Pierre-le-Grand et J.-J. Rousseau* (cette réponse de Voltaire avait d'abord été publiée dans les *Questions Encyclopédiques ;* il la développa ensuite dans le *Dictionnaire Philosophique*).

tristes événements auxquels nous assistons ont donné raison au premier. Sans doute, Pierre Ier a fait de grandes choses, auxquelles Rousseau rend justice; le czar voulait passionnément la grandeur de la Russie; il a même sacrifié à cette noble ambition son fils Alexis qui lui paraissait incapable de continuer son œuvre. Mais il croyait qu'il ne pouvait l'accomplir que par l'imitation des institutions étrangères, et surtout allemandes, et avec le concours des étrangers et notamment des Allemands. Dans son engouement pour l'Allemagne, il lui emprunta l'institution du majorat, qui était antipathique aux traditions russes. Avant lui, la coutume du partage égal entre les fils existait dans la noblesse. Pierre établit des majorats, non point en faveur de l'aîné, mais avec la faculté pour le père de famille de désigner un héritier parmi ses enfants. Cet ukase fut plus tard abrogé; il avait été pour les familles un principe de jalousie et de divisions. C'est encore sous l'influence allemande que Pierre Ier abolit la hiérarchie moscovite et y substitua le tableau des rangs, qui dans ses quatorze classes comprend le monde officiel russe. C'est à l'Allemagne qu'il emprunta les titres honorifiques qui ne désignent pas de fonction réelle. Le *tchine*, qui fait dépendre le rang de l'emploi, n'a été que le règne de la bureaucratie, c'est-à-dire de la routine, de la paresse, de la médiocrité. Il a eu pour résultat de maintenir la noblesse dans une étroite dépendance, de l'éloigner des campagnes, de la pousser dans les villes où s'acquéraient les rangs. Les grands seigneurs, attirés à la cour, prirent l'habitude de quitter leurs domaines, dont ils laissèrent l'administration à des intendants, qui pressurèrent les paysans avec une dureté impitoyable. Louis XIV avait aussi commis la faute d'attirer la noblesse à la cour. Mais les seigneurs français gardaient au moins la dignité extérieure du gentilhomme et étaient traités par le roi avec la politesse la plus délicate. En Russie, au contraire, la noblesse n'avait encore ni le culte de l'honneur, ni les habitudes de politesse qui relèvent l'humilité du courtisan. Avant Pierre-le-Grand, les nobles, comme les paysans, étaient soumis à des châtiments corporels. Loin d'abolir ce mode barbare de correction, le czar le pratiqua lui-même ; il avait l'habitude de châtier de sa main les plus grands seigneurs de sa cour. Quand il voulait se réjouir en punissant, il disait à celui qu'il châtiait : « Je te fais fou », et

celui, à qui il donnait ce titre, était obligé, fût-il le plus grand seigneur du royaume, de porter une marotte et des grelots et de divertir la cour en qualité de fou de sa majesté. Les dames de la cour elles-mêmes, lorsqu'elles manquaient à leur service, étaient rouées de coups de nerfs de bœuf. Un savant historien a écrit que Pierre-le-Grand habituait à coups de canne ses gentilshommes à se sentir des hommes libres et des Européens (1). Il est difficile de comprendre comment des gentilshommes bâtonnés comme des esclaves peuvent se sentir libres et comment le knout est une école de civilisation et de liberté.

Pierre-le-Grand avait aussi voulu qu'on parlât à la cour la langue allemande, qui lui paraissait douce; grave imprudence, car la langue est un puissant instrument de propagande et d'influence. Pierre avait donné à son fils une éducation allemande en l'envoyant étudier à Dresde. Il l'avait forcé à épouser contre son gré une princesse allemande. Il avait été stipulé, lors des négociations matrimoniales, que la princesse emmènerait en Russie une cour tout allemande. Leibniz, qui avait été mêlé à ces négociations, avait composé, pour célébrer ce mariage, des acrostiches latins et des vers français. Si l'Allemagne a poussé de profondes racines en Russie, si peu à peu les Allemands ont occupé de hautes situations à la cour, dans l'administration et même dans l'armée, c'est Pierre Ier qui est le premier responsable de cette faute, dont nous voyons aujourd'hui les désastreuses conséquences.

Rousseau a donc montré une remarquable clairvoyance, lorsqu'il a reproché à Pierre-le-Grand d'avoir voulu faire des Allemands, au lieu de faire des Russes, et de n'avoir eu que le génie imitatif. Il pense qu'un peuple doit développer son esprit national et ne pas copier l'étranger, car l'imitation ne produit jamais de grandes choses et altère les traditions. C'est le maintien des institutions nationales que Rousseau conseille aux Polonais, qui le consultent, pour se libérer de l'anarchie et conserver leur indépendance.

(1) Rambaud : *Histoire de la Russie*, p. 382. — Cette histoire est au reste une des meilleures histoires de la Russie. Une autre histoire russe a été écrite en 1825 par Alphonse Rabbe avec une grande hauteur de vues. Né à Riez en Provence, Rabbe était l'ami de Thiers, de Mignet et de Victor Hugo, qui lui a consacré une pièce de vers :

« Hélas ! Que fais-tu donc, ô Rabbe, ô mon ami,
« Sévère historien dans la tombe endormi ? »

Jules Claretie a écrit une notice historique très intéressante sur Alphonse Rabbe.

Si vous faites en sorte qu'un Polonais ne puisse jamais devenir un Russe, je vous réponds que la Russie ne subjuguera pas la Pologne... Elle pourra l'engloutir mais ne parviendra pas à l'engloutir.

Parole prophétique ; la Russie, la Prusse et l'Autriche ont, en effet, englouti la Pologne, mais elles n'ont pu la digérer, parce que la Pologne, malgré les plus odieuses persécutions, a conservé ses usages nationaux, sa langue, sa religion. Rousseau regarde même comme un bonheur que les Polonais aient un habillement national.

Conservez avec soin cet avantage ; faites exactement le contraire de ce que fit ce czar si vanté.

Pierre-le-Grand, en effet, avait commis la faute de proscrire le costume russe ; il avait fait adopter par la noblesse les modes d'Allemagne ; il avait emprunté à l'Europe jusqu'aux culottes courtes, aux chapeaux à cornes et aux souliers à boucles. Il avait fait la guerre aux longues barbes que l'on portait en Russie et ordonna à ses sujets de se raser comme les occidentaux ; il rasait lui-même de sa propre main les grands seigneurs de sa cour. Voulant imiter les réunions mondaines de l'occident, il avait institué des *assemblées*, où l'on dansait les danses allemandes. Les nobles cavaliers en sortaient souvent ivres, emportés par leurs laquais ivres aussi. L'ivrognerie était alors et est restée un vice très répandu en Russie et Pierre-le-Grand n'a rien fait pour le détruire ; il en donnait lui-même l'exemple et punissait les fautes contre le bon ton qui étaient commises dans les *assemblées* par l'obligation de vider une grande coupe d'eau de vie.

Parmi les usages nationaux que Pierre Ier voulut abolir, il en est un important, qui réglait le mariage des czars. Avant lui, les czars n'épousaient que des filles russes ; ils faisaient venir à la cour des jeunes filles de leur empire et choisissaient. C'est ainsi que Michel Romanof, qui fut élu en 1613 par les Etats assemblés à Moscou, épousa la fille d'un pauvre gentilhomme, qui cultivait ses champs. Le père de Pierre Ier épousa en secondes noces la nièce d'un de ses ministres. Voltaire parle avec dédain de cet usage ; ce sont là, dit-il, les anciennes mœurs asiatiques. En effet, chez des peuples asiatiques, notamment chez les Hébreux, il était défendu d'épouser des femmes étrangères. Si cet usage matrimonial avait été observé en Russie, Nicolas II n'aurait pas épousé une princesse

allemande, qui a tant contribué à livrer la Russie à l'Allemagne. Si le roi Constantin avait épousé une Grecque, au lieu d'épouser la sœur de Guillaume II, la Grèce n'aurait pas vu ses intérêts trahis au profit de l'Allemagne. Ce n'est pas seulement dans les crimes des particuliers qu'il faut chercher l'influence de la femme, il faut aussi la chercher dans les crimes des souverains, dans les causes des guerres et des révolutions.

Si depuis Pierre le Grand la Russie n'avait pas subi l'influence allemande à la cour, dans l'administration, la diplomatie et l'armée, elle serait restée grande et forte, elle serait devenu maîtresse de Constantinople et aurait refoulé les Turcs en Asie, elle serait restée la fidèle alliée de l'Entente, elle n'aurait pas connu la trahison, la défaite, la ruine et la folie criminelle du bolchévisme. Ce sont des Allemands déguisés en Russes qui ont laissé les armées sans munitions, qui ont pratiqué des fuites dans ce vaste réservoir d'hommes. Jusqu'à la veille de la révolution, qui n'a pas su organiser un gouvernement et qui a fini par pactiser avec l'Allemagne, il y avait à la cour de Russie le parti de Potsdam. Le baron de Rosen, ancien ambassadeur de Nicolas II à Washington et à Tokio, qui a conseillé publiquement la paix séparée, est d'origine allemande. Les succès allemands s'expliquent surtout par la trahison des hauts fonctionnaires, de quelques ministres et généraux vendus à l'Allemagne. Aujourd'hui les Allemands veulent faire de la Russie un champ d'exploitation, une colonie allemande.

§

Le jugement sévère que Rousseau a porté sur l'œuvre de Pierre le Grand et sa prévision de la destruction de l'empire russe ont été partagés par l'abbé de Condillac. Dans son *Etude de l'Histoire*, Condillac reproduit les réflexions de Rousseau sur les dangers de l'influence étrangère et il en ajoute de nouvelles, très remarquables, sur les dangers du pouvoir absolu et la nécessité de la liberté politique. Ce petit livre d'histoire, trop peu connu, révèle un esprit d'une grande portée ; il est écrit dans une langue claire, précise, élégante. On sait que Condillac était très lié avec Rousseau; il dînait quelquefois avec lui en tête à tête, en pique-nique. C'est Rousseau qui lui fit faire la connaissance de Diderot, avec lequel il sym-

pathisa aussi. Les trois amis se réunissaient une fois par semaine au Palais-Royal et ils allaient dîner ensemble à l'hôtel du Panier Fleuri. Dans ces entretiens, les trois philosophes ont dû échanger leurs idées sur l'œuvre de Pierre le Grand et sur l'avenir de la Russie, car elles concordent et aboutissent à la même conclusion pessimiste.

Condillac reconnaît le génie de Pierre Ier, sa vaste intelligence, sa fermeté indomptable ; il loue ce prince « qui a fait paraître dans ses Etats étonnés les sciences et les arts, dont les vaisseaux ont couvert la Baltique, la mer Noire et la mer Caspienne, qui s'est fait des plus lâches des hommes des armées capables de triompher de Charles XII, qui a formé des ministres, des négociants et dont la politique était également crainte et respectée dans l'Europe et dans l'Asie. » Mais Condillac ajoute :

Vous vous êtes contenté d'appeler des étrangers, qui ont abandonné leur patrie pour s'attacher à vous ; c'est avec eux, et non avec vos sujets, que vous avez fait de grandes choses. Espérez-vous qu'avec ces étrangers vous ferez fleurir vos provinces ? Vaine espérance !... Qu'attendre d'ailleurs de ces hommes qui s'exilent de leur patrie pour faire fortune ? Vous les contenez par votre vigilance, votre discipline et votre fermeté ; ce ne sont aujourd'hui que des flatteurs et des mercenaires... mais sous des princes moins habiles et moins attentifs que vous, ce seront des traîtres (1).

Quelle prophétie !

Avec une clairvoyance remarquable, Condillac a vu qu'il y a une politique supérieure à celle qui enfantait des prodiges à à Saint-Pétersbourg et que, tout en faisant de grandes choses, Pierre le Grand a négligé de donner de solides fondements à sa puissance :

Vous avez élevé un édifice immense ; mais permettez-moi de vous demander quels en sont les fondements ; peut-être les avez-vous négligés pour ne vous occuper que de la décoration extérieure. Cette grandeur magique, qui est votre ouvrage, disparaîtra peut-être avec vous. Peut-être, Sire, qu'en admirant, la postérité vous reprochera de n'avoir pas affermi la fortune de votre empire ; peut-être trouvera-t-elle dans les principes de votre administration les causes de sa décadence et de sa ruine (2).

(1) *Etude de l'Histoire*, 3e partie, ch. III.
(2) *Ibid.*

Condillac reproche à Pierre le Grand de n'avoir pas su donner à la Russie un bon gouvernement, c'est-à-dire des lois justes, impartiales pour inspirer à ses sujets l'amour du bien public.

Qu'avez-vous fait pour diminuer cette terreur accablante qui a accompagné votre pouvoir et qui ne peut faire que des mercenaires et des esclaves? Vous avez toujours ordonné impérieusement le bien et même des bagatelles ; jamais vous n'avez daigné y inviter avec adresse. Je vois partout la vigilance, la fermeté, le courage, les talents de Pierre le Grand, mais je ne vois point encore un bon gouvernement.

Condillac reproche au czar d'avoir voulu faire marcher la Russie à coups de knout dans la voie du progrès et d'avoir traité ses sujets en esclaves. Pour réformer utilement la Russie et créer un peuple nouveau, le czar aurait dû commencer par réformer sa puissance, borner ses droits, ne pas substituer l'arbitraire de sa volonté aux lois et aux usages, apprendre aux Russes à devenir citoyens.

Je crains, écrit Condillac, que la Russie n'ait point encore d'autres lois que le caprice et les passions de vos successeurs... Vous avez formé un Sénat qui ne peut avoir aucune autorité et qui ne sera par conséquent d'aucun secours à vos successeurs.

Pierre-le-Grand, en effet, avait remplacé l'ancienne Douma des boïards par un Sénat qui était à sa dévotion. Condillac aurait voulu qu'il eût établi une diète ou assemblée nationale, pour y jeter quelque semence de liberté et d'amour de la patrie. Il admire Pierre cherchant à s'instruire par ses voyages, se faisant charpentier pour apprendre la construction des navires, amassant partout des connaissances dans les pays européens, étudiant les industries, les manufactures, les établissements dont il veut enrichir la Russie, abdiquant en quelque sorte la royauté pour se rendre digne du trône. Mais le philosophe ajoute :

Est-il sûr que vous ayez commencé votre réforme par les points les plus nécessaires à réformer? Si vous ne l'avez pas fait, les vices que vous laissez subsister ne détruiront-ils pas ces établissements ? Vous avez créé des matelots, des constructeurs, des soldats, des commerçants, des artistes ; mais si vous ne leur avez d'abord appris à être citoyens, quel avantage durable la Russie retirera-t-elle de vos travaux, de leurs connaissance et de vos talents? Ce n'est point par

ses chantiers, ses canaux et ses digues que la Hollande est admirable, c'est par cet esprit qui l'a formée, c'est par les lois qui ont établi sa liberté... On n'attendait pas de vous les connaissances d'un charpentier, on voulait un législateur.

Pour Condillac comme pour Montesquieu, le meilleur gouvernement est celui où, par le partage et la distribution du pouvoir en différentes branches, les intérêts des citoyens sont conciliés et unis, où la liberté est maintenue à côté de l'ordre.

S'adressant à l'infant duc de Parme, dont il est le précepteur, Condillac le met en garde contre ces hommes d'Etat timides, qui ne voient la paix et l'ordre qu'où ils voient un calme stupide.

Si vous les en croyez, jamais le magistrat ne sera assez puissant, jamais le peuple ne sera assez accablé et soumis. Leur politique enseigne la tyrannie et, au lieu de gouverner par les lois, ils veulent étonner par des coups d'Etat... Les débats ordinaires dans les gouvernements libres, loin de les ébranler, en affermissent la constitution. Ils prouvent la liberté d'un Etat et, si je puis parler ainsi, la force de son tempérament. Un calme profond est, au contraire, l'avant-coureur de la décadence... Pour éviter l'anarchie, gardez-vous de gêner la liberté... Tacite l'a dit : Un pouvoir trop étendu est toujours chancelant.

Comme Rousseau, Condillac pense que la liberté avec ses agitations vaut mieux que le despotisme avec un calme apparent et que l'amour de la liberté fortifie l'amour de la patrie.

Les Grecs, dit Condillac, aimaient leur patrie parce qu'ils étaient libres... Le Philadelphien, soumis à des lois qui respectent les droits de l'humanité dans le dernier des hommes, porte-t-il l'âme abjecte et abrutie de ce Turc, qui, ne sachant jamais quel sera le caprice du sultan, ignore s'il est destiné à faire un pacha ou un palefrenier ? Il doit y avoir autant de zèle à Philadelphie pour le bien public qu'il y a de découragement et d'inertie dans les Etats du grand Seigneur.

Condillac reproche à Pierre-le-Grand de n'avoir pas su, par des lois libérales, inspirer à ses sujets l'amour du bien public et à ses soldats l'amour de la patrie. Nous assistons aujourd'hui à la décomposition des armées russes, parce que les soldats, malgré leur courage et leur endurance (1), ont manqué de ces sentiments nationaux, de cet amour du bien public et

(1) Bien qu'ils aient été commandés par de bons généraux tels que Broussilof, Kornilof, Alexeïef, le grand-duc Nicolas.

de la patrie, que le czarisme n'a pas su développer en eux. Pierre Ier et ses successeurs ont préféré garder un pouvoir absolu. Or, tout pouvoir trop étendu, qui n'est pas soutenu par des institutions libérales et nationales, finit par s'écrouler sous son propre poids.

Condillac fait encore remarquer justement que le gouvernement autocratique d'un empire immense est un fardeau trop lourd pour un souverain médiocre, que Pierre-le-Grand a pu soutenir ce fardeau par son génie, mais que le pouvoir pouvait un jour passer à des successeurs insuffisants et que le czar aurait dû prévoir cette éventualité.

Ne voyez-vous point, Sire, avec quelque inquiétude que vous êtes trop nécessaire à votre empire, que vous en êtes l'âme et que la puissance de la Russie disparaîtra avec vous ? Tout est perdu si vos sujets ont besoin de czars qui vous ressemblent. Le législateur doit établir de telle sorte le gouvernement que l'Etat puisse se passer d'hommes extraordinaires pour le gouverner et ne craigne ni la médiocrité, ni même les vices de ses conducteurs.

Quelle prévision de l'effondrement de la Russie, dont une des principales causes a été l'insuffisance de Nicolas II, sa médiocrité d'esprit et sa faiblesse de caractère qui le rendaient, malgré sa bonne volonté et sa sincérité, le jouet de sa femme, princesse allemande de Hesse-Darmstadt !

Toute société est placée entre deux écueils : le despotisme et l'anarchie. L'infortunée Russie n'a échappé ni à l'un ni à l'autre ; elle a passé de l'autocratie à l'anarchie avec une rapidité foudroyante. La révolution a abouti à une immense jacquerie, à la plus sanglante des jacqueries de l'histoire, parce que le peuple, resté plongé dans l'ignorance, est devenu une proie facile pour les utopistes et les traîtres. Napoléon Ier croyait cependant à la solidité de l'empire russe, puisqu'il disait :

Dans cinquante ans, l'Europe sera républicaine ou cosaque.

Mais l'événement a donné raison à Diderot, à Rousseau et à Condillac, qui avaient discerné les vices intérieurs du gouvernement russe sous l'éclat des brillantes conquêtes de Pierre-le-Grand et de Catherine II. Les philosophes et les poètes voient quelquefois plus loin que les hommes d'action, qui les traitent de rêveurs.

LOUIS PROAL.

POÈMES

—

DE LA « MAISON DU PASSEUR »

Dans la vallée de l'Ombre et de la Mort,
— Oh mon amour! mon amour, ma bien-aimée!...
J'ai chevauché.
Quant j'y suis venu, le soleil brûlait
Et la vie chantait!
Elle chantait :
— « La terre est immense et bonne
Et se donne
A tous amoureusement.....
Elle chantait notre chant,
O mon amante!
La Terre est immense et bonne, mais nous avons chevauché
Dans la vallée de l'Ombre et de la Mort!
Et maintenant qui m'enlèvera
Des doigts, des cheveux et jusque dans ma bouche
Cette odeur de cadavre pourri
Et d'âmes pourries?
Ceux-là qui sont restés couchés dans la vallée
Criaient : « O mon amour! mon amour! ma bien-aimée! »
Ils le criaient, ma bien-aimée,
En toutes langues, et leurs cris
Signifiaient : « Amour, Patrie »
Et surtout : « Vivre! Vivre encore

A tout prix ! »
Là-dessus le brouillard, le froid, la nuit
Ou la promesse de l'aurore
Glissait dans la vallée,
Et plus tard, nous qui avions entendu cela,
Nous qui vivions et restions là,
Nous creusions des trous, puis y jetions les morts
Lourds et nombreux à nous casser les bras.

L'herbe est verte et les arbres s'apprêtent
A célébrer les fêtes
Du Chevalier Printemps et du Miracle Eté.
La terre est riche et silencieuse.
Nul n'a jamais crié dans la vallée,
Dans la vallée où la Terre heureuse
Se rit de l'ombre et de la mort des hommes.
Qu'avons-nous fait ? Qu'est-ce que nous sommes !
Nous qui vivons : des héros ? — Et ceux qui, dans la vallée,
Sont l'innombrable, un peu de fleurs ou de feuillée ?
Des morts dont le sang est figé à nos doigts,
Des morts dont à jamais nous entendrons les voix
Hurlant et suppliant et implorant la Vie.

Janvier 1915.

SOUS TERRE.

Sous terre, dans un trou, sales et grelottants,
Nous sommes étendus, épaule contre épaule,
Et nos yeux sont braqués sur, entre des sarments,
La rougeur qui sera du feu. A tour de rôle
Nous soufflons, pour tirer, de la braise et du bois,
Du bois dur et mouillé, la belle et claire flamme.
Et plus rien d'autre n'est, pour aucun de nous trois,
Ni gloire, ni grands mots, ni merveille, ni femme,
Ni beauté, ni baisers, ni douceur, ni trésor,
Ni promesses, ni dieux, plus rien qui pour nous vaille
Plus, mieux, ou même autant que cette tache d'or

Qui deviendra du feu.
Du feu!
Et la bataille
Autour de nous, sur nous, a beau gronder. On meurt
A grand fracas, là-haut! Que notre flamme vive
Et tout est bien. Tantôt, nous monterons là-haut,
A notre tour. Présents! Mais avant qu'elle arrive,
Notre heure, au moins tâchons d'avoir eu un peu chaud.
Nous n'entendons que le bois qui crépite et qui fume
Et ne savons que Lui. Nos yeux pleurent. Soufflons!
Amis, riez! Voici la flamme qui s'allume!
Près d'elle tassons-nous.
Que c'est doux!
Que c'est bon!
Dans notre trou fumeux où la flamme vivante
Est la seule lueur, je l'aime et lui souris :
Elle est ma bien-aimée, elle est ma belle amante,
Ma douce et ma parfaite, mon lys entre les lys.
Elle est la vie, elle est la joie, elle est divine.
Je comprends maintenant tous les cultes du feu,
La mort de la vestale, et, pieux, je m'incline
Et je fais ma prière à la flamme, ce Dieu.

Sur l'Yser au fort de Knocke
en janvier 1915.

D'UN CARNET DE CAMPAGNE.

Aux murs de la maison des rosiers s'entrelacent ;
La tige de bois sec et tors d'une glycine
Suspend au bord du toit des grappes symétriques...
. . . .
— Poudreux et suants nous chevauchions.
Le long du clos d'un parc tombent des capucines ;
Dans une arche de buis un marbre vert de mousse
Révèle un torse nu d'Aphrodite pudique...
. . . .

— *Poudreux et suants nous chevauchions.*
Sous leurs épis trop lourds les froments se balancent ;
Des bandes d'étourneaux maîtresses des récoltes
Plongent dans les moissons en spirales énormes...

. . . .

— *Poudreux et suants nous chevauchions.*
Un village qui fuit encombre notre route ;
Ses chars remplis d'objets et de gens lamentables
Au pas lent des troupeaux rythment leur morne marche...

. . . .

— *Poudreux et suants nous chevauchions.*
Le crépuscule vient langoureux et paisible ;
Nos bêtes en passant près des mares de ferme
Frémissent des naseaux et tirent sur les rênes...

. . . .

— *Poudreux et suants nous chevauchions.*
Mes soldats sont couchés sur l'aire d'une grange ;
Avant de s'endormir, longuement ils pérorent
Et, mâchant des jurons, prononcent des éloges...

. . . .

De qui parlera-t-on demain à la nuitée ?
Nous étions plus nombreux aujourd'hui quand l'aurore
Eclaira notre troupe avant elle levée...

. . . .

Le ciel est sans nuage et les étoiles brillent ,
Une vieille chanson harcèle ma pensée :
« Mon camarade est mort et moi je vis encore... »

. . . .

LE PREMIER COMBAT
OU LA ROSE QUE J'AVAIS CUEILLIE

Le soleil luisant et le ciel sourient.
Les soldats sont gais, les armes fleuries.
Par la route ils vont et marchent par quatre.
Ils vont en chantant, car ils vont se battre.

La rose que j'avais cueillie,
Dans un jardin je l'avais coupée
En pensant à Toi, ô mon amie !

Dans un bois ombreux s'arrêta la troupe.
Là, les chefs se sont concertés en groupe.
Les soldats avaient cessé tout vacarme.
Chacun avec soin vérifiait ses armes.

La rose que j'avais cueillie,
A mon bonnet je l'avais plantée
En pensant à Toi, ô mon amie !

Les sergents ensuite ont dit la besogne :
— Avancez sans bruit jusqu'à ce qu'on cogne...
Ce que, les enfants, on va leur en mettre !
Ils croiront avoir le diable à leurs guêtres !
La rose que j'avais cueillie,
Sur ma veste alors je l'ai piquée
En pensant à Toi, ô mon amie !

Après on partit, les sections en ligne ;
Nous allions en file, on parlait par signes.
Puis au bord du bois on fit une pause
Et chacun pensait à des tas de choses !

La rose que j'avais cueillie,
A mes lèvr'alors je l'ai portée
En pensant à Toi, ô mon amie !

On ne sait comment le combat s'engage.
Tout à coup le ciel et le sol font rage.
Chacun, tant qu'il peut, frappe et frappe et tue.
Le front de bataille avance et reflue.
Le soldat vainqueur à son tour s'écroule.
Et beaucoup de sang en terre s'écoule.

La plaine était sèche et ensoleillée.
Elle est maintenant toute envermeillée,
Il n'y avait rien que de l'herbe verte.
Elle est maintenant de mourants couverte !

Ah que jusqu'au soir la lutte fut rude !
Mais le temps passait avec promptitude !

Lorsque vient la nuit on ne veut y croire.
On a bien trop soif pour crier victoire !
Les cris qu'on entend sont de gens qui meurent.
Il monte une odeur lourde qui écœure.
On s'endort debout, on croit que l'on rêve.
Enfin l'on s'en va quand vient la relève.

La rose que j'avais cueillie,
Quand nous partions, vint à ma pensée
En pensant à Toi, ô mon amie !

Sur ma veste ne l'ai plus trouvée !

Mais plus tard on l'a, toute flétrie,
Sous ma chemise on l'a retrouvée.

Je ne saurais de toute ma vie
Te dire quand je l'avais posée
Si près de mon cœur, ô mon amie,
En pensant à Toi !

GEORGES DENIS.

SIR CHARLES DILKE
ET LA FRANCE

Chaque jour, un document nouveau vient éclairer l'histoire de la Troisième République et ajouter une page au dossier de l'Allemagne criminelle. Aujourd'hui, la biographie de Sir Charles Dilke (1) nous apporte le témoignage précieux d'un des esprits les plus cultivés de son époque, d'un diplomate que Bismarck lui-même admirait comme « le plus intéressant des hommes d'Etat anglais de son temps ».

Dilke était ardent patriote, mais il ne pensait pas que l'amour de son pays l'obligeât à nourrir des sentiments de cannibale pour toute autre nation. Une compréhension large des tempéraments étrangers le distinguait de la plupart de ses contemporains. Sa droiture lui interdisait de soutenir une cause injuste à ses propres yeux et le poussait parfois à s'opposer aux projets de Lord Granville, le Ministre des affaires étrangères sous les ordres duquel il servit pendant quelques années. Promoteur perspicace de l'Entente cordiale, il n'hésita pas à défendre avec fermeté les intérêts de l'Empire britannique dans les conflits où la France était en jeu, mais jamais, même durant les années critiques qui précédèrent Fachoda, il ne prévit aux difficultés anglo-françaises d'issue autre qu'une amitié plus étroite et plus durable. Les oppositions d'intérêt des deux Etats ne lui firent jamais perdre l'affection d'un seul de ses amis français, car sa sincérité évidente faisait accepter et comprendre même celles de ses opinions qui eussent pu

(1) *The Life of Sir Charles W. Dilke*, par Stephen Gwynn et Gertrude M. Tuckwell, John Murray, 2 vol., 36 s.

froisser un patriotisme ombrageux. Aucune brouille n'est longue quand on s'estime réciproquement. Grâce à cette franchise absolue, l'Entente franco-anglaise s'est fortifiée en dépit des préjugés populaires et des erreurs individuelles de tel ou tel ministre. « Nous ne devons pas avoir de secret pour la France », disait Sir Charles Dilke. Ce principe est celui que Bismarck rêvait d'appliquer aux relations de l'Allemagne avec l'Angleterre, mais les menées tortueuses de la diplomatie prussienne l'en empêchèrent toujours.

Tout enfant, Dilke était déjà familier avec les auteurs français. Un jour, Thackeray le surprend, couché à plat ventre sur la pelouse de Gore House, les coudes enfoncés dans l'herbe en train de lire *Les Trois Mousquetaires*. — « Est-ce bien ? » s'enquiert le romancier. — « Je vous crois ! » répond le gamin. — « Prête-le-moi ? » Et peu après, Thackeray, influencé par l'ouvrage de Dumas, publiait *The Round about Papers*.

En 1855, le père de Sir Charles fut nommé Commissaire à l'Exposition Universelle, et toute la famille vint s'installer à Paris où elle passa plusieurs mois. De ce séjour, date l'habitude que prirent Dilke et son frère de correspondre en français, habitude qu'ils conservèrent même lorsque l'aîné devint Sous-Secrétaire d'Etat et le cadet, Ashton, député à la Chambre des Communes.

A l'Université de Cambridge, Charles Dilke étudia surtout les œuvres des économistes et son premier article, que publia l'*Athenæum*, fut consacré à Le Play. Celui-ci, en remerciant le directeur de la revue qui lui en avait envoyé un exemplaire, disait :

On y trouve un sentiment de vrai progrès et une intelligence de la vie pratique qui se rencontrent rarement chez nos critiques.

L'élan de sympathie qui poussait Dilke vers la France fut bientôt entravé par la crainte que lui inspiraient les ambitions de Napoléon III et le dégoût qu'il ressentait pour sa politique. En 1866, Sir Charles était en Amérique lorsqu'il apprit la nouvelle de Sadowa. Il écrivit chez lui qu'il se réjouissait du triomphe de la Prusse et qu'il espérait que « Louis-Napoléon se disputerait à ce propos avec les Allemands et qu'il recevrait une bonne tripotée dont le résultat serait la création de l'Unité allemande ».

Ceci, remarque Dilke dans ses *Mémoires*, est assez curieux à une époque où tout le monde (y compris, je crois, le roi de Prusse, et excepté Moltke, Bismarck et moi) croyait l'armée française supérieure à toutes les armées allemandes.

Au mois d'octobre 1867, à son passage à Paris, Sir Charles fut frappé du contraste entre l'initiative, l'énergie et la prévoyance dont faisaient preuve les Français à Suez et les projets mesquins de leur gouvernement. Dans la capitale, le peuple criait : « Vive Garibaldi ! » à l'empereur d'Autriche, comme trois ou quatre mois plus tôt, il avait lancé : « Vive la Pologne ! » au Tsar.

A un banquet de la Commission étrangère où j'étais présent, raconte Dilke, j'ai entendu Rouher faire le fameux discours : « L'Italie n'aura jamais Rome », qu'il répéta ensuite, au mois de décembre, au Corps Législatif. « L'Italie ne s'emparera pas de Rome. Jamais (cris de « Jamais » ! à droite). Jamais la France ne supportera cette violence faite à son honneur et à la catholicité. » A ce mot « Jamais », je me dis que je vivrais assez longtemps pour voir l'Italie à Rome, mais je n'imaginais guère que ce serait si tôt.

Charles Dilke avait 24 ans; il venait de terminer le tour du monde et en rapportait son livre *Greater Britain*. Cette étude du développement de la race anglo-saxonne sous toutes les latitudes fit grand bruit. Thiers lui-même se servit des conclusions de l'auteur dans son discours sur le budget. « Un membre du parlement d'Angleterre, qui est certainement un des hommes les plus éclairés de son pays, Mr Charles Wentworth Dilke, vient d'écrire un livre des plus remarquables... » Thiers s'appuyait sur les opinions de Dilke qui, « libre-échangiste d'Europe », défendait, un système protectionniste pour les Etats-Unis de l'Australie. Sir Charles s'intitulait lui-même « geographical Free-Trader ». Libre-échangiste en Angleterre à cause de la situation de cette contrée, il ne désirait point voir imposer le système au monde entier.

Il n'en était que plus triste pour la France d'entendre le jeune et déjà célèbre économiste déclarer aux électeurs de Chelsea :

Nos vrais alliés ne sont pas les peuples latins, mais ceux qui parlent notre langue, nos frères d'Amérique, nos cousins d'Allemagne et de Scandinavie.

Mais les événements de 1870 allaient faire revenir Charles

Dilke sur ce jugement. Persuadé, comme tous ses compatriotes, que la responsabilité de la guerre incombait à l'Empereur Napoléon, il offrit ses services à l'Allemagne comme ambulancier. Muni de lettres du Comte Bernstorff, ambassadeur de Prusse, il partit avec deux amis, Auberon Herbert et Winterbotham, et après avoir traversé le Palatinat bavarois à la suite des armées allemandes, ils s'enrôlèrent dans l'Ordre des Chevaliers de Saint-Jean.

La première chose qui nous frappa pendant cette période, c'est que la plus importante des victoires du début de cette guerre soi-disant de races, la bataille de Worth, fut gagnée et perdue au centre de la position par de purs Polonais et par des indigènes algériens. Les Posnaniens faisaient face aux Turcos et tous se battaient bien, tandis qu'on n'apercevait ni Allemands ni Français. Sur le champ de bataille de Worth, j'ai remarqué que les Posnaniens étaient pourvus d'un grand nombre de cartouches et d'un livre de cantiques. Je voulais une cartouche française, mais toutes mes recherches furent vaines, les cartouchières des morts étaient vides ; au contraire, j'aurais pu en ramasser des douzaines du côté allemand. Je ne crois pas cependant qu'il soit prudent de conclure du fait que les Français avaient épuisé leurs dernières munitions, qu'ils avaient tiré trop vite et au hasard. Les Allemands étaient en nombre infiniment supérieur, et les Français, qui n'auraient point dû livrer bataille, mais se retirer, avaient, sans doute, pendant la journée, opposé à différents corps les mêmes régiments sans les relever. Après cette bataille la cause française fut perdue. Les Français dispersés répandaient la terreur partout où ils passaient, et, tandis qu'on aurait pu couper les voies de chemins de fer en faisant sauter quelques tunnels, on se contenta de détruire les ponts que les Allemands reconstruisirent, bien entendu, en quelques jours, quand ils ne les réparèrent pas en quelques heures...

Mes lettres à ma grand'mère (par la poste militaire) n'étaient pas nombreuses. La première décrit notre joie à la victoire de Wissembourg (la missive est datée de là), tandis que la seconde dit : « J'écris sur du papier laissé par les Français au Palais de Justice. On dirait qu'ils se sont enfuis à la hâte, car les portraits à la plume des juges ornent encore les buvards. Cette ville (Wissembourg) est dans une grande confusion. Quand, après avoir réparti les hommes et s'être adressé avec insistance aux membres de l'ancien Conseil Municipal, on parvient à loger un régiment, un autre arrive qui demande les vivres et le couvert pour 600 chevaux et 400 cavaliers, puis, survient un régiment d'infanterie fort de 2000 hommes, et, ainsi de suite, toute la nuit. Nous nous rendons, comme membres de l'ordre prus-

sien de Saint-Jean, au camp bavarois. Toute la série des télégrammes français jusqu'au 30 juillet est encore affichée à la sous-préfecture dans laquelle est enfermé le baron de Rosen, colonel du 2e Cuirassiers de la Garde. » Je continue ma lettre en parlant du commandant de la place, volontaire anglais qui habite Londres d'ordinaire. C'était un homme remarquable — remarquable, sans doute, mais fou, et il n'y a pas eu dans cette guerre d'épisode plus singulier que celui de ce fou qui, nommé par lui-même, sans aucune autorisation, commandant d'un dépôt important, fut reconnu pour tel par toutes les autorités pendant au moins une semaine.

Comme on le voit, dès 1870, l'organisation militaire allemande était mûre pour un capitaine Koepenick.

Le *Daily News* publia, à cette époque, une lettre datée du 15 août, où Sir Charles prédisait la destruction complète des armées françaises. Il y narrait une curieuse anecdote :

La nuit dernière, au cours d'une marche, nous sommes arrivés dans une partie du pays qui n'était occupée par aucune des deux armées. Nous fûmes chassés deux fois des villages par les Maires qui semblaient perdus dans les labyrinthes du droit international. L'un d'eux nous dit : « Cette ville n'est pas prussienne. Elle est française et l'état de siège y a été proclamé. Par conséquent, je dois vous avertir qu'il vous faut un sauf-conduit militaire français. Si vous restez ici sans ce papier, je suis obligé de vous arrêter et de vous envoyer (il réfléchit un instant) au Commandant prussien à Sarrebourg. »

Les aventures ne manquèrent pas à Dilke et à ses compagnons. Arrêtés à Kreuznach, ils ne furent remis en liberté qu'en obtenant une passe du commandant fou. Dans les Vosges, ils se perdirent et faillirent être massacrés par des paysans français qui essayèrent de pénétrer dans l'école où ils s'étaient barricadés pour la nuit.

A Pont-à-Mousson, nous mourions de faim quand, sur la place du marché, nous avons réussi à acheter une portion du dîner du roi de Prusse qu'on préparait à la cuisine de l'auberge pour le mettre sur un break attelé de quatre chevaux. Tandis que nous le dévorions en affamés, un homme s'élança dans la pièce en s'écriant : Winterbotham ! C'était Sir Henry Havelock qui, absent sans permission des « Horse Guards » où il était, je crois, aide quartier-maître général, s'était caché là. Il s'était lié avec l'attaché militaire prussien à qui Bismarck avait prêté ses cartes d'état-major ; il nous les a montrées et nous avons appris ainsi beaucoup de choses. Ce même jour, Bismarck lui-même risqua de ne pas manger. Il logeait alors avec

le grand-duc de Mecklembourg et le général Sheridan, officier de cavalerie américaine. Bismarck était parti à la recherche de provisions et avait trouvé cinq œufs qu'il paya un thaler chacun. Il se dit alors : « Si j'emporte ces cinq œufs à la maison, il faudra que j'en donne deux au grand-duc, deux à Sheridan et je n'en aurai qu'un. Il en mangea donc deux sur le champ et rapporta les trois autres, de sorte que le grand-duc en eut un, Sheridan un, et il en resta encore un pour lui.

L'histoire fut répétée par Bismarck lui-même à Sir Charles Dilke et elle est si typique de la mentalité boche que les Alliés de l'Allemagne feront bien de la méditer.

Devant la France vaincue, Charles Dilke sentit renaître sa sympathie.

Le jour de Gravelotte, il écrivit à sa grand'mère qu'il n'avait aucune idée de la manière dont il reviendrait :

Peut-être par Paris, quand nous le prendrons, ce que nous ferons, je crois, dans une semaine ou deux. Telle était l'impression que me firent les premiers succès des Allemands, ajoute Sir Charles, dans ses *Mémoires*, que mes sentiments changèrent bientôt. Winterbotham continua d'être très Allemand, mais Herbert et moi nous avions envie de déserter quand nous voyions combien le succès rendait les Prussiens outrecuidants et combien ils étaient résolus à pousser leurs conquêtes jusqu'à la ruine de la France en Europe.

Pendant la semaine qui suivit Gravelotte, je vis souvent Gustave Freytag, le célèbre écrivain et homme politique prussien, qui était l'hôte du Prince héritier. Ce « libéral », qui avait le mauvais goût de porter la Légion d'honneur dans la France vaincue, était odieux dans son exaltation patriotique.

N'emportant donc qu'un ou deux livres trouvés sur des soldats à Worth et la plume du Procureur Impérial de Wissembourg qui est encore accrochée aujourd'hui au-dessus de la porte de ma chambre, je me fis envoyer à Heidelberg comme infirmier d'un train plein d'officiers français de la Division de Canrobert, qui, blessés à Mars-la-Tour, le 16 août, n'avaient été ramassés qu'après la bataille de Gravelotte, le 18. C'était le premier train qui revenait et, comme il n'y avait point de système de signaux et que nous devions surveiller la voie devant nous, il nous fallut deux jours pour parvenir à la frontière allemande. Nous fîmes halte pour la nuit à Bissweiler et, après avoir traversé Haguenau, nous fûmes reçus à lafrontière du Palatinat par un jeune homme qui vint parler à chaque officier français et s'enquérir de ses blessures. En entrant dans le compartiment, il saluait et se présentait : « Je suis le duc Othon de Bavière. » Ce gentil

garçon fut bientôt atteint de la folie héréditaire dans sa malheureuse race. Un de mes prisonniers était de Nancy et, à la gare de cette ville, je réussis à envoyer un gamin à son logis d'où il ramena sa vieille bonne avec du vin et des aliments. Ce fut une scène touchante dans sa simplicité, et nous profitâmes tous de l'hospitalité de l'officier.

De Heidelberg, je me rendis à Karlsruhe, où je fus accusé d'espionnage; puis je passai en Suisse et de là à Paris et à Londres. Au moment d'arriver dans cette dernière ville, je lus dans un journal du soir un télégramme qui annonçait Sedan. Je repartis le jour même pour la France avec le Major Byng Hall qui portait des dépêches à Lord Lyons. Nous fûmes les premiers à annoncer la nouvelle à Calais. On ne voulut pas nous croire et à la gare la foule faillit nous écharper. Le vieux Byng Hall mit alors la main sur son cœur et jura sur son honneur qu'il en était bien fâché, mais que le bruit était vrai. Le matin du 4 septembre, anniversaire de ma naissance et de celle de la République Française, j'étais à Paris avec Labouchère, le « Besieged Resident ». Sur le boulevard, devant le Grand Hôtel, nous attendions les événements. Ce ne fut pas long. Un bataillon de gros Gardes nationaux passa tranquillement en grognant : « L'abdication! L'abdication! » Il fut bientôt suivi par un bataillon des faubourgs qui marchait à une plus vive allure et qui le rattrapa aux cris de « Pas d'abdication! La déchéance! La déchéance! » C'était une journée de soleil, sans nuages. Le pont qui conduisait au Corps Législatif était gardé par un double rang de gardes de Paris à cheval, mais on voyait peu de troupes, car il n'y en avait pas beaucoup dans la capitale. Nous étions devant la cavalerie composée sans doute en partie de gendarmes de la Seine avec leurs képis de petite tenue au lieu des hauts bonnets à poils qu'ils portaient sous l'Empire. Labouchère ne cessait de haranguer la foule, tantôt comme un Marseillais ou un Alsacien, tantôt comme un Américain ou un ami anglais. Quant à moi, je tremblais que l'un de ses auditeurs ne découvrît qu'il jouait différents rôles et qu'on ne nous prît pour des espions prussiens. Nous étudiions les expressions des cavaliers pour voir s'ils allaient charger ou tirer, mais, un par un, ils remirent leur épée au fourreau et crièrent : « Vive la République! » Le dernier, le capitaine, joignit sa voix à la leur, puis il leur commanda de se retirer et laissa le peuple s'engouffrer sur le pont. C'est ainsi que tomba le Second Empire et j'aurais voulu que mon grand-père eût vécu assez longtemps pour voir la chute de l'objet de sa haine.

Les gens traversèrent la Seine en chantant en chœur la *Marseillaise*, comme je ne l'avais jamais entendue auparavant, peut-être parce que la cohue était énorme.

Après dix minutes de pourparlers dans la cour de la Chambre, les chefs revinrent et écrivirent à la craie, sur l'une des colonnes, la

liste des représentants de Paris qui constituaient le Gouvernement Provisoire. J'en tirai la conclusion suivante : « Un jour de révolution, il faut toujours avoir de la craie. » La foule demanda qu'on y ajoutât le nom de Rochefort. Ce qu'on fit. Nous nous séparâmes. Une section se mit à la recherche de Paul de Cassagnac, le seul impérialiste qu'on eût voulu tuer.

Je suivis l'autre à la statue de Strasbourg décorée de fleurs, vénérée à cause de la vaillante défense de la ville et près de laquelle Labouchère fit un nouveau discours. Puis nous nous rendîmes aux Tuileries. A la grille, un Turco qui dansait nous arrêta un instant, mais, impatienté, le peuple exigea qu'on ouvrît la porte des jardins privés. Il les envahit et pénétra dans les appartements qu'il traversa. Des gardes nationaux s'étaient postés en sentinelles dans toutes les pièces et on ne toucha à rien. Sur tous les murs, on avait écrit toujours à la craie : « Mort aux voleurs ! » Ces précautions étaient nécessaires, car la police renseignée sur son impopularité avait disparu...

La foule était calme, elle se contenta de briser les aigles. Le lendemain Charles Dilke écrivit à sa correspondante habituelle :

Je n'aurais pas voulu manquer hier pour tout l'or du monde. Louis Blanc et les autres exilés sont de retour, mais je crains que la ligne du Nord ne soit coupée, et dans ce cas vous ne recevrez plus de mes nouvelles.

Il visita les forts et inspecta les moyens de défense avec Tresca. Il ne croyait pas qu'on pût approvisionner Paris avec assez de rapidité pour lui permettre de tenir longtemps. Mais les Allemands commirent la faute de ne pas couper tout de suite la ligne de Lyon. Cette erreur aurait pu leur coûter cher.

Je crois, déclare Sir Charles, que personne ne se rend compte aujourd'hui combien les Prussiens ont été près d'être écrasés par Gambetta. Ils entreprirent trop, quand, avec 210.000 hommes d'abord, ils assiégèrent Paris qui en contenait 500.000 (peu exercés et indisciplinés, il est vrai) et que, de plus, 300.000 Français se trouvaient sur la Loire. Les Allemands ont réussi, mais, je pense, comme les Français, qu'ils auraient échoué, si Bazaine avait tenu deux semaines de plus. Ce qu'on fit à Paris, en quinze jours, est merveilleux. C'est à Jules Favre et à Gambetta que la France doit l'épuisement des Allemands après un siège de 132 jours au lieu de la reddition de sa capitale au bout de dix, et c'est grâce à eux qu'elle effleura le succès,

qui eût couronné Gambetta roi des hommes, même s'il n'avait rien fait de plus que ce qu'il fit en réalité.

Dilke quitta Paris, le jour où la cité fut complètement investie. La veille de son départ, il assista à une scène comique. Un sergent d'infanterie, entouré d'un cercle de badauds, expliquait qu'il était Alsacien : « Je viens de là-bas », disait-il. Ils ont mangé ma vache! — « Ah! s'écrièrent les Parisiens, que n'ont-ils mangé Lebœuf ! »

Lorsqu'il alla faire ses adieux à Louis Blanc, Dilke le trouva fort découragé, mais il n'osa le consoler. Il connaissait trop la force de l'organisation prussienne. Tout à fait acquis à la France républicaine, Dilke partageait maintenant les soucis et les douleurs de ses gouvernants. Il se rendit à Lyon. Le drapeau rouge flottait sur l'Hôtel de Ville, mais on y était aussi résolu à continuer la guerre que là où l'on arborait le tricolore. Après une visite à l'armée de la Loire, il revint à Londres en éludant toutes les formalités de passeports. Le récit de ces aventures se termine par cette remarque :

Il est possible que les Bonaparte relèvent la tête, probablement sous Plon-Plon plutôt que sous la direction de l'Impératrice, femme impossible que son fils même devrait exiler, s'il montait sur le trône. Le « Sphinx » qui a dominé si longtemps l'Europe est tombé, et il me semble que mon grand-père et mon cher vieux Kinglake avaient raison quand ils disaient qu'il avait de longues oreilles, mais n'était qu'une triste bête après tout.

Dilke eut bientôt l'occasion de prendre la défense des intérêts français. Au mois de septembre 1870, Gortschakof avait annoncé aux Puissances que le Tsar songeait à répudier l'article du Traité de Paris qui proclamait la neutralité de la Mer Noire. Cette clause avait été exigée par Palmerston. Son successeur Lord Granville, désireux surtout d'éviter les complications, envoya Sir Charles en Russie pour y représenter les vues du Cabinet britannique et pour se renseigner sur les intentions réelles du gouvernement russe. Celui-ci, à l'instigation de la Prusse, proposait de réunir une conférence pour régler la question. Dilke soutint qu'accepter cette offre c'était trahir la France, alliée de l'Angleterre pendant la guerre de Crimée, et signataire du Traité de la Mer Noire, au moment où, assiégée dans sa capitale par les amis mêmes du Tsar qui demandait la répudiation, elle était incapable d'intervenir.

Ni Gladstone, ni Granville n'acceptèrent ces vues, et Sir Charles résolut d'attaquer à ce sujet le ministre des affaires étrangères, à la Chambre des Communes. Les moyens employés par le Premier Ministre pour réduire au minimum l'effet de cette opposition ne lui font guère honneur. Ils prouvent que, pour se tirer d'un pas difficile, Gladstone ne craignait point d'avoir recours à des procédés qu'on qualifie partout — excepté en politique — de peu délicats.

L'acte de Dilke ne passa pas inaperçu en France. Michel Chevalier le remercia à peu près en ces termes :

J'ai passé trente ans à prêcher l'entente franco-anglaise et je n'aurais plus osé regarder mes compatriotes en face, si les déclarations courageuses de quelques amis anglais n'étaient venus me prouver qu'ils n'ont point abandonné la France malheureuse.

Peu de temps après, Dilke rendit visite pour la première fois à l'armée de Faidherbe.

J'étais présent, dit-il, à l'un des engagements près de Bapaume, pendant lequel les Français firent prisonniers soixante tirailleurs de la Landwehr. Ces magnifiques soldats dominaient de toute la tête *nos* petits Français. En dépit des circonstances, ceux-ci ne revenaient pas de surprise d'avoir fait prisonniers des hommes si grands. Je n'ai jamais vu d'armée d'aspect plus misérable que celle de Faidherbe ; sa cavalerie ne comptait guère plus d'un escadron. Il avait trois bons régiments, un de chasseurs et deux de fusiliers marins. Ses artilleurs, échappés de Sedan, étaient excellents, ses canons neufs, mais le gros de son armée (20.000 gardes nationaux) était composé d'éléments de second ordre, car on avait envoyé la crème du Nord à l'armée de Bourbaki avec qui ces soldats furent rejetés en Suisse.

Les nôtres étaient ce que les écoliers anglais nomment du « second choix ». Oh ! quels hommes ! Sans bottes, sans manteaux, chaussés de sabots et couverts de vieux sacs, ils luttaient contre une température glaciale et, avec de vieux fusils qu'on chargeait par la culasse, tenaient tête aux Prussiens. Ils se battaient bien, et leur chef, un homme de génie, savait tirer d'eux le meilleur parti possible.

Deux ou trois fois, Charles Dilke revint à Douvres pour y dîner et y acheter le nécessaire, car on ne trouvait presque rien à Lille. Pendant la Commune, il rentra dans Paris, et aucun historien de cette époque troublée ne pourra négliger de lire ses notes impartiales, dont voici quelques extraits :

L'insurrection était loin d'être un mouvement communiste comme on le pensa à l'étranger. Paris brûlait de jalousie contre les « Ruraux » et craignait sincèrement, et non sans raison, l'existence d'une conspiration royaliste. Les irritations du siège avaient aussi leur part dans le mouvement. La garde nationale qui s'était fort bien battue à Buzenval, le 19 janvier, profondément émue par la capitulation, avait emmené, au mois de février, ses canons dans son quartier. On peut donc dire que l'insurrection date de ce moment et qu'au point de vue historique, elle ne fut qu'une protestation contre la paix... La majorité des Fédéralistes qui mouraient sur les fortifications et dans les rues croyaient que c'était pour la République et jamais ils n'eurent l'idée de piller les riches.

Charles Dilke absout aussi la Commune de bon nombre de crimes. Elle « avait bon dos et c'est pourquoi on rejeta sur elle la responsabilité de tous les dégâts commis ».

L'intimité de Dilke d'abord avec les Allemands, puis avec les Français avait contribué plus que tout autre cause à le faire changer d'opinions. Au contact des Prussiens, il perdit vite toute illusion sur leur compte. Au commencement des hostilités, la France et non l'Allemagne avait paru à ses yeux l'agresseur, la réelle menace à la paix de l'Europe. L'Angleterre ne pouvait être que l'ennemie de Louis-Napoléon. Sir Charles l'avait indirectement annoncé dans *Greater Britain*.

Si la race anglaise a une mission dans le monde, c'est sûrement d'empêcher que la paix ne dépende sur terre du verdict d'un seul homme.

Mais l'Empire tombé, Dilke s'aperçut que le tyran était toujours debout. De la bouche de Gambetta, d'Ollivier, de Rancy, de Bismarck lui-même, il apprit que la responsabilité de la guerre retombait tout entière sur le Chancelier. Sa sympathie alla aux vaincus. « La France, déclare-t-il, n'a pas en Angleterre de meilleur ami que moi. » Il ne se fit pas l'avocat d'une alliance, car il croyait que le temps des alliances permanentes était passé, mais, il fut l'un des créateurs de l'Entente et inspira aux ministres et au prince de Galles, plus tard Edouard VII, leur politique de rapprochement. Lui et ses amis comprirent quelle faute Gladstone avait commise en n'offrant point sa médiation. En 1870, le 30 septembre, John Stuart Mill écrivait à Dilke :

Si Gladstone avait été un grand homme, la guerre n'aurait jamais

éclaté, car il aurait déclaré noblement, sous sa propre responsabilité, que la flotte anglaise prêterait son concours à celle des deux nations que l'autre attaquerait. Ainsi aurait commencé cette justice internationale que nous appelons de tous nos vœux. Je ne blâme pas Gladstone de n'avoir pas osé, car pour courir un tel risque, il faut quelqu'un de plus courageux que n'importe lequel de nos hommes d'Etat.

Avec quels sentiments Mill et Dilke auraient-ils salué l'entrée de l'Angleterre dans la guerre de 1914?

En 1875, alors que Bismarck menaçait de nouveau la France, quelqu'un osa dire que l'Allemagne était « la plus morale des nations ». Charles Dilke répliqua :

Je pense non seulement que la conduite de la Prusse envers le Danemark est contraire à la « morale », mais j'avoue que j'ai la même opinion de sa conduite postérieure envers la France. La loi militaire pèse sans doute peu sur le peuple allemand, et sans doute aussi la Cour de Prusse lui affirme que c'est la faute de la France, mais est-ce vrai ? Ne croyez pas que l'agneau français ait troublé les eaux du loup prussien ! Les impôts et l'émigration augmentent en Allemagne parce que, comme le Comte de Moltke l'a déclaré au Parlement : « L'Allemagne doit rester armée jusqu'aux dents pendant cinquante ans pour défendre des provinces qu'elle a prises en six mois. » Mais pourquoi s'en être emparée ? L'Angleterre et l'Autriche n'ont-elles pas averti la Prusse des conséquences fatales de cet acte? Aujourd'hui les craintes de l'Allemagne ne sont que le résultat direct des conditions terribles que cette nation victorieuse imposa à la France. Elle aurait pu lui demander de l'argent, la réduction de ses effectifs, le démantèlement de ses forteresses. Elle préféra la démembrer et lui prendre aussi son or. Au mépris des principes du droit politique moderne, elle a arraché, contre leur volonté, des provinces à un grand pays. La France a, depuis lors, donné l'exemple de la modération, et malgré cela l'Allemagne proclame qu'elle va de nouveau se battre et réduire ses ennemis en poussière. Pauvres libéraux allemands ! Ils ont trahi tous leurs principes le jour où ils ont consenti à l'annexion de l'Alsace-Lorraine, et aujourd'hui, ils sont impuissants devant le parti militaire qui dit : « Ce que l'épée a gagné, l'épée le gardera.

Sir Charles cite ensuite la protestation prononcée au Reichstag, le 16 février 1874, par le porte-parole des députés alsaciens.

Si vous nous aviez épargnés, vous auriez gagné l'admiration du monde et toute guerre serait devenue impossible entre nous. Aujour-

d'hui, vous continuez de vous armer et vous forcez l'Europe à s'armer aussi. Au lieu de vous engager dans la voie de la paix, vous avez inauguré l'ère de la guerre et maintenant vous attendez de nouvelles campagnes, de nouvelles listes de tués et de blessés qui contiendront les noms de vos frères et de vos fils. *L'opinion de ce député Alsacien est la mienne,* s'écria Sir Charles. Je ne crois pas que la force crée le droit. *Pour nous, autant que pour la France, je souhaite qu'elle ne soit point écrasée.* La France n'est pas seulement l'une des nations. Sa place n'est pas plus importante que celle de l'Angleterre, elle est différente. La France occupe une place qu'aucune autre nation ne peut tenir.

Après ces paroles, on ne s'étonne pas que la Cour de Prusse ait regardé Sir Charles d'un mauvais œil. En novembre 1880, le prince de Galles, de retour d'Allemagne, raconta que là-bas on appelait Dilke « un homme des plus dangereux », un espion français, « mais, ajouta le futur roi Edouard, on dit la même chose de moi ».

Sir Charles Dilke n'était point, comme bon nombre de ses compatriotes, ami seulement de la France historique ou littéraire, il était dévoué à la République moderne et pacifique. Pour les d'Orléans, il n'avait guère plus de respect que pour les Bonaparte.

Au mois de février 1878, inscrit-il dans ses Mémoires, dîner chez Lady Waldegrave en l'honneur du duc de Chartres,— ni meilleur, ni pire que les autres princes de sa famille, — sans en excepter le Duc d'Aumale, qui avait cependant la réputation d'être brillant et qui intéressait à cause de ses nombreux souvenirs de grands hommes. Ils devenaient tous sourds en vieillisant et le comte de Paris a maintenant (1890) l'oreille presque aussi dure que le prince de Joinville, qu'on fit entrer jeune dans la marine, parce que, incapable d'entendre le canon, il était le seul de sa famille qui n'en eût pas peur.

Sir Charles ne crut jamais à la victoire des éléments réactionnaires ou conservateurs sur la République. Ami intime de Gambetta, il passait avec lui le plus de temps possible chaque fois qu'il était à Paris, et, dans son salon, il noua des relations avec toutes les célébrités de France.

Quant à Gambetta, Dilke l'appelait « le plus grand des Français de son temps ». Il aimait à louer

son immense courage, son énergie extraordinaire et sa magnifique éloquence, ainsi que la gaîté sans égale et l'esprit étincelant qu'il déployait avec ses familiers.

Sur Gambetta homme d'État, le jugement de Dilke est plus sévère.

Quoique j'aie beaucoup aimé sa société, je n'ai jamais pensé que sa mort fût une perte pour la République, car il était trop dictateur; trop peu enclin à laisser aux autres les travaux importants pour convenir à la démocratie excepté en temps de guerre. Il est vrai qu'il était la seule personnalité forte dont la France s'enorgueillît et il est possible que, pendant sa vie, les gens, en cas de panique, ne soient point allés chercher de sauveur dans d'autres camps. En dépit de son pouvoir : pouvoir physique, pouvoir de son courage et de son éloquence, et malgré la perte terrible que sa mort causa à la France, des hommes de moindre valeur étaient peut-être mieux à même de conduire la République à la prospérité et de la faire accepter par le pays.

En 1881, l'Angleterre avait cédé aux instances de Gambetta et consenti à renouveler et à reviser son traité de commerce avec la France. Sir Charles, alors Sous-Secrétaire d'État au Foreign Office, fut nommé président de la Commission anglaise et obtint pour sa patrie la clause de la nation la plus favorisée. Les pourparlers, plusieurs fois interrompus à cause de difficultés qui paraissaient momentanément insurmontables, durèrent fort longtemps, mais ils se terminèrent enfin de façon avantageuse pour les deux parties. Tout a été si bien prévu dans cet accord qu'il a été maintenu et a donné pleine satisfaction pendant plus de trente ans. A propos de ce traité de commerce, il est amusant de noter un détail non sans importance.

Tous les jours, écrit Dilke, nous nous réunissions en grande cérémonie au Ministère des Affaires Etrangères dont le luxe contrastait avec la simplicité de Downing Street sous l'administration parcimonieuse du Trésor. Les Français, sans aucun doute, savent dépenser leur argent, et je crois que le Royaume-Uni, qui ne traite pas les envoyés étrangers avec autant d'honneur et qui n'a pas l'habitude, comme les autres Etats, de les couvrir de décorations, en souffre au cours de négociations. Au Ministère des Affaires Etrangères, on avait placé, à côté de la salle magnifique où avaient lieu les séances, un buffet garni de mets recherchés près duquel se tenaient de grands valets de pied revêtus de la livrée nationale rouge et bleue, et je pense que ceux de nos fabricants qui vinrent témoigner devant la Commission ne furent pas tout à fait insensibles à ces marques d'attention..

Pendant ma longue visite à Paris, le Gouvernement français mit tous les soirs une loge à ma disposition, soit à l'Opéra, soit dans un

autre théâtre. J'y allais, non pas à cause des pièces, mais parce que cela me permettait d'offrir l'hospitalité aux grands industriels que nous avions fait venir... et de discuter avec eux ce que nous dirions le lendemain matin à la Conférence.

Cette même année, c'est Dilke qui avertit Gambetta de la Ligue projetée entre les trois empereurs.

Sympathiser avec une nation quand elle est malheureuse est chose aisée, il est beaucoup plus difficile de lui rester attaché pendant les années prospères. Charles Dilke s'était épris de la République en 1870; allait-il lui demeurer fidèle, tandis qu'un renouveau d'activité révélait au monde que la France était décidée non seulement à ne pas mourir, mais à se développer? La période qui suivit la guerre franco-allemande fut une époque de méfiance générale. Des intrigues continuelles et des froissements étaient inévitables. A propos de l'Egypte, la France et l'Angleterre eurent d'abord une brouille assez sérieuse; puis notre politique coloniale rencontra à Londres une vive opposition. Dilke devint et resta l'adversaire résolu de la politique de Ferry. A son avis,

elle affaiblissait la position de la France, elle désorganisait ses finances et compromettait la rapidité de la mobilisation des réserves, seule chose qui compte dans la guerre moderne.

Dans les affaires de Tunisie, de Madagascar, d'Afrique centrale ou occidentale, d'Indo-Chine, etc., il essaya de contrecarrer nos projets, et finalement devint fort impopulaire à Paris. Il croyait, en agissant ainsi, défendre les droits de son pays. Chaque colonie française ou allemande n'était pour lui qu'une nouvelle barrière de douanes contre les marchandises anglaises. Il fallait donc que l'Angleterre saisît « à contre-cœur » un terrain voisin et établît un système protectionniste afin d'obtenir des concessions pour son commerce. Dilke partageait l'erreur de la plupart des hommes d'Etat anglais du XIXe siècle qui, dans le but de protéger les intérêts privés de leur nationaux, ont voulu empêcher la mise en valeur de vastes territoires et ont oublié que le monde entier bénéficie de la prospérité de chaque pays, et que, de plus, si la race humaine doit progresser, elle ne pourra plus bientôt négliger un pouce de terrain.

Ferry ne pensa peut-être qu'à la France quand il prépara

ses expéditions coloniales, mais il est évident que l'Afrique a profité de notre occupation et que les Alliés bénéficient aujourd'hui, dans une large mesure, des ressources que nous y avons développées encore qu'imparfaitement.

Ces différences d'opinions n'éloignèrent point Dilke de la France. Aucun homme de sens ne pouvait, à son avis, désirer de rupture entre les deux pays et ces disputes ne valaient pas une guerre continentale. L'atmosphère de contrainte qui régnait alors des deux côtés de la Manche lui était pénible, et il fut le premier à se réjouir lorsque l'incident de Fachoda purifia l'air. « Il a toujours regardé la France », dit son biographe, « comme l'alliée naturelle et la plus désirable de la Grande-Bretagne. »

Le 11 février 1901, dans un article que publiait le *Figaro*, Sir Charles Dilke demandait :

Si nous ne voulons pas nous battre — et tous les hommes de réflexion sont convaincus qu'il n'y a pas un homme de bon sens des deux côtés de la Manche qui désire la guerre entre nos deux pays, — pourquoi ne pas cesser de nous montrer les dents mutuellement, et pourquoi ne pas persuader aux grands publics anglais et français d'adopter l'attitude qui est déjà celle des hommes de bon sens d'un côté comme de l'autre, d'une rivalité aimable et amicale et de ne pas critiquer l'exercice naturel du droit de libre examen et de libre discussion ?

C'était offrir une Entente. Il ne se bornait pas à la demander dans la presse; il suggérait au Prince de Galles de rassurer les Français sur les intentions de l'Angleterre. Si Dilke s'est trompé sur la nécessité et l'importance de l'expansion coloniale française, par contre, il a souvent été sur d'autres matières un « précurseur », comme le dit M. Hanotaux dans *la France Contemporaine*.

Au moment où l'Angleterre libérale se laissait absorber par des questions sociales d'ordre intérieur, Sir Charles rappelait à ses compatriotes qu'il est nécessaire d'être armé si l'on veut faire respecter ses droits et ceux des autres, en même temps que maintenir la paix. Dès l'année 1887, dans deux articles parus d'abord dans la *Fortnightly Review*, puis publiés en français dans la *Nouvelle Revue* (De l'Etat actuel de la politique en Europe, par un ancien ministre), il prévoyait la vio-

lation de la neutralité belge par l'Allemagne et blâmait la Grande-Bretagne de ne point se préparer à cette éventualité.

Il est assez singulier, remarquait-il, que cette question d'une importance capitale pour les intérêts de l'Angleterre n'ait jamais été débattue et que l'on n'ait pas encore paru se préoccuper d'une violation possible de la neutralité belge par l'Allemagne, lors de la guerre à venir, ni se demander ce que ferait, en ce cas, le gouvernement britannique. Un fait certain, c'est que si la Belgique voulait prendre des mesures préventives en vue de sa défense, sa neutralité serait respectée; mais elle n'en fait rien. Il n'y a pas à songer à une invasion par la Suisse que ne voudraient tenter ni l'un ni l'autre des belligérants; mais si, au point de vue militaire, une invasion française par la Belgique est fort douteuse, il n'en est pas de même d'une invasion allemande, tant que les Belges auront une armée aussi restreinte et persisteront dans leur système de retraite sous les murs d'Anvers. Amonceler défenses sur défenses autour de cette place à l'exclusion de toutes les autres dans le but de la faire servir, le cas échéant, de refuge au roi et au Parlement, sous la protection de la moitié de l'armée — lisez l'armée entière, — est la plus absurde conception militaire qui se puisse imaginer... L'occupation d'Anvers, par des forces considérables, fût-ce par toute l'armée belge et toute l'armée anglaise réunies, n'opposerait pas d'obstacles sérieux à une armée d'un million d'hommes marchant de Coblentz sur Paris par la province de Namur. Je n'ignore pas que dans ses récents volumes d'études militaires livrés au public, le service des renseignements au ministère de la guerre justifie le choix d'Anvers en l'opposant à celui de Bruxelles; mais Bruxelles aussi est située à une extrémité du royaume, et, si la neutralité de la Belgique doit être sauvegardée, elle ne saurait l'être que par Liége et la vallée supérieure de la Meuse.

A moins, en effet, que l'Angleterre n'apporte de profondes modifications à une organisation militaire surannée et ne se décide à adopter un système plus en harmonie avec les progrès modernes, il lui faudrait autant de temps pour porter sur Anvers un seul corps d'armée qu'à l'Allemagne pour amener sur le théâtre de la guerre près de deux millions d'hommes et à la France pour en amener deux millions et demi.

Cet article souleva de vives polémiques. Les écrivains belges partageaient la manière de voir de l'auteur quant à la probabilité d'une violation de leur territoire.

La seule divergence d'idées qui existe entre nous, écrivait Dilke le mois suivant, consiste en ce qu'ils croient la neutralité également

menacée par les deux belligérants et non, comme moi, *par l'Allemagne seule*.

Il rappela ensuite que les Allemands avaient failli violer la neutralité de la Belgique et du Luxembourg en 1870, et que Bismarck avait refusé de reconnaître la neutralité du Grand-Duché en temps de guerre!

En Angleterre, l'opinion publique ne s'émut pas. Les problèmes internationaux n'offraient point pour elle d'intérêt immédiat; la nation avait oublié son histoire et se croyait, dans son île, à l'abri des dangers qui menaçaient les continentaux. L'ouvrage que Dilke publia, avec Spenser Wilkinson, sur les *Problems of Greater Britain* fut tout aussi impuissant à secouer la torpeur générale. Seules quelques intelligences d'élite pressentirent les conséquences fâcheuses que le manque d'armement et l'absence d'instruction militaire pouvaient avoir pour la Grande-Bretagne.

Les articles de 1887 contiennent aussi une réponse péremptoire à ceux qui accusent la France depuis 1870 d'intentions belliqueuses contre l'Allemagne. Sir Charles était trop bien renseigné pour se laisser tromper par les déclarations tapageuses de la Ligue des Patriotes.

A une seule exception près, peut-être, *tout ce qui en France compte, a compté ou comptera un jour pour quelque chose, veut la paix.*

L'exception était Boulanger, mais Dilke ne croyait point à une sérieuse influence du général sur l'avenir de l'Europe.

Il y a quelque temps, dit-il, j'avais chargé un de mes amis qui venait de Paris de me renseigner sur ce personnage déjà marquant alors, et de me dire s'il fallait voir en lui un homme, un soldat, un sauteur ou un sot. Mais je n'ai pas été beaucoup plus avancé, car le résultat de l'enquête est que sur chacun des points, il y aurait à prendre ou à laisser.

C'est grâce aux sentiments pacifiques de la France autant que de l'Angleterre que toutes les querelles entre les deux pays se sont terminées à l'amiable, car « ce n'est assurément pas que les sujets de guerre aient fait défaut ». Mais avec une bonne volonté réciproque qui n'exclut pas la fermeté, avec de la franchise et la compréhension des idées et des besoins d'autrui, on peut toujours éviter un conflit. Sir Charles Dilke

rend hommage aux grands services rendus dans ce but par M. Paul Cambon, pour qui il avait la plus vive admiration, ce qu'il aimait à redire souvent.

Certes, Dilke critiquait librement certaines de nos habitudes et bon nombre de nos institutions. Il avait déploré, par exemple, l'esprit d'intolérance qui dominait sous Grévy et il blâmait l'instabilité de nos ministres « qui favorise le gaspillage dans les finances » et nuit à la continuité de notre politique étrangère. Mais, ne dit-on que seuls les vrais amoureux osent s'avouer les défauts de leur maîtresse ?

En 1887, quand on craignait une attaque de la part de Bismarck, Dilke écrivit à Joseph Reinach :

Si le cas se produit, tout ce que je pourrai faire pour la France je le ferai, soit que je la serve ici par ma plume, soit que je m'engage comme volontaire, soit que je donne le plus possible aux ambulances françaises,

Le biographe ajoute :

Quelques-uns d'entre nous se rappellent encore l'expression de Sir Charles, un jour qu'il feuilletait les pages de la *Jeanne d'Arc*, de Boutet de Monvel. Il s'arrêta à la première image qui représente les pioupious de l'armée moderne. Ils s'avancent sous le drapeau où sont inscrites les batailles du passé, et tandis que la Vieille Garde sort de sa tombe et vient grossir leurs rangs, l'esprit de Jeanne d'Arc qui symbolise la France les mène à la victoire. En écoutant parler Sir Charles, ses auditeurs sentaient l'émotion les gagner, ils évoquaient le passé, prévoyaient l'avenir et s'enthousiasmaient si bien que lorsqu'il ferma le livre, ils étaient tous « amoureux de la France ».

Avec sa connaissance intime du monde contemporain, avec son sens politique si clairvoyant, avec un pareil courage de ses opinions, comment se fait-il que Sir Charles Dilke n'ait pas joué un rôle de tout premier plan ? Il avait été ministre à vingt-cinq ans, mais, après une action en divorce où son nom fut mêlé, il ne revint plus jamais au pouvoir. A la fin du règne de Victoria, une minorité intolérante exigeait que l'Angleterre fût gouvernée par des hommes d'une « respectabilité » insoupçonnable, si médiocres et si bornés qu'ils pussent être ! Sir Charles avait l'audace de professer des opinions et des doctrines politiques qui n'étaient pas exactement celles de tout le monde, et, n'étant pas plus dissolu que ses respectables compatriotes, il eut la malchance que ses fredaines ne

restassent pas cachées. C'en fut assez contre lui, et il ne
trouva pas un seul premier ministre qui eût le courage et
patriotisme de faire appel aux lumières d'un des rares Angla
capables de voir plus loin que le bout de son nez en politiq
extérieure. En 1906, Sir Henry Campbell-Bannerman eut
instant, dit-on, l'idée de confier un portefeuille à Sir Charl
Dilke, mais il y renonça dans la crainte de soulever l'oppos
tion de quelques pompeux imbéciles, de quelques jocrisses
d'un bon nombre de rusés hypocrites. Faiblesse tragique,
qui devient coupable, à la lumière des événements dont no
sommes depuis lors les témoins.

Nombreux sont les hommes politiques français qui on
comme nous, connu Sir Charles Dilke, et ont gardé le souv
nir de son subtil discernement, de sa sagace lucidité et de s
judicieuses prédictions. Pendant qu'il était réduit à jouer u
rôle secondaire, à exercer son influence dans la coulisse,
sort de l'Empire Britannique était aux mains d'hommes do
le moins qu'on puisse dire d'eux c'est qu'ils furent aveugle
et leur bonne foi, si on l'invoque, ne peut être une excuse
leur inintelligence. Il est à craindre que la postérité n'émet
à leur égard des jugements sévères, et leur nom risque de
voir accoler des épithètes peu enviables. Le contraste est po
gnant à présent entre ces respectables politiciens, ces piètres
débiles fantoches, et l'homme d'Etat si remarquablement dou
si largement informé, si profondément instruit, qui osait êt
républicain et avait la téméraire audace de soupçonner les in
tentions de l'Allemagne et de voir clair dans ses louches menée

Depuis qu'ont paru ces deux volumes biographiques sur S
Charles Dilke, plusieurs autres ouvrages ont été publiés grâc
auxquels il nous est possible d'établir un parallèle entre l'homm
d'Etat qui ne fut pas au pouvoir et les politiciens de carrièr
imprévoyants, outrecuidants, infatués d'eux-mêmes ou de leu
caste, qui menèrent *à la gaffe* la nef d'Albion, et avalère
avec une incroyable naïveté toutes les calembredaines germa
niques. Pauvres navigateurs qui, incapables d'être batelier
se crurent de force à devenir pilotes.

Mais nous n'avons pas de réquisitoire à prononcer et la caus
du grand homme dont la mémoire nous reste chère sera mieu
défendue par ce qu'il écrivit et les discours qu'il prononça
Cependant, l'absurde préjugé qui le maintint loin du pouvo

a pas eu d'effet seulement sur la destinée de la Grande-retagne. De nos jours, plus que jamais, les nations se trou-ent liées les unes aux autres par toutes sortes d'intérêts et e sentiments que les frontières ne peuvent plus contenir, ême quand ces frontières ont la largeur des mers. Un insu-risme égoïste a trop souvent limité l'action extérieure de Angleterre, et il est fâcheux, plus qu'on ne saurait le dire, u'un parti-pris futile ait fait à ce point obstacle à la carrière e Sir Charles Dilke. Entre ses mains, la politique anglaise eût ertainement pris l'ampleur nécessaire pour contrebalancer la olitique allemande qui fut insolente et présomptueuse parce ue nulle autre ne s'opposait à elle avec fermeté. C'eût été la olitique de la plus Grande-Bretagne, la politique de l'Empire ritannique, la véritable politique mondiale que l'Angleterre t ses Dominions pouvaient réaliser bien mieux que l'Alle-agne. Des hommes pusillanimes et timorés, ignorants et veuglés ont laissé passer cette chance pour l'Angleterre. Sir harles ne l'eût pas manquée.

Avant et pendant la conférence d'Algésiras, il eut maints ntretiens à Paris avec plusieurs de nos ministres et de nos ommes politiques français. A tous, il répétait la même chose : « Tenez bon, parlez fort et ferme, et *ils* lâcheront! » Il eut le la peine à se faire écouter, et je me rappelle qu'il me fit 'honneur de me confier plusieurs fois son sentiment de dé-ception devant les timidités, les alarmes, les transes qu'é-prouvaient ses interlocuteurs à l'idée de tenir tête aux préten-tions allemandes. « Clemenceau a peut-être raison, concluait-il, vous êtes restés par trop Botocudos depuis 1870. » Sa con-naissance parfaite de notre langue lui permettait de saisir tout le sens que comportait, dans l'esprit du « Tigre », cette assi-milation à une tribu nègre plus ou moins existante.

Nul plus que Sir Charles Dilke ne se fût réjoui du spectacle que la France a offert au monde depuis bientôt quatre ans. Il eût reconnu que les Français n'étaient pas aussi... nègres qu'on le pensait et que le Boche ne réussirait pas une seconde fois à jouer aussi facilement de sa botte. Il n'est pas téméraire de supposer que l'Angleterre aurait été mieux préparée à une guerre européenne si, comme on avait tout lieu de le croire il y a quarante ans, ses destinées eussent été confiées à ce grand patriote.

La guerre lui a donné raison. Ses prévisions se sont réalisées sous la contrainte de la nécessité, et il en est une qui lui était particulièrement chère : l'Entente franco-anglaise s'est resserrée, s'est cimentée dans une coopération admirable, et désormais l'amitié est indissoluble entre les deux grandes démocraties occidentales qui combattent pour les principes mêmes de la civilisation. C'est notre regret que Sir Charles Dilke n'ait pu voir cette union de sa plus Grande Bretagne avec la France immortellement auréolée du prestige de la Marne et de Verdun.

HENRY-D. DAVRAY.

LA GUERRE JADIS ET DE NOS JOURS

—

CANONS MONSTRES
ET
CHIMIE MEURTRIÈRE

—

L'émulation industrielle dans les odieux moyens de destruction.
SAINTE-BEUVE
(*Le général Jomini*).

I

Les bons esprits ont, plus d'une fois, été confondus par cette sorte d'ardeur savante, d'émulation inventive apportée, de tous temps, par les hommes au service de la guerre. D'abord, nous dit Taine, les hommes « se sont égorgés avec des couteaux de pierre pour un morceau de poisson cru ». Puis, ayant connu l'usage du feu, les procédés de la fonte, ils forgèrent des armes. Les plus audacieux ou les plus plus braves, opprimant les plus lâches, se taillèrent des empires avec leur épée, se conquirent des territoires avec la lance ou la pique de leurs légions ; après quoi, ces instruments de l'attaque ou de la défense ne suffisant plus à contenter son instinct ou servir sa rapine, l'homme inventa l'artillerie.

Rabelais nous assure que c'est par « suggestion diabolique » que la poudre et le canon prirent naissance ; c'est également l'idée de Fléchier, qui a déclaré (*Oraison funèbre de Turenne*) que c'est l'enfer qui a inventé ces foudres de bronze (les canons), pour la « destruction des hommes ». Le vieux Mont-

luc, le brave des braves, celui qui ne craignait rien ni personne et qui disait tout comme Marot, en montrant son visage balafré, ces mots de défi : « *La Mort n'y mord* », Montluc professait, autant que Rabelais, que les bombardes, arquebuses, et bâtons à feu sont des « artifices du dyable ». Enfin l'Arioste et Cervantès, l'un dans son *Roland furieux*, l'autre dans *Don Quichotte*, se sont rangés à cet avis ; ils voient, l'un et l'autre, dans l'invention des armes à feu, une atteinte à la bravoure, une diminution du courage.

O sacrilège et abominable invention, s'écrie l'Arioste en vitupérant, comment as-tu pu trouver accès dans le cœur de l'homme ? Par toi la gloire militaire est détruite ; par toi le métier des armes est déshonoré ; par toi la valeur et le courage deviennent inutiles !

Et Cervantès, avec plus de vigueur encore dans l'invective :

Oh ! bienheureux les siècles qui ne connaissaient point la furie épouvantable de ces maudits instruments de l'artillerie.

Cervantès, par châtiment d'une telle découverte, entend que l'inventeur des machines à tuer soit damné au fond des enfers ; et l'Arioste partage ce sentiment. Il voue l'inventeur aux pires supplices, demande qu'il soit, en représailles, précipité « au plus profond et plus noir de l'enfer, à côté du maudit Judas ». Ainsi, les mots d'enfer, de produit de l'enfer, d'invention du diable, sont bien toujours les mêmes auxquels eurent recours les orateurs et les poètes pour distinguer, à toutes les époques, les bombardes, les fauconneaux, les coulevrines, les canons, pour caractériser cette artillerie épouvantable dont les progrès n'ont cessé de croître à mesure que le génie de l'homme se développait et que la science, franchissant de nouveaux stades, atteignait à la perfection. Et cela est si vrai, ces expressions ont si bien prévalu qu'un écrivain tout actuel, M. Alphonse Séché, ayant, dans un récent ouvrage, essayé de donner un nom à ces grands et farouches massacres que sont les guerres modernes, n'a pas — pour les définir — trouvé d'autres mots que ceux qu'employaient déjà, il y a bien longtemps, l'Arioste, Montluc et Cervantès ; il les a nommés des *guerres d'enfer*.

II

Dans un chapitre presque prophétique par certains passages consacré, dans son livre : *Anciens et modernes*, au *Musée*

d'artillerie, Paul de Saint-Victor, revenant sur ces inventions de Satan, ne laisse pas de prévoir la portée, la dimension et la puissance auxquelles devaient atteindre, par la suite, dans leur découverte les constructeurs de canons-monstres.

L'Arioste, Montluc et Cervantès avaient flétri l'usage des armes à feu, de ces armes des lâches, si contraires aux lois de la chevalerie et que n'avaient connues ni Roland, ni le Cid, ni les preux de la Table Ronde.

Qu'auraient donc dit l'Arioste, Montluc et Cervantès de l'artillerie d'aujourd'hui, écrit Paul de Saint-Victor, cette artillerie qui frappe d'une distance que le regard n'atteint pas et dont les boulets sont lancés par une force aussi invisible que celle qui projette les aérolithes sur la terre ?

Oui, qu'eussent-ils dit, ces héros, ces vaillants, à l'aspect de ces canons géants capables de porter la mort à l'inouïe distance de cent vingt kilomètres ? Mais, tout simplement, ils se fussent signés, ils eussent nommé Dieu et les saints ; et, devant ce prodige de réalisation satanique, ils fussent morts de honte et de douleur.

« Il semblait que tous les dyables feussent par chemins », avoue le vieux Froissart — d'accord ici avec Rabelais et avec Montluc — en décrivant les ravages que causaient les premières bombardes en usage dans les armées. Ces bombardes primitives, à masques de tarasques ou de dragons, à qui l'imagination populaire prêtait un pouvoir maléfique, disposaient déjà d'une grande force de projection : « cinq lieues durant le jour et dix durant la nuit », ajoute encore Froissart ; et les boulets de silex, qu'elles lançaient avec une extrême violence, en venant saper les murailles des villes et des châteaux, dépassaient de beaucoup déjà, dans leur œuvre destructive, la vigueur des catapultes.

Ainsi, la grosse artillerie, cette artillerie de l'enfer dont un moine allemand, Berthold Schwartz, de connivence avec Satan, avait doté le monde terrestre, commençait, du temps de Froissart, à faire entendre sa voix dans les combats. Bientôt un Turc, un infidèle, le sultan Mahomet II, en adoptant à son tour, lors du siège fameux de Constantinople, l'emploi de cette machinerie de tous les diables, ne fit qu'accréditer, dans l'opinion, l'origine infernale des canons géants.

Ces monstres informes, montrés aux Chrétiens en épouvan-

tail, sont bien les ancêtres assez mal mal dégrossis, les modèles primitifs de ceux dont se servent, depuis quatre ans, les Allemands contre les villes françaises. Et les bonnes femmes de village qui croient encore aux *rebouteux*, aux herbes enchantées et aux loups-garous, à qui l'on raconte, de nos jours, à la veillée, les prouesses de la *grosse Bertha*, ne sont pas éloignées de penser, là-dessus, comme leurs aïeules des temps médiévaux. Le moine Berthold Schwartz et le Turc Mahomet, confondus avec le Kaiser, continuent dans leur cerveau confus à se dresser, la mèche à la main, sur le beau fond rouge, rayé de lueurs de soufre, d'un décor de sang.

Donc, Mahomet II, de furieuse mémoire, se trouva dans son temps déjà, comme Guillaume II du nôtre, amené à rechercher l'emploi de ces machines ; et c'est lui — selon l'historien grec Ducas — qui conçut l'idée de demander au transfuge hongrois Orban, savant fondeur de bronze, de « lui fabriquer un canon d'un calibre tel qu'il surpassât tout ce qu'on avait fait, jusqu'à ce jour, dans ce genre ».

Il ne s'agissait de rien moins que d'abattre,au moyen de cet engin effroyable, les remparts réputés jusque-là imprenables de Constantinople. M. Gustave Schlumberger, à qui l'on doit une étude complète sur les canons de Mahomet II, compare à la forge de Vulcain le brasier infernal que le Hongrois Orban dut faire allumer pour amener la fusion de la masse d'airain destinée à remplir le cylindre d'argile représentant le moule du canon.

On faisait,dit-il,marcher un feu d'enfer durant trois jours et trois nuits jusqu'à ce que la masse de bronze, complètement enveloppée d'une couche de charbon de bois, devînt fluide. On la coulait ensuite dans le moule, à l'aide de tuyaux faits de terre, jusqu'à ce qu'elle eût empli entièrement la cavité cylindrique intérieure en la dépassant même d'une trentaine de pouces. Alors, le canon se trouvait fondu. Quand le bronze liquide était condensé et refroidi, on brisait et retirait les moules tant intérieur qu'extérieur. On raclait et polissait les surfaces (1).

A cette façon grossière de procéder, on peut apprécier les progrès qu'un certain Krupp, d'Essen, a fait accomplir, depuis et tout récemment, à cet art diabolique ; mais, tout grossier

(1) G. Schlumberger : *Les canons du sultan Mahomet II* (*La Revue hebdomadaire*, 4 janvier 1913).

qu'il fût, le canon-géant de Mahomet n'en était pas moins redoutable. Selon Paul de Saint-Victor, il chassait par son embouchure « des boulets de quinze quintaux et de douze palmes de circonférence. Il était traîné sur des rouleaux par mille jougs de bœufs ; deux cents hommes l'escortaient pour le tenir en équilibre, deux cents pionniers et cinquante charrons le précédaient, pour mettre en état les ponts et les chemins par lesquels il devait passer. »

A cet engin, destiné à broyer les remparts, pulvériser les tours et forcer les cités les mieux défendues, M. Schlumberger écrit qu'il fallut donner un nom qui répondît à sa taille et à sa puissance. Le Sultan choisit celui de « basilique », c'est-à-dire de « royale »; et ce fut un jour mémorable que celui où les habitants, infidèles et fidèles, qui peuplaient Andrinople, entendirent pour la première fois, sous le ciel, gronder le canon épouvantable. Les mugissements de dix mille bœufs n'eussent pas ébranlé l'air avec plus de violence. Mahomet II l'avait bien prévu; et, détail qui prouve que le Sultan ancien était encore plus humain que le Kaiser nouveau, ce souverain « fit prévenir la population que l'explosion serait terrible ». « Il voulait ainsi, dit le Grec Phrantzès, éviter d'effrayer les femmes grosses. » C'était là un souci bien louable, mais dont ne se sont pas embarrassés beaucoup, dans une attaque semblable, en tirant sur Paris, le Kaiser d'Allemagne et son simiesque enfant.

III

L'un des inconvénients des canons-monstres, des super-canons, comme on ne disait pas encore au XVe siècle, mais comme on l'écrit au XXe, ne tient pas seulement à la difficulté du transport, mais surtout à la fragilité de ces grands corps d'airain bien vite échauffés par la masse même de la poudre et qui ne laissent pas souvent d'éclater en immolant ceux qui se servent de cette arme pour donner la mort. Les Allemands, dans leurs tentatives de bombardement de Paris, ont éprouvé déjà plus d'un déboire de ce genre; et le canon géant, fondu par Orban pour attaquer Byzance, ne fut pas d'un secours plus durable aux mains de Mahomet.

Arrivé devant la capitale de l'Empire grec, écrit l'auteur d'*Anciens et Modernes*, il ne joua pendant le siège que le rôle d'épou-

vantail. On mettait deux heures à le charger, sept cents hommes étaient occupés à le servir et, il ne pouvait tirer que huit coups par jour. Il creva bientôt d'une charge trop forte et, comme ce taureau de Phalaris qui dévora son statuaire, il tua — d'un éclat — le renégat hongrois qui l'avait fondu (1).

Le fracas que causait une telle pièce d'artillerie, en ébranlant le ciel et la terre, n'en retentit pas moins, au crépuscule du Moyen-âge, à tous les points de l'Europe. En vérité, le prétendu voile d'obscurité de tout un temps de guerre et de massacre venait à se déchirer; mais, ce qui apparaissait, au seuil des temps nouveaux de la Renaissance, avec la découverte de l'allemand Schwartz, les travaux de Bacon et l'usage de la poudre, c'est que l'invention nouvelle, loin de diminuer les effets de la barbarie, n'allait faire qu'en développer le progrès, en accuser le raffinement. Hanté par tout ce que l'emploi continu de l'artillerie devait propager de maux dans les guerres nouvelles, un artiste, un maître, le grand Albert Dürer, s'efforça d'exprimer, dans une œuvre qui fût un symbole, tout le pouvoir infernal de cette machinerie. Et c'est quand lui qui était allemand, de la même patrie que le moine Schwartz, imagina de graver à l'eau forte sur une planche de fer l'image de ce *Grand canon* fondu par Orban et dont Mahomet II, le kaiser des Turcs, avait fait usage contre les Chrétiens (2).

« Pareil à une tour ronde renversée », ce monstrueux appareil de la mort s'étale, dans l'œuvre de Dürer, sur le premier plan.

Auprès de lui, explique Paul de Saint-Victor, se tient comme un cornac près de l'éléphant le Turc farouche. L'homme regarde, la tête en avant, l'immense horizon qui se déploie sous ses yeux : villes couronnées de tours et dentelées de clochers, cirques immenses, riches métairies, campagnes rayées de cultures, moissons ondoyantes : la civilisation européenne concentrée dans une perspective. Le dragon oriental menace tout cela. Son féroce gardien semble prêt à le lâcher

(1) Théophile Gautier, visitant Constantinople (1854), écrit, parlant des murailles de cette cité, que « dans leurs assises de briques et de pierre, on voit encore les brèches ouvertes par les catapultes, les balistes, les béliers et cette gigantesque coulevrine, mastodonte de l'artillerie, que servaient sept cents canonniers, et qui lançait des boulets de marbre du poids de six cents livres. »

(2) « En 1518, Dürer gravera le *Grand Canon* à l'eau forte, sur une planche de fer. » (MAURICE HAMEL : *Albert Dürer*, collection des *Maîtres de l'Art*).

sur ce monde splendide et paisible. Tout à l'heure, il vomira sur lui des quartiers de roc et des torrents de bitume.

Et, comme l'exemple du mal est contagieux, cette même civilisation européenne, avide elle aussi d'empire et de conquête, ne va pas tarder, saisie d'émulation, d'adopter bien vite, comme un fils à elle, ce monstre horrible et sournois, véritable engin du diable, auquel les mieux éduqués, les plus polis des Occidentaux, tout Chrétiens qu'ils sont, auront recours comme les Infidèles. « *Ultima ratio regum* », faisait graver Louis XIV sur ces magnifiques pièces de bronze que Vauban devait installer un peu partout, au Nord et à l'Est, devant les places fortes ; mais, ce qui était le suprême argument des rois l'est — en moins de deux siècles — devenu bien vite aussi des peuples. La guerre actuelle est une guerre de nations ; et, voilà que ces nations, comme des Bellones farouches, dans les temps charmants que nous vivons, prennent elles aussi, à leur tour, comme sous le burin caustique de Dürer, la figure des Furies.

Dès l'instant où l'emploi des armes à feu se substitua, au début de la Renaissance, à celui des armes d'hast, à celui du glaive et de l'arbalète, il y eut (nous l'avons vu, déjà, par les imprécations si solennelles de l'Arioste et de Cervantès), parmi les derniers chevaliers de jadis, un mouvement de stupeur, un geste de réprobation. Napoléon devait bien proclamer, dans l'avenir, que « le fusil est la meilleure machine de guerre qui ait été inventée par les hommes » ; mais le « baston à feu », dont on arma tout d'abord les troupes, n'inspira aux plus braves qu'un dégoût mêlé de crainte. Montluc, des premiers, se fait gloire et honneur à ce propos, dans l'un de ses *Commentaires*, de ne compter point d'arquebusiers parmi ses soldats. « Ceux que j'avais n'estoient qu'arbalestriers », dit-il. Et, de même, Brantôme. Il assure que, pendant longtemps, les capitaines et gens de troupe de la province feignirent, malgré l'ordre royal, « tant ils aimoient leurs arbalestes », d'ignorer l'existence de l'arquebuse. Au fait, l'arquebuse était bien au fusil, voire au mousquet, un peu ce que les bombardes furent au canon : des instruments grossiers et peu maniables. « Quant aux arquebusiers, dit un chroniqueur en son vieux style naïf, leurs bastons sont gros pétards, courts et pesants » ; et, comme ils sont animés de la crainte que ces « bastons du

dyable » ne leur viennent éclater dans la figure, « ils mettent le feu avecque la main, tournant avec effroi et en sursautant le visage d'un autre costé ».

IV

Les écrivains romantiques, férus de métaphores, de contrastes et qui aimaient à opposer les êtres et les choses par images violentes, ne laissèrent point, un grand nombre de fois, de dresser dans leurs livres, vis-à-vis de l'artillerie, instrument de l'ignorance et du meurtre, l'imprimerie, véhicule de la science, des lettres et de la pensée libre. Le *Ceci tuera cela*, de *Notre-Dame de Paris*, porte, en complément explicatif, ces quatre mots touchants d'ingénuité : *Le livre tuera l'édifice.*

En vérité, Victor Hugo, génie vaste et sonore, ébloui par les mots, n'avait prévu ni Louvain, ni Ypres, ni Arras, ni Amiens, ni Reims. Sans cela, il eût compris que ce n'est pas avec des in-folio, des in-quarto, voire des in-octavo qu'une armée renverse les murailles des villes, incendie des palais et des cathédrales. Quelques gros mortiers autrichiens, quelques bons canons Krupp accomplissent bien mieux et plus totalement cette besogne sinistre.

Il est vrai que l'admirable Hugo, qu'avaient touché les deux ailes d'or de la poésie et de l'illusion, ne croyait plus déjà en son temps, pourtant si près du nôtre, à l'emploi des armes à feu, à l'usage du fusil, de la poudre et du canon. Il ne croyait pas non plus à la guerre :

Au vingtième siècle, avait-il écrit, il y aura une nation extraordinaire. Cette nation sera grande, ce qui ne l'empêchera pas d'être libre... Elle s'étonnera de la gloire des projectiles coniques.

Et, un peu plus loin, achevant de tracer le tableau de cette nation future et tout idyllique :

La circulation sera préférée à la stagnation. On ne s'empêchera plus de passer. Aux fleuves-frontières succéderont les fleuves-artères. Couper un pont sera aussi impossible que couper une tête. La poudre à canon sera poudre à forage ; le salpêtre, qui a pour utilité actuelle de percer les poitrines, aura pour fonction de percer les montagnes. Les avantages de la balle cylindrique sur la balle ronde, du silex sur la mèche, de la capsule sur le silex et de la bascule sur la capsule seront méconnus. On sera froid pour les merveilleuses coulevrines de treize pieds de long, en fonte frettée, pouvant tirer,

au choix des personnes, le boulet creux et le boulet plein. On sera ingrat pour Chassepot. (Victor Hugo ne parle pas encore de Lebel, bien entendu!)

Enfin, cette nation idéale dont le poète nous peint l'image « estimera, dit-il, un tunnel sous les Alpes plus que la gargousse Armstrong. Elle poussera l'ignorance au point de ne pas savoir qu'on fabriquait, en 1866, un canon pesant vingt-trois tonnes appelé *Bigwill*... (1) »

Ce que le grand poète se garde bien d'ajouter (et, d'abord, parce qu'il ignorait ces vocables !) c'est que le *bourrage de crâne* est une belle vertu. Point n'est besoin, en effet, de flétrir le canon-géant *Bigwill*, fondu au XIXe siècle, alors qu'au XXe, le siècle idéal prédit par Hugo lui-même, nous avons l'inestimable bonheur de posséder le canon-monstre de Crépy-en-Laonnois, ce canon inouï, ne mesurant pas moins de trente mètres de dimension, et capable de viser — à la distance coquette de trente lieues ! — Notre-Dame de Paris, l'édifice sublime adoré du poète. Quant aux oiseaux macabres, à poitrail de requin et nommés *gothas*, qui viennent proprement par périodes, de préférence la nuit, bombarder les villes, torpiller les maisons, allumer l'incendie et porter partout le ravage et la mort, l'altissime poète n'en a vraiment que faire. Son robuste optimisme ne lui permet pas (oh! mais là pas du tout) d'augurer qu'au moyen de la thermite, de la poix, du phosphore, de la cire minérale et du perchlorate de potasse enfermés dans des torpilles, certains bélîtres, pas du tout poètes, pourraient bien venir un peu troubler son azur et bousculer son Eden.

Les contemporains de l'artiste admirable, qui se faisait ainsi de l'avenir immédiat de l'homme une conception souriante et puérile, ne partageaient pas tous — il importe de le dire — cet aveuglement sur les fins du monde et sur l'horrible pouvoir, de plus en plus grand, dont la science moderne allait doter la guerre. En présence de Victor Hugo, si complètement gagné à l'idée de la paix perpétuelle, nous voyons un Sainte-Beuve oser parler, dans une biographie militaire, de « l'émulation industrielle dans les odieux moyens de destruction (2) » ;

(1) VICTOR HUGO : Préface au *Paris-guide* par les principaux écrivains et artistes de la France (Paris, 1867).
(2) SAINTE-BEUVE : *Le général Jomini*, étude (1869).

nous entendons un Paul de Saint-Victor proclamer que « les instruments de chimie et de balistique font maintenant d'une armée une usine de destruction desservie par les mécaniciens de la mort (1) ». Enfin, en 1866, l'année même où la victoire de la Prusse à Sadowa allait décider, pour de nombreux lustres, du sort du monde, un publiciste assez oublié de nos jours, mais qui sembla, dans l'espèce, bien clairvoyant, Capefigue, opposant sa vision de l'avenir à celle du poète, de son côté va jusqu'à écrire :

La préoccupation de la science depuis quelques années est de trouver, d'inventer des engins formidables qui tuent, massacrent en masse. Ces études sinistres, cette alchimie sanglante brillent comme une lueur fatale pour la génération. Telle est maintenant l'indifférence pour la vie des masses que la guerre entre dans les calculs de l'industrie ; les corps engraissent la terre et préparent une fertilité plus grande : une compagnie a exploité les ossements de Waterloo et les spéculateurs ont acheté les belles dents des nobles jeunes hommes, héros étendus sur d'autres champs de bataille : nul mort ne se lève comme dans la légende allemande pour revendiquer ses dépouilles. Un des signes du temps est de voir avec quelle indifférence on annonce la construction de certaines machines qui peuvent d'un seul coup détruire une ville, faire sauter des vaisseaux, anéantir des milliers de créatures (2).

Cette émulation, cette effervescence dans la préparation de l'œuvre sinistre devint partout tellement visible, elle s'affirma, par de nouvelles guerres, si manifeste, que le grand poète lui-même, enfin renseigné, en un éclair étonnant de vision, en vint une fois à douter, lui aussi, de sa chimère. Le tableau de l'affreuse réalité se dressa, devant lui, tout à coup. Et, c'est quand, dans *Dieu*, son grand poème, il flétrit, comme il convient, le dieu de la guerre, ce dieu gothique, militaire, sanglant,

Qui rit, pauvre blessé, du grabat où tu geins;
Que la bataille enivre avec tous ses engins,
Chaudrons à poix bouillante et fours à boulets rouges ;
Qui chasse les manants éperdus dans leurs bouges ;
Qui rêve *Te Deum* ; qui s'endort aux accents
De l'obusier Lancastre et du mortier Paixhans (3) ;

(1) P. DE SAINT-VICTOR : *Anciens et modernes : le musée d'artillerie* (1867).
(2) CAPEFIGUE : *La baronne de Krudner ; l'Empereur Alexandre Ier au Congrès de Vienne et les Traités de 1815* (1866).
(3) Paixhans, général d'artillerie, que nomme ici le poète, mort en 1854, fut l'in-

Qui prête, quand la mine est faite sous la brèche,
Son tonnerre au besoin pour allumer la mèche,
Et, quand la terre s'ouvre avec un large éclair,
S'épanouit de voir les gens sauter en l'air.
Vision du passé par le présent subie !

Mines, contre-mines perforant les entrailles du sol ; camouflets éclatant pour projeter les mineurs ; lance-bombes, mortiers et crapouillots aplatissant et supprimant les abris ; shrapnells déchirant l'air, mitrailleuses le coupant par saccades et tuant au hasard ; tanks défonçant les murailles, broyant les poitrines d'hommes et de chevaux ; minenwerfers et ladungswerfers, renouvelés des vieux mortiers à boulets de Frédéric II ; lance-flammes arrosant de liquide brûlant les corps et les visages ; nuages suffocants et artificiels ; tintamarre de grenades et jets des fusées ; enfin, gaz asphyxiants et lacrymogènes déterminant, le plus souvent, chez ceux qu'ils atteignent, la cécité, la catalepsie ou la mort : voilà tous les horribles moyens d'anéantissement dont nos pères ne connaissaient que l'enfance, les tâtonnements et que nos mécaniciens, nos chimistes et nos inventeurs ont portés vers un achèvement que ni Schwartz, ni Orban, ni Mahomet II, au temps de leurs essais, n'avaient pu prévoir.

V

La balistique et la chimie, la chimie et la balistique, voilà les deux sciences de meurtre bien faites pour se compléter.

La Bruyère, de son temps déjà, avait été frappé des progrès de l'une autant que de ceux de l'autre. Il faut l'entendre, au chapitre des *Jugements*, dans les *Caractères*, proclamer comment ses contemporains ont « enchéri encore sur cette vieille manière de s'exterminer ». Lui, le commensal de Condé à Chantilly, le familier des héros et des princes, il sait ce qu'il en coûtê d'affronter les rigueurs d'une artillerie déjà parfaite ; toutefois, comme il est Français, spirituel, humoriste, il en plaisante avec assez de bonne humeur :

Vous avez, dit-il, de petits globes qui vous tuent tout d'un coup s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine ; vous en avez d'autres plus pesants et plus massifs, qui vous coupent

venteur de canons à bombes. On lui doit divers écrits, entre autres, un ouvrage publié en 1830 et paru avec ce titre : *Force et faiblesse militaires de la France*.

en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui, tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlèvent les voûtes, et font sauter en l'air, avec vos femmes qui sont en couche, l'enfant et la nourrice !

Montesquieu, à qui rien n'échappait de nos perfectionnements les plus inhumains, moins d'un demi-siècle après La Bruyère, l'a fait dire au Persan : « Il n'y a pas longtemps que je suis en Europe, mais j'ai ouï parler à des gens sensés des ravages de la chimie. » Et Voltaire, pour n'être pas en reste, dans son *Dictionnaire philosophique*, s'adressant au soldat, suppose qu'un savant dit à celui-ci :

Mon ami, tu es un meilleur machiniste qu'Archimède. Cinq parties de soufre, une partie de *carbo ligneus*, ont été préparées chacune à part. Ton salpêtre dissous, bien filtré, bien évaporé, bien cristallisé, bien remué, bien séché, s'est incorporé avec le soufre purifié et d'un beau jaune. Ces deux ingrédients, mêlés avec le charbon pilé, ont formé de grosses boules par le moyen d'un peu de vinaigre, ou de dissolution de sel ammoniac, ou d'urine. Ces boules ont été réduites *in pulverem pyrium* dans un moulin. L'effet de ce mélange est une dilatation qui est à peu près comme quatre mille est à l'unité ; et le plomb qui est dans ton tuyau fait un autre effet qui est le produit de sa masse multiplié par sa vitesse. Le premier qui devina une grande partie de ce secret de mathématique fut un bénédictin nommé Roger Bacon. Celui qui l'inventa tout entier fut un autre bénédictin allemand nommé Schwartz, au quatorzième siècle. Ainsi, c'est à deux moines que tu dois l'art d'être un excellent meurtrier, si tu tires juste et si ta poudre est bonne.

Voltaire ajoute que « ce discours, qu'un savant tiendrait à un soldat, serait de la plus grande vérité ». Encore qu'il soit irrévérencieux et fort incomplet, les laïques ayant, depuis Voltaire, achevé de beaucoup l'œuvre des moines, il faut entendre ce langage avec le trait, le sarcasme et surtout le mordant qu'y mettait ce grand homme. Nul, mieux que Voltaire si ce n'est Laclos, l'auteur des *Liaisons dangereuses* devenu général d'artillerie et qui composa sur l'affût mobile et sur le boulet creux, ne s'entendit à ces digressions d'un tour fort enjoué et philosophique.

Joignant une pointe de Callot et, par anticipation, du crayon de Goya à ses petits romans malicieux, Arouet ne crut pas mieux faire que d'exposer, dans *Candide*, à quels *Malheurs et Misères* de la guerre aboutit le plus communément cet em-

ploi combiné de la métallurgie, de la balistique et de la chimie. Qu'on l'entende, à cet effet, décrire, au cours des aventures auxquelles son héros se trouva mêlé, le mortel et furieux combat que le roi des Bulgares livra au roi des Abares :

Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées : les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté; ensuite, la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface.

Ceux qui n'avaient pas été frappés par le canon ou le feu des mousquets périrent par la baïonnette ; et c'est ainsi qu'on put admirer comment, en deux ou trois siècles, les moyens d'attaque et de défense de nos pères : pots à feu, plomb fondu, huile bouillante, masses d'armes, fusées volantes, etc..., enfin toutes gentillesses des guerres du passé, se trouvaient dépassés de beaucoup en un temps qui se disait pourtant policé, sceptique et qui se prétendait si parfaitement délivré de l'erreur et du fanatisme.

En réalité, même en ce XVIIIe siècle si impertinent et voluptueux et qui plaçait bien au-dessus de l'horreur de la mort le bonheur de vivre, il y avait toujours des personnages de l'espèce de Schwartz, enfermés, comme Faust, dans un laboratoire, une officine du démon et qui s'efforçaient, malgré toutes les aspirations nouvelles vers la fraternité et vers l'amour, à trouver des moyens nouveaux de donner la mort. Ces Cagliostros de l'explosif et ces Mesmers de la mitraille, de même que leurs émules en sorcellerie et en magnétisme, n'avaient de cesse de triturer des poudres, d'interroger des grimoires et de chercher d'arracher aux combinaisons des éléments de nouveaux produits exterminateurs.

Déjà, durant l'été de l'année 1690, l'un de ces magiciens avait (selon le Dr Lemaire, *Chronique médicale*) présenté au roi « l'invention d'une liqueur propre à étourdir l'ennemi », ce mot de liqueur n'étant là, bien entendu, que pour dissimuler quelque liquide corrosif, suffocant et, s'il le faut, lacrymogène. Quant à l'invention d'un certain feu grégeois, renouvelé de celui des Anciens et qui semblait bien devoir être le plus infernal instrument de destruction qu'on vit jamais, il appartenait à un certain Dupré, gaillard d'origine dauphinoise, d'u-

ser bien des jours et de passer bien des nuits à en trouver le secret, en dresser la formule.

Dans son curieux travail, publié ici-même (1), M. François Louis a tracé l'historique de cette découverte, par Antoine Dupré, d'une « liqueur inflammable et inextinguible qui rappelait le célèbre feu de Callinique ». Ce liquide atroce, capable de brûler sur l'eau même et que le maréchal de Belle-Isle, dans un billet au duc d'Harcourt, qualifie de « liqueur infernale » était, paraît-il, animé, tant sur terre que sur mer, d'un pouvoir destructif effroyable. Bachaumont (*Mémoires secrets*) nous apprend que « le gouvernement, auquel Dupré avait offert son secret, avait eu la sagesse de ne vouloir pas employer ce funeste moyen de multiplier la destruction de l'humanité et lui avait fait, en même temps, une pension pour qu'il ne le vendît à aucune puissance ». Le gouvernement d'alors était celui de Louis XV. Ainsi (détail qui viendra déranger plus d'un préjugé et gêner plus d'un historien) ce fut de l'ordre d'un monarque, d'un « tyran » (et de quel « tyran », de Louis XV lui-même !) que le secret épouvantable se trouva enseveli.

Au moment de la Révolution et des guerres que celle-ci eut à soutenir plus tard contre l'Autriche, quelques personnages d'idées cependant fort affranchies ne furent pas sans regretter, à un certain moment, cette décision d'un roi. Un rapport, rédigé en l'an II, par l'un de ces singuliers « amis de l'homme » et remis à la Convention par Léonard Bourdon, préconise en effet l'emploi, s'il y a lieu, du fameux feu dévorant inventé par Dupré. « Si l'on découvre (à nouveau) cette importante recette dit le rapport, il ne faudra plus que renouveler un essai à *huis clos* et épouvanter ensuite les Autrichiens par la levée d'un corps de cinquante *brûleurs* en menaçant nos ennemis de cette affreuse découverte... » Il est bien évident que les patriotes de l'an II (on le voit par ces mots) semblaient peu disposés à conserver, dans l'emploi des moyens de la guerre, une modération comparable à celle dont le roi Louis XV avait, dans un autre temps, montré le si rare et si haut exemple.

VI

Ce qui inquiète, ce qui trouble, ce qui fait naître bien du pes-

(1) Mercure de France : *Le feu grégeois*, par M. FRANÇOIS LOUIS (n° du 16 mars 1916).

simisme, c'est ce fait vraiment tragique que les travaux de l'esprit, le développement de la pensée, de la science et l'affranchissement de tous les préjugés et de tous les dogmes sont autant de progrès qui n'ont aucune action sur la diminution ou l'atténuation des maux de la guerre. Il y a lieu d'observer que plus l'esprit s'affranchit, plus la conscience se libère, plus les arcanes des choses se dévoilent aux savants de génie qui les pénètrent, plus, au contraire, l'art des explosifs, l'art de l'artillerie, l'art de la mort prend parallèlement un développement monstrueux, atteint à de terribles moyens et se fait si démesuré que les fins mêmes de l'homme, dans ce qu'elles ont de supérieur, s'en trouvent compromises.

Cette sorte d'antinomie, d'effrayant contraste entre ce que Condorcet appelait les *progrès de l'esprit humain* et ce que les chimistes et les artilleurs dénomment, par ailleurs, progrès dans l'art de l'extermination, est vraiment le plus décevant qui soit au monde. Les exemples existent cependant, prouvant que cet affranchissement spirituel et ce progrès matériel dans les œuvres barbares ne se contrarient pas toujours forcément l'un l'autre. C'était un préjugé d'Alfred de Vigny d'écrire, comme il l'a fait dans *Servitude et grandeur militaires*, que « la philosophie a heureusement rapetissé la guerre » et que la « mécanique, par ses inventions, achèvera de l'annuler ». La guerre ne s'est jamais fait voir plus féroce, au contraire, que depuis que nous sommes philosophes, et c'est surtout depuis que les inventions de la mécanique se sont montrées merveilleuses que le massacre humain n'a plus connu de bornes.

Dans tout un chapitre d'*Anticipations*, M. H.-G. Wells a démontré à quel degré de minutieux achèvement devait être portée, avec le temps, cette furieuse industrie de la guerre (1). Et Renan, Renan qui comme Taine avait tant admiré le génie de la vieille Allemagne, avait eu un moment, lors du tournant de 70, la révélation de ce qu'un nouvel âge de fer devait, dans l'art de la destruction, réserver au monde.

(1) H. G. WELLS : *Anticipations* (1907). Il y a, dans ce livre de Wells, notamment en ce qui concerne les *machines volantes*, de curieux pronostics touchant la guerre future. « Partout, dit-il, en parlant des habitants des villes, la population lèvera constamment les yeux vers le ciel, avec une impression d'insécurité et de ruine imminente, avec l'angoisse éperdue des catastrophes prochaines. » Pourtant, il faut l'avouer, relativement à l'artillerie, Wells ne voit pas si « grand » que les Allemands; et le projectile dont il parle, lancé par le canon, ne s'en va, par-dessus vallons et collines, tomber au delà de quinze à vingt kilomètres.

Sous le coup de la guerre de 1870, écrit M. Jacques Bainville, Renan avait eu une illumination extraordinaire. Il avait compris que cette guerre n'était qu'un commencement, qu'elle n'était qu'un jeu d'enfants auprès des guerres qu'elle engendrerait. Renan, qui connaissait l'Allemagne, entrevit ce qui se passerait dans le cerveau des Allemands. Alors, il annonça quelque chose qu'on n'aurait jamais vu, une tyrannie de savants et de chimistes guerriers qui, disposant d'engins formidables, ayant asservi les explosifs et l'électricité, posséderaient un pouvoir irrésistible et régneraient sur l'humanité (1).

Un tel inévitable développement des forces abominables, une accélération si soudaine donnée par des découvertes nouvelles aux effets des canons et des explosifs, n'empêchent pas, par une sorte d'ironie monstrueuse, l'homme le plus généreux, le moins sceptique de continuer à vivre dans sa chimère, à se maintenir, malgré l'horreur du combat, dans une manière de goût raffiné, sobre et choisi. Un exemple de cette singulière dualité chez un combattant partagé entre son pouvoir d'artilleur et ses scrupules de philanthrope a été offert par le maréchal-prince de Ligne. Alors qu'il conduisait le siège de Belgrade contre les Turcs, cet homme, pourtant fort délicieux, instruit, lettré et galant entre tous, se laissa en effet entraîner à écrire, durant un jour de franchise et dans l'orgueil de ses talents :

Je voyais avec un grand plaisir militaire et une grande peine philosophique s'élever dans l'air douze mille bombes que j'ai fait lancer sur ces pauvres infidèles...

Ainsi, l'acte du prince de Ligne en apporte ici la démonstration : la sentimentalité philosophique d'un personnage cultivé, son élévation et son développement intellectuels ne sont pas, jusqu'à un certain point, incompatibles du tout avec la satisfaction qu'éprouve le même personnage à considérer l'accroissement, le perfectionnement et la portée de plus en plus grande des moyens matériels et chimiques de la guerre.

A propos de chimie, l'on ne sera pas que peu surpris d'apprendre que Boileau, dans son ode sur *la Prise de Namur*, osa parler en poète, ce qui est bien curieux pour l'époque, d'

Un feu prêt à s'élancer
Qui, soudain, perçant son gouffre
Ouvre un *sépulcre de soufre*
A quiconque ose avancer (2).

(1) JACQUES BAINVILLE : *Le Camp de Ludendorff* (*Action française*, 12 juillet 1918).
(2) Victor Hugo, dans une remarque assez curieuse, écrit, nommant Boileau

Ce « sépulcre de soufre » est-il seulement le nuage produit par l'effet de l'inflammation de la poudre échappée des mousquets et des canons, ou bien s'agit-il déjà de quelque fumée maligne destinée à provoquer l'asphyxie, à déterminer la suffocation ? C'est ce que ne précise pas Boileau ; mais à comparer ce « sépulcre de soufre » tel que le décrit l'auteur de la *Prise de Namur*, avec la combustion du soufre telle qu'en usent actuellement les belligérants, l'on peut mesurer l'étendue du progrès réalisé, depuis le XVIIe siècle, dans ces secrets pernicieux et subtils de la guerre.

Au moyen de feux allumés en avant de leurs tranchées, écrit en effet, dans un travail précis, M. Francis Marre, les Allemands ont, en certains endroits, brûlé de la fleur de soufre, pour produire de l'anhydride sulfureux, et du trioxyméthylène, pour produire du formol gazeux. Les deux gaz ainsi libérés ont une odeur irritante aiguë ; de plus, le formol attaque violemment la conjonctive et provoque un larmoiement intense (1).

Qu'était le symbolique et presque anodin « sépulcre de soufre » du bonhomme Boileau au regard de ces gaz capables de déterminer, chez ceux qui les respirent, les plus graves désordres ? Chez la plupart des sujets, intoxiqués à l'aide de ces gaz démoniaques, les phénomènes bronchiques ou pulmonaires sont, assure M. Francis Marre, des plus communs. Le plus souvent aussi la pneumonie, la broncho-pneumonie, la gangrène gazeuse sont les moindres des maux que propagent, par l'effet du vent, et dans un secteur souvent étendu, ces fumées mortelles. « Mon ami, disait volontiers Voltaire au soldat moderne, tu es un meilleur machiniste qu'Archimède. » Mais, que pourrait dire Gœthe, s'il vivait encore, au chimiste en chef des états-majors ? « Mon ami, tu es un sorcier bien supérieur à mon Méphisto ; et, quand la sorcière de mon *Faust* plonge l'écumoire dans sa marmite damnée pour en tirer le feu maudit, elle ne s'y prend pas plus savamment que toi avec tes gaz asphyxiants, tes liquides corrosifs et tout l'appareil affreux de tes poisons. »

Odes et Ballades, préface de 1824), à propos de cet emploi que beaucoup de poètes font de l'artillerie dans leurs ouvrages : « Le *canon* dont Calderon arme les soldats d'Héraclius et Milton les archanges des ténèbres est tiré, dans l'*Ode sur Namur*, par *dix mille vaillants Alcides* qui en font *pétiller les remparts*. Et, certes, puisque les *Alcides* du législateur du Parnasse tirent du canon, le *Satan* de Milton peut à toute force considérer cet anachronisme comme de bonne guerre. »

(1) FRANCIS MARRE : *La Chimie meurtrière des Allemands* (Paris, 1916).

En effet, dans une guerre semblable à la guerre présente, d'une perfection si industrieuse, ce que ne réalise pas Archimède, Faust peut l'accomplir. Bien mieux, Archimède et Faust entendent se prêter la main. Ç'est bien ce qui arrive pour l'emploi de la poudre. L'on sait quelle merveilleuse machine de mort est celle-ci. Eh bien! aidée des ressources de la mécanique, cette poudre peut multiplier au centuple les effets de sa puissance. Jadis, lors de temps plus obscurs, l'on vit des sapeurs se servir de mouvements d'horlogerie capables, dit Tavannes, de « faire jouer des mines » et, par ressort secret, de provoquer l'explosion; mais nous n'avons rien à envier à ces temps-là et, nous savons bien, pour l'avoir éprouvé depuis quatre années, à quels dégâts fameux peut prétendre cette puissance de mort.

« La poudre, écrit Alfred de Vigny dans la *Veillée de Vincennes*, fait des prodiges incalculables comme ceux de la foudre. » Le fait est que c'est une explosion assez terrifiante que celle dont le poète, dans son beau récit, a montré les ravages.

La poudrière, en sautant, avait, dit Vigny, arraché de terre une arcade de pierres de taille, et l'avait envoyée tout entière avec sa forme sur le gazon, dans les champs, se coucher comme une ruine noircie par le temps. Elle avait enfoncé trois bombes à six pieds sous terre, broyé des pavés sous des boulets, brisé un canon de bronze par le milieu, jeté dans toutes les chambres toutes les fenêtres et toutes les portes, enlevé sur les toits les volets de la grande poudrière, sans un grain de poudre; elle avait roulé dix grosses bornes de pierre comme les pions d'un échiquier; elle avait cassé les chaînes de fer qui les liaient comme on casse des fils de soie, et en avait tordu les anneaux comme on tord le chanvre; elle avait labouré sa cour avec les affûts, brisé et incrusté dans les pierres les pyramides de boulets...

Encore, les quatre cents milliers de poudre à canon, contenus dans le donjon, n'avaient-ils pas été touchés par le feu; sinon la poudrière du château n'éclatait pas seule, mais encore, c'étaient « Vincennes, son bois, sa ville, sa campagne, et une partie du faubourg Saint-Antoine » qui se trouvaient menacés de sauter aussi.

VII

Soumise, autant que l'homme et par l'homme lui-même, à la domination de ces moyens barbares de guerre, la nature se trouve frappée, elle aussi, dans ses éléments. L'air, le feu, les eaux, le sol, bien loin d'être vantés, aimés et célébrés comme on les vit être, dans les *Fioretti*, par le saint d'Assise, se trouvent désormais saccagés et souillés de toutes les sortes par les appareils mécaniques et chimiques de la mort.

La Terre, ayant changer de lustre, se vient plaindre
Qu'en son ventre l'on fit ses chers enfants esteindre,

chantait autrefois, sur le mode mâle, devant ce bouleversement cosmique, le grand Agrippa d'Aubigné. Mais les hommes de notre siècle ne sont-ils pas les descendants des hommes du sien ?

La Mort tesmoignera comment ils l'ont servie ;
La Vie preschera comment ils l'ont ravie ;
L'Enfer s'esveillera...

Et ce sera un fort tragique et long réquisitoire, une protestation véhémente, à la face du ciel, des eaux, des arbres, du feu, des monts, de tout ce qui communique, à notre monde farouche, un aspect d'Eden !

Pourquoi, dira le Feu, avez-vous de mes feux,
Qui n'estoyent ordonnez qu'à l'usage de vie,
Fait des bourreaux, valets de vostre tyrannie?
L'Air encor une fois contr'eux se troublera,
Justice au juge Sainct, trouble, demandera,
Disant : « Pourquoy, Tyrans et furieuses bestes,
M'empoisonnastes-vous de charongnes, de pestes,
Des corps de vos meurtris ? » « Pourquoy, diront les Eaux,
Changeastes-vous en sang l'argent de nos ruisseaux ? »
Les Monts, qui ont ridé le front à vos supplices :
« Pourquoi nous avez-vous rendus vos précipices? »
« Pourquoi nous avez-vous, diront les Arbres, faits
D'arbres délicieux, exécrables gibets? » (1)

Oui, pourquoi ? Mais cela, pour nous autant que pour le poète à l'accent de prophète, c'est le chaos de la guerre; c'est le secret de sa rigueur et de sa force. Le monde moderne, bien plus encore que celui de jadis, subit ces affres, connaît ces douleurs. Partout la terre s'organise, s'industrialise en vue de l'action épouvantable.

(1) Th. Agrippa d'Aubigné : *Les Tragiques.*

Et, tandis que les temples s'écroulent, que des cathédrales flambent, que des halles, des hôtels de ville, monuments de la croyance, du travail et de l'honneur, disparaissent dans un brasier, des docks gigantesques, des bassins inattendus, des gares monstrueuses et des fonderies géantes dressent, sous le ciel surpris, ces armatures de fer, ces puissants foyers qui font de chaque ville et, souvent, de chaque village un arsenal de la destruction, un magasin de la mort.

« Les dieux ont soif », a dit quelque part l'un des maîtres que nous aimons. Mais, soif de quoi? — Soif de sang, soif de larmes! L'homme contemporain, autant que l'homme primitif, se prête par son instinct à cet holocauste. Son esprit de violence et de combativité, décuplé par tout ce que la science apporte d'éléments nouveaux dans la guerre, n'a fait que s'exacerber, au fur et à mesure du temps, sous le masque d'un progrès prétendu, d'une civilisation sans profondeur. « L'homme, disait Taine, est un carnassier. » Nous nous en apercevons bien! Mais, ajoutait ce grand pessimiste, si l'homme est un carnassier, « il l'est par nature et par structure et jamais la nature et la structure ne laissent effacer ce premier pli. Il a des canines comme le chien et le renard, et, comme le chien et le renard, il les a enfoncées, dès l'origine, dans la chair d'autrui. »

Ces canines étant devenues, depuis, bien dérisoires, l'homme lui substitua d'abord le couteau de silex, la fronde; puis, ce furent la flèche, l'épée, bientôt le feu grégeois, l'arquebuse; actuellement, ce sont les canons — et quels canons! — des canons-monstres; enfin une chimie si meurtrière qu'auprès d'elle, celle de Locuste et de Borgia n'est plus que souffle de fleurs, parfum des roses, haleine de l'aube et du printemps.

EDMOND PILON.

LES DÉVOTES D'AVIGNON

(*Suite*[1])

III

VITA PLATONICA. II : ANTEROS

Il y a dans la symétrie des heures journalières une force pacifiante dont jouissent les moines. Ce rythme uniforme apaise les passions et dispose à l'intériorité : la variété, si chère à notre faiblesse, ne peut plus venir que de nous-mêmes; les heures alors prennent la teinte de nos pensées.

L'individu qui s'oblige à la régularité et suit une discipline qu'il a créée découvre un monde moral, intangible pour qui reste suspendu aux circonstances fortuites, à la pression d'autrui et qui cède sans cesse à l'incidence des événements.

Levé à six heures, Ramman faisait sa toilette, sa prière et allait à Saint-Agricol assister non à la messe, mais au mystère de beauté. Un scrupule le gênait. Quoiqu'il n'eût aucun dessein de séduction et qu'il n'éprouvât pas la concupiscence, telle que la théologie la définit, il célébrait un rite païen dans la maison du Christ, qui est celle de l'âme.

En esprit, il adorait Vénus au pied même de l'autel de l'Agneau. Sacrilège, profanation, damnation ? Le 6 avril 1327 en cette même ville, à l'église Sainte-Claire, François Pétrarque s'énamoura de Laure, fille d'Audibert de Noves, à l'heure de Primes, pendant une messe du matin : et les *Rimes* témoignent que si le poète avait pu séduire, aucune considération ne l'eût arrêté.

Chrétien coupable et platonicien sincère, il ne voulait que

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 483.

voir, discret et lointain, la plus belle des bêtes créées, la Louve blanche d'Avignon, la fille aux yeux jaunes et à la peau lumineuse. De cette vue, il ne se confesserait pas, parce qu'elle était sublime et que sa joie ressemblait à la joie mystique. A une telle splendeur de beauté, une vierge n'était plus une femme, mais un messager de perfection, une personne sacrée, un ostensoir de la forme, un ange peut-être? Il aurait fermé les yeux devant tant de lumière, lui qui se nourrissait des froids chefs-d'œuvre du passé, qui avait économisé, sou à sou, pour le pèlerinage d'Italie! Il éviterait, dans une crainte niaise de la tentation, la sainte rencontre du chef-d'œuvre vivant! Sans doute, la messe, sanglant et terrible mystère, commémore la très douloureuse Passion; d'ineffables secrets s'y manifestent sous de transparents symboles et il y a quelque chose d'insensé pour un croyant à guetter, à l'église, le modelé d'un corps et à s'extasier à une cambrure des membres. Toutefois, le Dieu souffrant du sacrifice est le même que le créateur resplendissant de cette vierge. S'il a voulu sa beauté excessive, il a pardonné d'avance la fascination qu'elle exercerait. La perfection ne saurait être une embûche, même la perfection physique; le corps procède du pouce divin; et Ramman s'absolvait en raison de l'éclat surnaturel de cette créature, et de la chaste chaleur qui émanait d'elle et fécondait son esprit. C'était bien un mouvement de l'intelligence qui l'amenait chaque jour à Saint-Agricol. A l'instant où se refermait la porte blasonnée de la louve vivante, il se hâtait de rentrer, la tête pleine d'idées, d'expressions, de trouvailles et, de huit heures à midi, il travaillait allègrement. Sa récréation consistait à inventorier les caisses, à continuer l'ornementation. A deux heures, il retournait à sa table jusqu'à ce que Virginie apportât son dîner, et puis il descendait chez Mademoiselle de Pierrefeu, lui baisait la main, et, debout devant la cheminée, parce que ses jambes étaient lasses de la flexion assise, il parlait de lui, d'elle, de son roman, la cajolait sans arrière-pensée, par pur élan, en toutes sortes de gentilles expressions. La dévote l'écoutait avec une tendresse qui avait peine à ne pas déborder l'aspect de la bienveillance. A dix heures, il souhaitait le bonsoir, baisait la belle main et se couchait à regret : la vie était si bonne qu'il se dépitait d'en perdre des moments. A sa prière se mêlaient ses deux anges, le beau et le suave, le fauve et le bénin, et il

s'endormait en mêlant les deux femmes, donnant à Mademoiselle de Romanil la douce âme d'Adélazie ou à celle-ci la fulgurante beauté; et il rendait grâces, car il était parfaitement heureux et ne concevait rien au delà de la réalité, exaucé en ses vœux, satisfait en ses manies et, par instant, inquiet de ne pas découvrir une ombre au tableau merveilleux.

D'un matin à l'autre, son enthousiasme s'accrut pour la *Primevera* de l'église. En vain, il soumettait ce corps précieux à la critique la plus aiguë, aux comparaisons écrasantes, un seul mouvement de la jeune fille le ramenait à son admiration béate. Sveltesse des lignes, tendresse des couleurs, parfum de fraîcheur, élasticité des jointures et prestesse du geste. Sous la démarche lente, il devinait qu'en ramassant sa jupe, elle eût sauté les marches qu'elle descendait comme une châtelaine de missel. Ses membres précis avaient encore la souplesse de l'enfance; elle eût couru comme Atalante.

Il se questionnait souvent: ou il était fou de se figurer un être fabuleux vivant dans sa seule imagination, ou ses yeux transmettaient à son cerveau une réalité et alors les Avignonnais étaient aveugles, ils vivaient sans apercevoir une telle merveille. Aucun homme ne se trouvait à cette messe; les passants se retournaient à peine au passage de cette étoile de chair. La beauté n'existe donc,comme la science, comme l'art, que pour un petit nombre, celui de ses inventeurs; et cependant sa notion est innée, le langage l'atteste.

S'il recevait la tendresse grandissante de Mademoiselle de Pierrefeu, sans s'inquiéter de sa profondeur, sa délicatesse l'avertissait de ne pas lui parler d'une autre femme et surtout comme il eût parlé de Mademoiselle de Romanil, en un dithyrambe enflammé. Incurieux de la personnalité de son idole, il ne lui attribuait aucune valeur d'âme; elle était belle, belle à miracle, belle à damner les anges, belle comme Hélène, à justifier la guerre entre deux mondes, comme Isotta degli Aglitti, à mériter qu'on lui dédiât un temple. Il lui rendait un culte. Pas une fois, il ne songea à son cœur, non plus qu'au rêve de sa possession. Un jour, il se demanda, par curiosité et non par lascivité, ce qu'il ressentirait en frôlant la vierge, le dimanche, à la sortie où c'était possible par le fait de la cohue. L'humilité le retint; il se jugea indigne d'un contact avec ce corps glorieux. Quel homme oserait toucher cette chair de clarté? Il

se réjouissait à la pensée que le bel être était méchant et supplicierait son profanateur d'époux.

Un matin, en haut des marches, il regardait la vierge monter, — les yeux de chrysolithe cette fois n'injuriaient pas, — franchement interrogatif : il se colla au parapet, humble, le cœur serré, si inquiet qu'il la laissa entrer à l'église sans la suivre. Une interrogation s'était posée, terrifiante. Si cet ange se révélait démone ou seulement coquette? Sortant de sa hautaine indifférence, si elle jouait de son redoutable pouvoir? Il fallut qu'il s'avouât la vérité, jusque-là épaissement voilée. Si cette vierge voulait, elle le traînerait dans son sillage à travers les rues d'Avignon et lui ferait monter des factions interminables sous ses fenêtres. A distance, il se fortifiait d'une émanation bénéfique; de près elle empoisonnait sa volonté. Tant de lâchetés jusque-là incompréhensibles, dans les vies illustres, se trouvèrent expliquées. Ce matin-là, il pria avec la fièvre de la peur. Avant l'élévation, repris par l'accent dionysiaque de la chevelure d'or sur le col de lys, il s'entêtait dans cette pensée que le Créateur ne peut être le suprême tentateur, que la fatalité de certaines attractions insurmontables est pardonnée. D'un soir à l'autre, il s'attendrissait auprès d'Adélazie; il ignorait qu'elle touchait à la cinquantaine, cela ne l'aurait pas influencé. Il la trouvait belle, d'une beauté persuasive et calme, intime et sereine; elle dilatait son âme sans la troubler. Ce doux cœur rayonnait, comme la chair de l'autre.

Quitte à subir le talon de Maritorne, l'homme moyen juge les femmes comme s'il en faisait la traite en maquignon. Pour lui, une fille à quarante ans est vieille, à cinquante on n'en doit plus parler. Brantôme témoigne qu'à soixante-cinq ans Diane de Poitiers était admirablement belle. Combien de dames mûres furent éperdument aimées; Ninon, Maintenon. L'opinion se lève contre la Comtesse Almaviva éprise de Chérubin. Elle se trompe. Daphnis et Chloë offre une image radieuse, le printemps multiplié par lui-même : c'est l'idéal naturel. Dans notre civilisation, qui n'a rien d'idyllique, qu'eût valu pour Ramman la grisette, même sincère, des chansons d'antan? Toute sa vie il garderait le parfum profond d'une Adélazie. Que de raisons pour que le premier amour ait un caractère maternel, si on accepte le sens désintéressé et de bonté pure attaché à ce mot! L'aube du cœur n'est-elle pas le fait décisif d'une édu-

cation? L'insupportable grossièreté de nos mœurs a-t-elle une autre cause que la porte de vilenie par où la plupart sortent de pages?

Trois passions remplissaient l'âme de Ramman et s'obscurcissaient tour à tour : Mademoiselle de Romanil, son roman et Mademoiselle de Pierrefeu. A les mener ensemble, il devait s'arracher tour à tour à chacune pour satisfaire aux autres. De là, un fond d'obscurité où ses impressions baignaient et échappaient à son propre jugement. Sans la rencontre de Mademoiselle de Romanil, l'influence décisive de sa vie, il aurait aimé Adélazie. Il fallait l'enchantement de la louve blanche pour qu'il ne sentît pas plus clairement que celle qu'il appelait la Fée ne se défendait plus et donnait son cœur, avec simplicité, persuadée que la sagesse de son hôte écartait jusqu'à l'ombre de péché. Un soir, il la trouva prête à sortir.

— Voilà douze jours que vous ne mettez le pied dehors que pour la messe, je veux vous faire prendre de l'air.

Il se défendit. On était si bien chez elle. Pourquoi se mouvoir sans raison? On pense moins en s'agitant.

— Mettons que je sorte pour mon plaisir, vous ne me refuserez pas la compagnie?

Sur le seuil, il lui offrit le bras. Elle le prit et, sitôt, entre ces deux êtres chastes, cette légère sensation matérialisant des impondérables, qu'ils ignoraient, fut très douce : malgré elle, Adélazie s'appuya; malgré lui, Ramman serra un peu ce bras qui l'avait accueilli. Par la nuit tiède d'un printemps précoce, ils allaient doucement à travers des rues caillouteuses, vers le Rhône.

— Après avoir mis chez vous la lettre de Mlle de Claustral, je suis venu au Rhône et, y trempant les mains par trois fois, j'ai demandé au dieu du fleuve sa faveur : il me l'a accordée.

— Vous êtes à moitié païen. Il fallait penser à saint Bénézet, le patron du fleuve, le berger inspiré.

Ramman suivait une idée.

— Madame la Fée, je ne suis pas un cœur indiscret, mais à la bonté que vous me témoignez et à votre beauté, je me demande par quelles circonstances nées pour réaliser le vœu des anges aux hommes, la Paix, vous avez vécu seule?

— Pourquoi je suis une vieille fille et non une vieille femme?

Il protesta :

— Vous êtes de grande beauté et, si vous n'aviez pas tant de vertu, la plus douce à aimer que oncques j'aie connue.

— Les Troubadours n'ont pas dit pis que vous : la vertu, un obstacle à l'amour.

— Vous ne m'entendez pas. Deux vertus inspirent le respect au désir : celle de l'innocence et celle de la persévérance. Vous avez suivi une voie plus pure et plus sûre que la passion et je douterais de vous offrir quelque chose qui vaille cette sérénité d'âme que vous répandez comme un parfum sacré.

— Pourquoi ces discours bizarres, Monsieur Ramman ? Vous croyez-vous obligé à une galanterie pour dévote ?

— Madame la Fée, si je vous disais toute ma pensée ?

— Ne la dites pas ! Un mot malencontreux fausse une situation.

— Fée, Fée, c'est de vous-même que vous doutez, ou de moi ? J'ai vécu douze jours auprès de vous et celui où je vous quitterai me pèse déjà.... Je rêve de ne pas vous perdre.... Je suis venu pour le Rhône et Pétrarque, pour le Palais des Papes et pour les Troubadours : maintenant Avignon renferme le seul être que j'aime, après ma mère.... Je jouis tellement de la vie que vous me faites, que j'éprouve l'anxieux désir de vous retrouver, de vous garder.....

Elle sourit.

— Je vous promets de ne pas prendre un autre locataire.

— C'est votre cœur que je veux, votre cher cœur pitoyable, indulgent, caressant, suave, délicieux.

— Cinq adjectifs à la file ! c'est beaucoup.

— Et comment exprimer le charme qui de vous émane ?...

— Pourquoi, ce soir, me parlez-vous ainsi ?

— J'ai l'âme pleine de vous !

— Racontez-moi votre prochain chapitre.

— Ma vie m'intéresse plus qu'un ouvrage. Or, vous avez changé ma vie. Je ne suis plus seul. Que je vous appelle fée, bienfaitrice, sœur, vous avez fait le geste tutélaire qui lie à jamais. Dans un an, je vous retrouverai la même.

— Pourquoi changerais-je, monsieur Ramman, si vous ne changez pas ?

— Ah ! vous me donnez trop et je ne vous rends rien... J'ai l'air d'un ingrat.

— Votre défaut, c'est l'excès de la reconnaissance. Distin-gué en tout, en cela vous perdez la mesure et la simplicité.

Il fut, soudain, mélancolique.

— Oui, des mots, des mots... Mais quel acte, quel acte de gratitude, d'affection...

Il y eut un silence ; le fleuve luisait et bruissait dans la nuit : elle arrêta la promenade.

— L'acte qui me plairait... il en est un... Ce serait la com-nunion avec moi !

Il faut avoir eu la fortune d'une éducation catholique pour comprendre la beauté de cette tendresse, qui se réfugiait au pied des autels pour y trouver une sanction purifiante.

— Ame noble et sainte, s'exclama-t-il, avec quelle joie je n'agenouillerai près de vous, pour dire à Dieu ce que vous ne voulez pas entendre et qu'après les dons de Marthe, vous n'avez fait ceux de Marie ! Ma haute Dame, ces deux pieds de erre où vous avez dit une si digne parole sont eux-mêmes anctifiés. Mon esprit admirait la vertu, mon âme la désirait, vous m'en jetez le parfum. Ah ! que j'ai d'heur en un tel mo-nent ! Que de choses inestimables en quelques syllabes ; quelle éponse sublime à mon anxiété ! Vous m'avouez devant Dieu, vous m'amenez à lui. Ainsi, mes transes s'éteignent. Un tel lésir exprime que vous ne me retirerez jamais cette amitié oudaine et sûre, cette amitié sans prix... Oh ! Je me cranpon-nerai à vous comme à l'être de salut... Que je devienne pé-cheur, coupable, vous me pardonnerez tout, vous ne me juge-rez jamais, vous m'avez adopté, je serai votre croix ou votre consolation, je ne sais, mais jamais vous ne serez libérée de moi. Indigne de votre cœur, je le prends de toute la force de mon désir, et je le garderai jalousement.

Il lui serrait les mains, avec exaltation.

De douces larmes coulèrent sur les joues au dessin si pur, et les mains égreneuses de chapelet rendirent leur pression à celles de Ramman.

— Vous souhaitez mon affection : acceptez-en la condition ; oubliez que je suis une femme, ne parlez qu'à mon âme, je vous entendrai toujours. Je ne vous dirai pas que je suis votre sœur, tenez-moi pour votre marraine, ou une parente retrou-vée que vous chérissez, comme pour regagner le temps perdu.

Ainsi vous aurez de moi ce qui vaut ; et j'aurai ce que je veux, votre respect, votre confiance.

— Vous êtes la plus noble créature de ce monde.

— Enfant, grand enfant, je suis une rencontre heureuse : vous avez trouvé un foyer. En vous y asseyant, vous apportez votre jeunesse et sa chanson d'espérance, vous animez une vie monotone. Virginie elle-même se réjouit de votre présence. A votre âge, les sentiments vifs se confondent et une étourderie pardonnable, mais dangereuse, mêle les amours. Ils se ressemblent, en effet, par leur exaltation, mais que leurs conséquences sont divergentes ! A cette heure, vous tomberiez à mes genoux et vous avez vingt et un ans et j'en ai cinquante. Cela ne vous gêne point, je le crois ; et je vous remercie de me le laisser croire ; mais désormais, les années compteront doubles et je serai toute grise, quand vous serez encore un très jeune homme... Je réponds à vos pensées et non à vos paroles... Pour que je puisse vous chérir, il faut que je me sente vénérée, plus encore qu'aimée. Que mon âge soit bien écrit dans votre pensée. Je pourrais être votre mère, même si vous aviez trente ans, et vous n'en avez que vingt et un ! Vous avez dit vous-même qu'il faut honorer la persévérance autant que l'innocence ; votre trouble, ce soir, jette quelque fumée que je ne veux plus sentir. Marraine de votre destinée, fée, j'interviendrai sans cesse en faveur d'un filleul aux yeux purs, à la pensée chaste et pour qui je ne représente qu'une âme. Cette explication, j'aurais préféré l'éviter. Il est tellement plus noble de s'entendre sans paroles, dans ces intérêts si profond de l'intime sentiment où le moindre mot froisse ou blesse, car on touche au plus vif de l'être.

Ramman se résigna, avec une bonne grâce dont elle lui sut gré, bien à tort. Ainsi il se trouva libre d'adorer Mlle de Romanil. Telle l'hypocrisie dont on use envers soi-même, qu'il ne s'avoua pas l'allègement de sa conscience. Il n'aimait que le cœur de Mlle de Pierrefeu, ce cœur qu'elle lui donnait si simplement ; ce qu'il avait manifesté de plus vif sortait, en vapeur confuse, de son inconscient sexuel.

IV

VITA PLATONICA. III: LE CHIEN PAR AMOUR

Le lendemain de cette effusion décisive, Ramman, levé à cinq heures, allait chercher l'absolution à l'église Saint-Pierre. Une artificiosité enveloppe de banalité, dans une énonciation cursive, le péché, qui décèlerait sa gravité par le développement de ses circonstances. Comment expliquer en quelques minutes à un clerc l'ascétique platonicienne et sa justification pratique? Un jeune homme qui s'est confessé, à peine un mois passé, qui n'omet pas ses prières et va à la messe chaque jour, quoiqu'il y soit distrait par la vue des jeunes filles, ne s'appelle pas un pécheur. On l'exhorte à regarder dans son livre, à penser à la Majesté de Dieu, à la sainteté de l'édifice : on ne saurait faire plus, surtout si à la demande: « Iriez-vous à la messe tous les matins, même si vous n'y rencontriez personne et seulement pour prier », il répond affirmativement. A moins d'avouer qu'il écrivait un roman hardi, de quoi se serait-il accusé? Pas même d'une pensée mauvaise. Il contemplait Mlle de Romanil à l'église et pendant la messe : c'était tout. Selon une analogie physique, la Pénitence, admirable sacrement, procure intérieurement les effets du bain : elle lave, elle apaise, elle rend le cœur dispos et comme frais.

Allègrement, le jeune homme rejoignit Mlle de Pierrefeu à Saint-Didier, que desservait son confesseur, et, à la messe de six heures et demie, côte à côte, la dévote et le jouvenceau communièrent. Magnifique effet d'une vraie piété, le souvenir de Mlle de Romanil ne troubla pas l'adoration : il ne pensa qu'à Dieu et à celle qui l'aimait si saintement. A la sortie, une horloge qui marquait sept heures et quart lui rappela la perte de la contemplation. Comment ne pas rentrer avec Mlle de Pierrefeu ? Il devait du reste sacrifier cette joie païenne à la grâce que Jésus venait de lui faire. Il se résigna, employant sa volonté à jouir du ravissement d'Adélazie, saintement heureuse, car elle s'abandonnait sans peur à l'immense tendresse que lui inspirait ce cher enfant.

Le lendemain, avant sept heures, avec l'impatience de revoir une minute plus tôt la vierge fabuleuse, Ramman se trouvait à Saint-Agricol. Quel vide pour un jour passé sans recevoir ce mystérieux rayonnement! Si elle manquait la messe

ce matin-là comme lui l'avait manquée la veille, quel agacement, quelle mélancolie, et, pour la première fois, du mauvais travail!

En solennisant un pacte de pure affection, Adélazie avait poussé le jeune homme vers la louve blanche, sans qu'il s'en doutât lui-même. Maintenant une seule femme était devant lui, sans défense, livré à l'opprimant magnétisme de la chair lumineuse et de la chevelure solaire.

Mlle de Romanil n'avait pas paru à l'évangile. Il éprouva une sourde inquiétude. A la préface, la chaise resta vide encore et le contemplateur se troubla. Rentrerait-il sans avoir pris son excitatif de beauté ? Il craignit pour le labeur de la journée et, par gradations insensibles, il atteignit l'anxiété. Si Mlle de Romanil changeait d'église ou d'heure, il la perdait : il trembla. Enfin, la silhouette blanche apparut : si la fière fille avait saisi le regard qui l'accueillit, un regard de pendu dont on coupe la corde, elle eût été flattée, quel que fût son orgueil. Ce matin-là une veste courte et un col marin lui donnaient un air garçonnier et fringant.

Pour compenser son retard, elle demeura après la messe. Les quelques assistantes sortirent l'une après l'autre. Il n'y eut plus dans l'église qu'un désir et un dédain. Quel désir ? Pur, en somme, malgré sa force, vraiment spirituel et pourtant si impérieux, au-dessus de la concupiscence et plus terrible qu'elle. Quel dédain ? Mêlé de curiosité, irrité d'une poursuite silencieuse et trop énigmatique.

Elle ne priait pas, elle réfléchissait et s'efforçait sans doute de comprendre l'inconnu dont les regards l'enveloppaient avec une avidité humble et entêtée. Trop incertain de ses perceptions pour y croire, il sembla à Ramman que sur ce dos charmant passaient des ondes nerveuses d'agacement. Pourquoi demeurait-elle ? Etablir, et à quoi bon, qu'il venait pour elle et non par piété ? Un quart d'heure passa énervant. Enfin, elle se leva. Il descendit parallèlement à elle. Au bénitier, elle s'arrêta ; et il gagna la porte pour ne pas se trouver à côté d'elle ; il craignait un mot, un regard, quelque geste qui faussât cette situation, et il sortit un peu vite, comme l'animal qui craint un coup. Sur le seuil, éclaboussé de soleil, il poussa un grand soupir douloureux ; l'appréhension le tenaillait. Il n'eut que le temps de se jeter contre le pied droit ; il reçut dans les yeux

un éclatant regard à confondre le plus hardi ; une parole allait suivre, une parole affreuse; il la vit frémir comme une flèche empoisonnée sur le bel arc des lèvres qui vibrait. Qu'elle était belle à ce moment, archer divin décochant son trait sur le Python. Subitement les terribles chrysolithes disparurent sous les paupières abaissées, la bouche se détendit, Mlle de Romanil passa ! Il était sauvé. Par quelle intervention ? Ce drame avait duré le temps d'un éclair. La foudre n'était pas tombée. Pourquoi ? Il restait trop pantelant pour s'expliquer le miracle.

Dans cet instant de face à face, elle avait lu dans les yeux de son persécuteur la vérité, c'est-à-dire une telle admiration, un tel effroi de lui déplaire, qu'elle se serait crue lâche de frapper. Ce regard de chien l'avait désarmée. Sa colère tomba devant son propre reflet sur cette face si inquiète. Il la suivit de plus loin que d'habitude et s'arrêta à l'angle de la rue, discret en son entêtement, ignorant de sa victoire, incapable même de remarquer la nervosité inhabituelle de la vierge.

Excité par une vie sentimentale aussi intense, pour lui du moins qui jusqu'alors n'avait que rêvé et désiré en l'air et sans objet, il menait grand train son ouvrage. Cinq heures le matin, cinq heures après midi, deux le soir, même si on réfléchit et rature, ces douze heures laissent de fortes traces sur le papier quand aucune circonstance ne distrait. Revenu de sa messe païenne, Ramman devenait le somnambule de son livre ; ses causeries d'après dîner avec Adélazie le servaient ; en lui parlant, en l'écoutant, il trouvait des nuances, des expressions.

Les jours qui suivirent celui du terrible regard, si mystérieusement conjuré, furent étonnamment féconds. Mlle de Romanil combla les vœux de son admirateur : elle sembla l'ignorer. Vraie ou fausse, son indifférence parut complète. Elle venait à l'heure exacte et s'en retournait, la messe entendue, comme s'il n'y avait eu personne qu'elle connût dans l'église. Il aurait pu se croire inaperçu : et il fut heureux, profondément. Sa contemplation sans trouble devint plus enivrante. Avec quelle application il déchiffrait cette beauté plus qu'humaine ! Le plus petit mouvement, il le saisissait au vol et s'en régalait. La mimique qu'on aime chez la femme, la grâce, se compose de courbes qui se succèdent et s'annêlent sans jamais se briser par l'angle odieux. Chez Mlle de Romanil, ce jeu du segment de cercle se compliquait d'obliquité ; les courbes étaient

concentriques sans doute, mais elle ne marchait, ni ne s'asseyait droit ; son corps ne portait jamais également sur les deux pieds ; ses coudes évitaient inexplicablement la parallèle, comme les genoux, comme les épaules. Pour un observateur inlassable, cela variait indéfiniment les aspects, d'une spontanéité déconcertante. Il parvenait, à force d'application, à une connaissance minutieuse de ce corps précieux et il jouissait de penser que le sacrilège qui oserait un jour épouser cette immortelle, comme une simple éphémère ne connaîtrait pas sa beauté. Lui seul, au monde, en garderait les secrets, ces modelés devinés d'un jour à l'autre et dont la seule idée accélérait les battements de son cœur. Comme il en jouissait, de ces imperceptibles accidents de la chair, de ce plein un peu renflé, de ce vide un peu creusé, de l'impondérable splendeur qui s'appelle scientifiquement concave et convexe !

Ces modelés, c'étaient les secrets de ce corps de gloire, et lui les découvrait, les précisait et en esprit les possédait. Le misérable, ainsi le désignait-il, qui étreindrait cette chair de paradis, ne la verrait pas ; et lui la voyait et lui l'honorait et il l'apprenait par cœur, comme Mozart écoutant le motet, pour le transcrire de mémoire. Il n'aimait pas la jeune fille, mais la haine sifflait dans son cœur à l'idée de son mariage. Un tel ange livré à un homme, à quelque brute qui en ferait un remède à sa concupiscence ! Il frémissait à cette pensée. A Dieu seul une telle fiancée. Le cloître seul défendrait de souillure cette perfection, image de l'absolu. La louve blanche se donnerait-elle à Dieu ? Et il était jaloux à hurler, sans croire être amoureux, car lui, seul compétent, seul compréhensif de ce hiérogramme vivant, n'aurait pas osé, même en pensée, approcher sa pauvre humanité de cette rayonnante splendeur. Devant elle, il s'humiliait, il se méprisait même. Chose tout à fait étrange, il ne pensait jamais à l'âme de cet être radieux, sinon pour craindre son orgueil et sa férocité qu'il s'exagérait et aussi pour trembler de toute l'inexplicable faiblesse qu'il éprouvait. En pensant aux divagations de Stendhal qui donne comme second symptôme de l'amour : « On se dit quel plaisir de lui donner des baisers », il haussait l'épaule. Si Mlle de Romanil lui avait tendu sa main nue, il n'aurait pas osé la prendre. Déjà, il éprouvait de singuliers phénomènes : une tristesse brusque voilait son esprit ; il perdait contact avec la na-

ture. Le fantôme dominateur de l'Avignonnaise se dresserait désormais derrière toute femme. Déjà, elle avait arrêté le mouvement de son cœur vers la suave Adélazie. Il avait trop lu pour ne pas saisir la différence de ses impressions et de celles classiques ou normales. Si surnaturelle que fût cette beauté, il ne se dissimulait pas qu'il tournait au possédé. Dans sa hâte de travail, il y avait une prescience du vertige qui pouvait le saisir et casser sa volonté comme une de ces baguettes que tiennent les prétendants dans les mariages de la Vierge. Cette demoiselle de grande naissance était visible à des hommes viveurs, voyageurs parisianants : nul n'avait abandonné ses intérêts ou ses plaisirs pour vivre près d'elle ; nul ne la guettait, ne la suivait, ne l'adorait comme lui. Il y avait là une raison occulte. L'ascendant qu'elle avait sur lui venait de cette zone d'ombre où s'élaborent les faits inexplicables et où les simples placent le Diable. Coïncidences ? Les seuls amis de son adolescence l'avaient préparé, l'un, le sculpteur, à deviner la beauté de Mlle de Romanil, l'autre, le sorcier, l'énigmatique Désidérius, à l'armer contre la plus dangereuse rencontre de sa vie. Car, pour un être formé par le soliloque, oraison mentale ou réflexion pythagoricienne, l'impression de perdre sa volonté engendre la pire angoisse. Or, si la face de lumière se tournait vers lui et que les yeux d'or dardassent leurs flammes, il ne serait plus qu'une loque ! Son intelligence ne servirait qu'à mieux mesurer l'infamie de sa servitude. Le commencement de l'amour, pour lui, était la crainte de cette Domination écrasante. Il supposait la jeune fille plus méchante qu'une panthère. Elle eût été stupéfaite de lire dans cet esprit si puissant la terreur qu'elle inspirait. Désidérius, épave d'un passé ignoré, vivant d'on ne sait quoi, parmi beaucoup de livres en désordre, avait longtemps influencé Ramman. Ses théories étaient sèches, sombres, et le jeune esprit avide d'expansion les rejeta, ne gardant qu'une série d'explications pour ces états d'âme que a psychologie renvoie à la médecine, laquelle radote, pour ne pas rester courte.

Ramman n'était ni un malade, ni un maniaque, ni un possédé. L'attraction qu'il subissait dépassait sa résistance.

Un matin, Mademoiselle de Romanil vint à la messe escortée d'une Provençale, sa cameriste à n'en pas douter, qui, sans feinte, dévisagea Ramman, comme elle en avait reçu l'ordre, et, au

cours de la messe, ne cessa de se retourner et chaque fois surprit le regard éperdu du contemplateur.

A la sortie, la jeune fille, pour la première fois, changea de direction et, accotée de la servante, remonta la rue Saint-Agricol. Le panier indiquait qu'on allait au marché. Ramman remercia le Ciel et suivit jusqu'à la Place Pie, sans souci de la domestique, qui le dévisageait avec un franc étonnement. Bientôt, ce fut la marche lente, avec des arrêts brusques, entre les alignements des étals, parmi les ménagères, le filet au bras. Sous l'éclatante lumière, l'idole resplendissait : il en fut ivre, au point de buter contre gens et paniers, incapable de regarder autre chose que Mlle de Romanil. Dans le soleil de cette fin d'avril, sa peau chantait invraisemblable. Il connut ses dents petites, luisantes, serrées, la transparence de ses narines, la rondeur de ses joues d'ange, la finesse de ses cheveux qui paraissaient flamber.

Les premiers regards de la servante avaient été hostiles, puis inquiets, ensuite étonnés. Ramman les sentait toujours interrogateurs, mais sympathiques. Cette fille idolâtrait sa jeune maîtresse et, à travers son sentiment, excusait celui du suiveur. Ce qu'elle disait devait être plutôt palliatif et atténuant, du moins le supposait-il.

Un remou, près d'un bonimenteur qui amusait les badauds pour leur vendre sa drogue, poussa l'extasié contre l'idole ; il s'ingénia pour ne pas la toucher, mais elle se retourna d'instinct, si brusquement qu'elle lui fit face, avec ce visage implacable du porche de Saint-Agricol. Cette fois encore, la colère s'évanouit devant l'humilité de l'attitude et la dévotion désarmante du regard. Se dégageant vivement de la cohue, elle avisa des oranges, en saisit une, la mordit et, cherchant des yeux, elle aperçut un tas d'ordures où, avec ostentation, elle jeta le fruit. Cette mimique exprimait son humeur. D'un bond, Ramman sauta sur le fruit, l'essuya avec son mouchoir et chercha la trace des lèvres. Il entendit une exclamation de la servante, le rire des marchandes, sans éveiller en lui le respect humain. Un peu d'espace s'étendait libre dans la ligne que parcourait la Demoiselle; il cessa de sucer l'orange et la posa là où elle devait passer. Nerveusement, elle écrasa le fruit sur le sol, appuyant fortement. Lui, ramassa la chose écrasée et sale. La servante dit :

— *Essimple* (il est fou).

La jeune fille savait que ce doux entêté était tout autre. En quittant la Place Pie, elle parlait vivement à la domestique, qui la quitta soudain.

Lampant le fruit écrasé et sale, comme s'il venait d'être frais cueilli du verger paradisiaque, il jouissait encore de la démarche, ce jour-là nerveuse et plus vive.

Quand la porte de l'hôtel de Romanil se fut refermée, subitement une théorie de Désidérius lui revint : l'*électivité*.

Le bizarre personnage prétendait qu'il existe de véritables fatalités d'attraction, qu'aucune volonté ne contredit. Dans ce cas, les êtres sont innocents, quoique entraînés aux pires voies. Il expliquait ce phénomène par une communion fluidique analogue à la sympathie et à l'amour, mais automatique.

L'élective, il la considérait comme une exsudation nerveuse puissante par exactitude complémentaire, à ce point qu'à distance et sans intention, un être en magnétise un autre, à son insu. L'image platonicienne de la moitié de poire ne donnait pas une bonne image. On devait se figurer un puzzle aimanté, dont chacun représentait une part, laquelle, par une loi fatale tendait à s'insérer dans l'autre. Il donnait des exemples physico-chimiques que Ramman avait oubliés.

V

PRUDENTE OU IMPRUDENTE

— La vie de province manque d'imprévu. Cependant, on en rencontre quelquefois, et plus étrange qu'on ne saurait dire.

Ce disant, Mlle de Romanil, en élégante toilette, après avoir embrassé sa cousine, s'asseyait à côté d'elle.

— C'est bien la première fois que nous passons une vingtaine de jours sans nous voir ! Figure-toi, exquise cousine, que j'ai eu une aventure... sans paroles, avec un inconnu, qui est ton locataire. Quel est ce personnage ?

— Un jeune homme que m'a recommandé Jauserande de Claustral, celle qui habite Lyon. Il m'a paru sage, il est seul, je l'ai logé au second dont je ne fais rien. A ton tour, Émezinde, comment le connais-tu ? Cela m'intéresse, tu peux raconter ton aventure, en détail.

— Le 6 avril, à la messe de sept heures, en me retournant,

je vis un jeune homme qui me regardait. Mis sans élégance, il répondait au type vague d'un poète, artiste ou rêvasseur. Il me suivit et, comme le concierge tardait à ouvrir, il se trouva dans mon dos, tandis que j'attendais. Au lieu de passer, il leva la tête et lut à haute voix (voix agréable que je n'ai entendue que cette fois-là): « *D'une louve issant sur champ d'azur semé d'étoiles avec trois lys en pal de gueules : Roma locuta est.* » Cette lecture signifiait : « Je sais que vous êtes Mademoiselle de Romanil. » Tous les matins y compris aujourd'hui, cela fait vingt et une fois, mon personnage, à sept heures, m'attendit au même pilier de Saint-Agricol, me contemplant discrètement, mais sans une distraction, puis me suivant jusqu'à ma porte d'un peu loin, ou sur le trottoir d'en face.

— C'est tout ?

— Extérieurement. Il n'a pas écrit, il n'a pas tenté de me parler. Du reste, il n'a rien à me dire... Ce discret individu est un monstre.

— Un monstre! parce qu'il te regarde? Le contraire déposerait contre lui. Que lui reproches-tu ? Ses regards ? Tu connais le proverbe...

— Il me regarde, en effet, comme un chien, un chien pervers; il me détaille, il me dénude, il me caresse.

— A Saint-Agricol et dans la rue Saint-Etienne, à sept heures du matin, en été, on dénude, on caresse?... Je ne reconnais plus ma cousine, beauté incomparable, mais personne raisonnable... Ton imagination a travaillé...

— Adélazie, je suis trop habituée aux œillades et reluquages, comme ils disent ici, pour me tromper. Ce jeune homme n'est pas un amoureux. Il prend un air de vierge, comme il prend un air de messe, le matin, et puis il va je ne sais où.

— Sauf hier... il rentre avant huit heures et travaille tout le jour. La platitude de nos existences confinées porte à grossir et à colorer des circonstances qui passeraient ailleurs inaperçues. Ce que tu me racontes ne m'étonne ni ne m'indigne. Ta vue le récrée et il n'a guère de distraction.

— Je renonce, cousine, à te faire entendre mon sentiment; mais je te charge d'une mission : demande à ton locataire de ne plus venir à la messe de sept heures, à Saint-Agricol.

— Je suis désolée de te refuser quelque chose, mignonne... Comment légitimer ma demande? Je ne peux lui dire : « Mon-

sieur, vous dénudez, vous caressez ma cousine à Saint-Agricol... »

— Eh bien ! je le verrai moi-même, fit la jeune fille résolument. Quel garçon est-ce ?

— Charmant, très doux, très savant, très pieux.

— Que vient-il faire ici ?

— Un livre, sa première œuvre ; il vit dans le Nord, mais, né provençal, il a voulu travailler dans l'air natal.

— Merci de moi ! Il va me mettre dans son livre.

— Cela se passe à Paris et peint la grande vie, telle qu'il l'imagine ; il y a beaucoup d'adultères, et point de jeune fille.

— De la mauvaise littérature !

— Peut-être. L'autre, paraît-il, ne se vend pas.

— Il écrit pour vivre ?

— C'est le seul outil qu'il ait dans les mains.

— Et tu dis qu'il vit en reclus ?

— Tout à fait, il ne connaît personne et ne sort que pour la messe.

— Et tu lui as loué pour longtemps?

— Ce qu'il voudra, mais il ne restera pas six mois. Il est sorti à cette heure, viens voir ce qu'il a fait de mon grenier ; cela te manifestera le personnage, mieux que ce que j'en dirais. Il a installé même une chapelle !

Mademoiselle de Romanil, au lieu d'un écho à son indignation, rencontrait une opinion si excellente du coupable que son jugement, trop vite et fortement expliqué, se retournait contre elle, hallucinée et inventrice de ces chimères, filles de la rêverie et de l'isolement. Humiliée, incapable de prouver ses assertions, elle cacha son dépit, et suivit sa cousine au deuxième étage. Celle-ci afficha une fierté singulière de l'ingéniosité de son étrange locataire.

— C'était un débarras, un dépotoir, qui n'évoquait que l'idée du chiffonnier : en un jour, il en a fait un logis d'artiste, presque un cabinet d'amateur, et le grenier prend l'air d'une collection.

Malgré ses dispositions hostiles, Émezinde convint que son suiveur possédait à un haut degré le sens artistique. L'oratoire surtout l'étonna.

— Je n'aurais jamais cru que tu possédasses tant de choses curieuses !

— Ni moi. Et quand il aura fini son rangement, ce sera tout à fait remarquable. Depuis que j'ai ouvert mon... mont-de-piété, j'ai perdu le souvenir de ce qu'il recèle. Les chambres sur la cour sont pleines de caisses !...

— Evidemment, ce Monsieur est né custode et une étoile favorable le guide : dans tout Avignon on ne rencontrerait pas l'équivalent de l'hôtel de Pierrefeu ! Je m'étonne seulement que, jalouse de ta paix, tu aies accueilli, et de quelle façon ! un inconnu.

— Ma belle, j'ai obligé bien des gens qui ne me plaisaient pas : cette fois, j'ai voulu me faire plaisir à moi-même.

La jeune fille regarda sa cousine avec un peu d'étonnement. Adélazie avait voulu se faire plaisir à elle-même ! Cet aveu tranquille sonnait avec une véritable gravité.

Virginie survint. C'était le jour de Mademoiselle de Pierrefeu. Il y avait déjà des visites.

— Eh bien, je te laisse, attends-le : il ne peut tarder. Sois courtoise.

— Cette recommandation pour un aussi petit Monsieur !

— Il est beaucoup plus grand que tout ce que tu as jamais vu, affirma Adélazie.

— Ton locataire ? fit-elle stupéfaite.

— Mon hôte, te dis-je.

— Enfin, pour moi, je ne l'ai connu que dans la rue. C'est un quidam.

— Que ta cousine de Pierrefeu patronne !

Ces mots avaient beaucoup de sens pour une personne orgueilleuse et entichée de sa race, comme Emezinde ; en les prononçant, Adélazie préservait le jeune homme.

— Ah ! je regrette vraiment de ne pas assister à ce colloque. En descendant, tu passeras au salon me dire en deux mots comment cela se sera passé... Je te le demande encore : sois courtoise !

Restée seule dans le studio, Emezinde éprouva de l'agacement. Chez sa cousine, la bonté dépassait l'habileté ; en plaidant pour son hôte et en tâchant de le défendre contre une humeur menaçante, elle avait durci ce cœur hautain, qui ne supportait pas qu'on l'influençât.

Elle regarda les toiles sans cadre, la madone en pierre de la cheminée, les colonnes torses dorées d'un rétable qui

ornaient les quatre coins, la lampe d'église qui pendait du plafond. Revenue à la table, elle s'assit sur l'unique siège. A l'avant-dernier tableau des *Maîtres Chanteurs*, il y a un délicieux moment : le chevalier Walter sort de la chambre de Sachs, habillé pour le concours, et il aperçoit, le pied en l'air, Eva, dont le cordonnier poète retouche le gentil soulier.

Au lieu de pas, derrière elle, qu'elle guettait de l'oreille, Émezinde vit s'ouvrir la porte du fond. Ramman parut en froc de travail.

Une exclamation partit de ses lèvres. Il ouvrit les bras et s'écria :

— *Benedicta quæ venis, Domina mea !*

Et ramenant ses mains sur sa poitrine, il la contempla, avec une piété souriante si profonde que Mademoiselle de Romanil éprouva, à son tour, une curiosité sincère. Ce qu'elle avait projeté, pour confondre l'insolent, tomba devant cette théâtralité, qui tranchait fortement, à des yeux de romanesque, sur les choses provinciales.

Il resta sur le seuil, obstinément. Il la regardait maintenant en face, comme, depuis vingt et un jours, dans a rue. C'était la même expression béate, la même tranquille ivresse. Elle sentit, sur la gorge qui battait la chemisette, cet attouchement magnétique, qui la troublait et l'irritait au point de la forcer à cette démarche.

— Monsieur, vous vous tenez un peu loin pour écouter ce que j'ai à vous dire.

— Quand on approche des apparitions, elle s'évanouissent, fit-il.

Sa voix caressante et souple gêna la jeune fille.

Lentement, il parcourut l'espace qui le séparait d'Émezinde et mit un genou à terre.

— Cette posture convient mal à ce que vous allez entendre.

— Elle convient à ce que je répondrai.

Elle fit un geste évasif.

— J'étais venue prier ma cousine de vous parler : je l'ai trouvée si partiale, si étonnamment disposée pour vous, que j'ai préféré venir moi-même. Oh ! la chose est fort simple. Je vous demande d'aller à Saint-Agricol à une autre heure, ou bien dois-je vous abandonner cette église ?

Elle se leva.

Ramman avait pâli ; une tristesse inexprimable se répandit sur ses traits, il baissa la tête.

— Un désir de vous est un ordre.

Sa voix pâlissait aussi. Tout était dit, et elle tourna pour partir.

— Ah ! fit-elle. A une certaine hauteur les êtres s'entendent, sans précision pénible et indiscrète.

Il y avait là une concession que le jeune homme ne perçut pas et qui l'aurait un peu consolé, car visiblement il se désolait.

— La renonciation à la messe de sept heures sous-entend celle de me suivre. J'ai fini et vous pouvez vous relever.

Il avait appuyé son bras sur son genou et soutenait sa tête courbée.

— Adieu, Monsieur, fit Émezinde.

Elle gagna la porte et la passa, sans la fermer, traversa la salle à manger, et atteignait l'antichambre, lorsqu'elle reçut, comme une pierre dans le dos, rageusement lancée, d'une voix à la fois douloureuse et insultante :

— *Fere belle e crude.*

Que comprit-elle ? Les sonorités italiennes lui parurent la déformation de quelque insulte. Son orgueilleuse nature se cabra ; d'un pas hardi, elle revint sur Ramman qui, farouche et les bras croisés, n'attendit pas qu'elle lui demandât de répéter son imprécation.

Ses yeux noirs angoissés, mais fiers, dardèrent un reproche violent dans les yeux d'or courroucés ; plus bas, plus net, il martela les syllabes.

— *Fere belle e crude.*

— *Fere* ? interrogea-t-elle, arrêtée dans son mouvement par la compréhension d'un des adjectifs.

— Fauve, bête sauvage, expliqua-t-il.

— Vous le saviez, je pense. Vous avez vu sur ma porte un avis aux imprudents.

Elle imita le ton dont il avait lu le blason ! Cette imitation eût un peu rassuré un être moins troublé : « D'une louve au naturel issant. »

Pour ne pas paraître ignorante, elle trouva ceci :

— *Cacciatore rapace e lurcho* (chasseur ravissant et goinfre).

Il répliqua :

— *Occhiata non tasta* (œillade n'est pas toucher).

Elle renvoya la balle :

— *Ladronneggiare non e amare* (dérober n'est pas aimer).

Un silence tomba sur eux. La scène continuait, les personnages changeaient. La cousine d'Adélazie, la très haute demoiselle Émezinde de Romanil venait de rompre la barrière des bienséances et Ramman avouait son péché. Les points maintenant brillaient sur les I. Le vernis conventionnel éclaté, il n'y avait plus en présence que la vierge éternelle et l'éternel damoiseau, deux volontés en conflit, l'atroce combat d'âmes adverses qui ne vivront que de la douleur de l'autre et qui doivent, comme des gladiateurs, ou tuer ou mourir et, peut-être, et tuer et mourir.

— L'italien dans les mots brave l'honnêteté, puisque nous avons pu, moi, vous accuser de turpitude et, vous, l'avouer.

— Oh ! ne salissez pas votre rayonnement d'astre : je vous ai donné une impression d'impureté, à vous qui planez parmi les lys vos frères et vos sœurs les étoiles. Le même regard d'Hélios épanouit un subtil esprit, lui remémore l'ordre admirable du monde et la grâce providentielle, tandis que ce rayon n'est qu'une chaleur pour le chien, qui se roule de satisfaction et jouit seulement du calorique, sans idée de sa divine source.

— Vous parlez bien, et je comprends que vous ayez séduit ma cousine ; mais vous ne m'avez pas parlé, vous ne m'avez manifesté que votre suffrage de chien. Il m'offense !

— La pureté chez les anges coexiste avec la connaissance innée : sur la terre les anges sont ignorants. Notre nature sans la grâce, qui ne nous sera donnée qu'après l'épreuve, ne perçoit que le bien ou le mal, mais non pas l'un et l'autre.

— Vous commencez un discours, je l'abrégerai. L'art que vous y mettez me plairait peut-être, si ma dignité et ma paix n'étaient pas en jeu. L'honneur que je vous fais de discuter, comme si je n'avais pas les plus graves motifs de vous détester, vous engage à une sincérité entière : je suis belle joueuse et d'une franchise... de confessionnal. Au reste, le moindre mensonge vous vaudrait mon mépris immédiat. Vous m'avez forcée à croire que mon jugement vous importe. Or, la vaillance morale, je la prise au-dessus de toute chose. Si vous vous sentez lâche, capable de céder à votre intérêt, restons-en là.

— Je vous jure de ne pas me défendre et d'être vrai, même pour ma perte. Daignez vous asseoir.

Émezinde, sans songer à l'état d'esprit de sa venue, se rassit sans hésiter et parla ainsi.

— Venu à Avignon pour mieux travailler, avec des habitudes de piété et résolu à une discipline sévère, n'avez-vous pas conçu, en me voyant, le dessein de me faire entrer dans l'économie de votre existence spéciale, et de prendre, dans un mélange que je ne m'arrête pas à juger, un air d'amour avec un air de messe? De la même façon que vous tirez du grenier de ma cousine la décoration très curieuse d'un appartement, vous tiriez de ma vue une récréation et en même temps une contribution esthétique et sentimentale. On se lève, on se lave le corps, on va à l'église ; on se lave l'âme, on y trouve une vierge qui est belle ; on la respire, on l'aspire, on s'imprègne de sa beauté et, à huit heures, on vient à cette table, dans les meilleures conditions pour écrire ! Est-ce vrai?

— C'est vrai.

— On est jeune et homme, c'est-à-dire enclin aux péchés faciles et vulgaires, et, par un peu d'idéalité et beaucoup d'esprit pratique, on trouve que la vierge de Saint-Agricol donne à petite dose, mais régulièrement, un peu de volupté où la qualité compense la petite quantité ; et ainsi elle devient un écran vivant contre les bas instincts qui nuiraient au bon labeur. Est-ce vrai ?

— C'est vrai.

— Nous sommes au 21e jour, et d'après ce que m'a dit ma cousine, vous restez encore un semestre. Cette jeune fille entendra donc 161 messes ayant derrière elle ou à côté d'elle un désir constant, inlassable, un désir profond, intense. Elle commencera ses journées par la vue de ce contemplateur impur. Voilà ce que vous avez décrété. Et vous trouvez surprenant qu'elle proteste. Ou vous la supposez insensible comme la statue d'un porche et vous la méprisez au delà de toute mesure. L'indifférence, expression de l'âme très valable, ne peut exister physiquement. Aucune sensation qui ne plaise ou ne déplaise, aucune répétée qui n'agisse : acceptée comme plaisir, repoussée comme exaspérante. Première hypothèse, la vôtre : je m'ennuie, comme tout le monde, en province. Si je n'ai pas à travailler, j'ai à me garder et, trouvant votre mélange du

sacré et du profane une invention très pratique, je vous imite et je prends un air d'amour, avec un air de messe : mais quand je rentre à huit heures, rien ne m'absorbera, je n'écris pas un roman. La gloire ne m'impose pas son culte d'application, je songe à vous, ou à l'amour, peut-être aux deux. Si c'est à vous, au bout de 161 méditations, je vous aime ; si c'est à l'amour, je suis disposée à succomber à la première occasion. Dans les deux cas, au bout de 161 jours, je suis malheureuse ou je vais l'être, parce que vous m'avez orientée vers un horizon de perdition. Pour le moins, si je suis très honnête, vous m'aurez poussée à quelque mariage bâclé, qui n'aura que la valeur d'une amourette et que m'inspirera la faiblesse où vous m'aurez réduite, en dissolvant ma vertu, sous votre désir journalier.

Il s'effrondait, sous la lucidité de cette intelligenee. Sa droiture ne lui permettait aucune réplique. Il se sentait perdu. Défaillant, il s'était assis d'une jambe à l'angle de la table et tenait ses bras allongés et ses mains jointes et crispées.

Elle continua, d'une voix plus lente, comme on admoneste avec magnanimité. Sa victoire était telle qu'elle devenait généreuse.

— Vous n'avez pas mesuré la noirceur de votre dessein : vous n'êtes pas pervers. Vous faites le mal instinctivement, mais vous en éprouvez une confusion salutaire. Tant mieux. Je ne vous exècre pas : je me défends. Poussons plus loin l'analyse. C'est un peu votre métier, la psychologie, puisque vous écrivez des romans. Je n'avais pas besoin de voir l'arrangement artistique de cet appartement pour savoir que vous êtes un artiste. Chez vous, la comparaison entre l'art et la vie, l'être humain et le personnage est une habitude. Vous m'avez étudiée, commentée, mesurée, estimée, classée, reclassée, apparentée à ceci ou à cela, avec une application flatteuse; et vous êtes arrivé à une admiration réelle, dont vous pourriez, je crois, faire la démonstration. Passe pour cela, quoiqu'il soit dur pour une vierge de se sentir sur la table à modèle ! Enfin, je suis femme et je peux pardonner, d'autant que ma beauté a résisté à toutes les pierres de touche. Personne ne sera jamais aussi sûr que vous que je suis belle.... Le crime... vous savez ce que j'appelle le crime !... l'embarras des mots ne m'empêchera de le formuler... le crime, l'attentat, la vilénie, ce

n'est pas l'admiration, ce n'est pas la contemplation... le crime... c'est la volupté que vous avez tirée de moi... malgré moi... Vous avez été lâche et vil. Vous n'aviez pas le droit de révéler à une vierge le monde des sensations que l'amour seul doit lui ouvrir, vous qui n'aimez pas... Oh! ne tirez pas de mes paroles une entente fausse... La salamandre que je suis a traversé votre feu de concupiscence sans le sentir; mais vous m'avez suggéré une curiosité... J'ai voulu comprendre votre sensation inexplicable et voilà pourquoi je vous ai subi vingt et un jours. L'obscurité a cessé... Savez-vous quand et comment?...Hier, place Pie, au marché. Vous avez été très près de moi, un instant, avec le regard ébloui et tout à fait heureux. J'ai pris une orange, à l'étal devant moi, je l'ai mordue et, avec une grimace, je l'ai jetée sur un tas d'ordures, en vous regardant. Il y avait de quoi faire tourner les talons au plus entêté : vous avez ramassé le fruit, aux rires de la marchande, vous l'avez essuyé et porté à vos lèvres. Ce pouvait être une contenance d'orgueilleux. Non, ce matin, vous étiez encore à la messe : voilà pourquoi j'ai fait chercher votre logis, voilà pourquoi je suis ici, pour la première et l'unique fois. Ai-je bien éclairci le débat et voulez-vous encore chasser d'actres ombres ?

Il se voûtait involontairement, sous le poids de sa peine.

— Me permettez-vous?....

— De vous défendre !

— Je suis perdu !

— C'est-à-dire que vous avez perdu votre messe païenne.

Un amer sourire d'Oreste passa sur ses traits.

— Me permettez-vous de donner quelques éclaircissements à cette curiosité que vous avez énoncée.....

— Cela dépend de ce que je dois entendre...

— Vous serez indulgente à une certaine lenteur, j'éprouve une telle difficulté à parler...

— Tout à l'heure, vous aviez une aisance d'acteur.

— Tout à l'heure, je n'étais pas assommé.

— Les mots ne vous obéissent plus. Ma main n'a rien, que je sache, de celles qui frappent...

— Vous écrasez le cœur.

— Le cœur! Je vous délectais, je vous assomme, je n'ai jamais été qu'un être physique pour vous.

Il eut un : « Oh ! » qui râla.

— Dame ! Ainsi ma pensée vous nommait en filial souvenir de mes maîtres d'amour et d'art. J'ai péché lamentablement contre vous, contre les Anges, contre l'Idéal même. Tolérez que je vous explique quelque chose que vous ignorez, et qui vous intéresse au plus haut point. Laissez-moi la satisfaction de vous faire don et souvenir d'un secret inestimable. Il vous servira dans l'avenir. Pour que je le révèle, il faut que vous supportiez l'atténuance qu'il apporte à ma faute. Je vous offre d'avance la réparation que vous voudrez. Je ne serai pas long,... je ne pense qu'à vous : ...pour moi, tant de choses sont finies maintenant, tant de choses admirables.... Tandis que votre pied si beau me rapproche implacablement de la poussière, je vous tends un joyau, — regardez-le, avant de le mépriser.

Emezinde cédait à un intérêt d'une vivacité extraordinaire : cet être pantelant lui offrait un spectacle indicible. Cette attitude de blessé, ce souffle haletant, et surtout cette humilité désarmante agissaient sur la vierge. Cuirassée contre l'audace, cette détresse la surprenait, si grande que, par instants, elle la croyait feinte.

— Oui, Dame, le 6 avril je vous vis pour la première fois et je résolus de me nourrir de votre beauté, comme on se réchauffe au soleil. Je vous ai comparée à toutes les femmes peintes, sculptées ou décrites par les poètes et je n'ai trouvé que des figures pour votre cortège. Si je ne vous avais regardée qu'au visage, je ne saurais pas que vous êtes la merveille de la création; quoique votre chair soit pétrie avec de la lumière, il y a en vous une autre perfection que cette couleur d'apothéose. Vous êtes la grande Dame restée sauvage. Sous les aspects de la bienséance, tous les instincts dorment encore. Sous le voile de la dévotion, vous êtes Dame Louve ! Dame, c'est la civilisation, les vertus, les scrupules, les délicatesses. Louve, c'est la nature, ses instincts, ses attractions, ses violences. A l'église vous apportez les fortes senteurs de la forêt ; et dans la clairière vous évoqueriez l'église et son encens. Ah ! Dame, jamais votre gloire ne sera plus divine que dans l'esprit que vous désespérez à cette heure. Fassent les Anges que vous ne vous repentiez jamais d'avoir brisé le miroir unique qui sut refléter le mystère de votre beauté et qui désormais ne rece-

vra aucune image, voilé et à jamais terni, car vous aurez brutalement soufflé une haleine implacable.

— Une telle beauté ne vous a inspiré que ma perte morale, répliqua-t-elle.

— Je vous ai considérée comme une madone passionnelle, une Joconde créée pour l'éblouissement de quelques mystiques. Sur mon salut, je n'ai pas plus pensé que mes regards pouvaient vous nuire que ceux que j'aurais donnés à un chef-d'œuvre de retable.

— Vous allez prétendre que vous m'avez aimée.

— Non, je ne vous ai pas aimée, je vous ai idolâtrée. Aimer implique la possibilité d'être aimé; jamais je ne conçus cette audace insensée.

— Même socialement il y a de vous à moi une telle distance...

Il haussa les épaules.

— Vous avez une bien autre noblesse que celle de vos parents : vous êtes le pur sang, le plus typique qui ait jamais existé; votre peau, voilà votre parchemin véritable. Il vous sacre la reine animale de toutes les bêtes humaines; votre peau que j'ai si coupablement contemplée, je n'oserais pas la toucher, tellement je la vénère. Votre peau vaut plus que mon âme et que mon esprit.

— Votre âme est immortelle.

— Elle est sale, sale, sale, dit-il avec théâtralité.

— On lave l'âme.

— A quoi bon, maintenant?

— Au salut.

— Mon salut...

Il ricana et Emezinde protesta :

— Quelle expression! quel blasphème. Je ne pardonne pas de telles démences devant moi... Rétractez-vous... Je l'ordonne, sinon je croirais que vous spéculez sur ma piété et vous perdez le peu d'estime...

— Qu'en ferais-je, de ce peu d'estime?...

Et brusquement :

— Quelle est la peine, la grande peine du damné? D'être privé de la vue de Dieu! Alors!... conclut-il en la regardant avec une sorte de délire douloureux.

Elle détourna ses yeux aux paillettes d'or.

— Cet entretien est fini, ce semble, et vous ne m'avez pas révélé ce fameux secret, inestimable, malgré tant de précautions oratoires, pour que je tolère l'atténuation qu'il apporte à votre faute.

— Ah! pardonnez-moi! Je souffre... Tout me devient indifférent, même votre intérêt... Ma pensée se désagrège. Je me décompose sous votre anathème. Je ne sais plus... Attendez. Voici... Il est dit dans les premiers livres écrits sur les bêtes que la beauté de la panthère charme à tel point les autres animaux qu'ils viendraient tous l'admirer, s'ils ne la craignaient. J'ai senti comme les animaux. Je n'avais pas de crainte, mon admiration ne nuisait pas à la panthère : j'étais confirmé dans cette idée parce qu'il existe entre la panthère et moi une relation, d'astre à végétal, qui me rend son tributaire. La crainte eût été surmontée du reste par l'attraction. La panthère humaine, avec un mélange de dédain et de bonté, aurait pu laisser le voleur, qui n'était qu'un mendiant, se réchauffer et se réjouir.

— Pourquoi n'avez-vous pas écrit cela? C'eût été vain : mais plus logique.

— En écrivant, je vous forçais à accepter ou à rejeter ma poursuite et vous ne l'auriez pas acceptée. Je suis flatté d'être toléré et non agréé.

— Une panthère est un animal nerveux suprêmement qui ne supporte que la caresse qui lui plaît, observa-t-elle.

— Je ne pensais pas que ma caresse vous toucherait à distance : et elle vous a touchée... Nous voici au secret. — Certains êtres possèdent une force attractive qui agit, à leur insu, sur d'autres doués d'une faculté réceptive correspondante. Cela ne suppose aucune égalité, ni parité. Des herbes subissent l'influence des astres, toutes terrestres qu'elles sont. Je me suis tourné vers vous comme l'héliotrope, par pur instinct. Je ne me suis posé aucune question sur votre personne. Je n'ai rien demandé à votre cousine. J'ai agi végétalement, avec l'innocence de la nature qui obéit à l'harmonie infuse. Vous voir, c'était aussitôt la paix, le bien-être intérieur, une joie profonde et grave.

— Vous n'êtes ici qu'en passant...

— Quand on a des mois de bonheur, on se remet à Dieu du reste. Je ne vous ai pas exaspérée la première fois : et la tra-

gédie que je vivais, je l'ai ignorée d'abord. Quand j'ai senti combien j'étais atteint, c'était trop tard. A cette heure, je suis stupéfait de souffrir par vous. Ce n'est pas selon l'ordre naturel : c'est un phénomène de désharmonie. Cette force qui est en vous, qui m'a dilaté, épanoui jusqu'à ce jour où elle me terrasse, cette émanation subtile, je l'ai subie par prédestination, car les comparaisons avec les chefs-d'œuvre ne sont que des jeux de mon esprit, des leurres où je me plais. Vous seriez laide, vieille, vous me domineriez encore et, sans me donner de joies, vous opprimeriez ma volonté. Il sort de vos pores une électricité, un fluide qui entre dans les miens : jamais un danseur, personne ne vous a émue par un contact. Seul, je vous ai touchée, moi qui n'ai qu'effleuré une orange que vous aviez mordue, parce que, seul, animalement, chimiquement, j'absorbe votre émanation... Eh bien! que vous puissiez me faire souffrir, sans souffrir vous-même, je ne le crois pas; et je désespère... En me sacrifiant, vous ne vous sauvez pas... Vous pensez que j'insinue que je suis le seul, le prédestiné... Ecoutez le secret... Recevez le talisman que vous donne un malheureux... Il n'y a pas, sur la terre, un homme, jeune et étourdi, mûr et expérimenté, vieux et revenu de tout, qui puisse résister à votre magnétisme, si, au lieu de le laisser flotter, vous le saisissez comme une épée et pour frapper. Il n'y a pas d'homme sur la terre qui puisse vous quitter, s'il s'expose longtemps et souvent au rayonnement de votre chair. Vous serez aimée de qui vous voudrez. Cela ne tient ni à votre âme, ni à votre beauté. Vous avez un magnétisme comme le scorpion a un venin : votre blessure est mortelle. Je me suis blessé moi-même à votre dard qui ne me visait pas.

Émezinde réfléchissait.

— Vous êtes un esprit exagéré : si mon jugement change en certains points, sur le fait il se confirme ; et usant de votre promesse de m'accorder ce que je vous demanderai, je vous prie de partir. Quittez Avignon! Allez à Arles...

Il secoua doucement la tête.

— C'est impossible! Je serais un ingrat. Votre cousine m'a accueilli avec un tel cœur : elle m'a fait ce petit paradis; j'ai des devoirs envers elle. Quand je vous ai rencontrée, j'allais l'aimer.

— Ah! quel bonheur pour elle et pour vous! Adélazie est

une âme de sainte, un cœur délicieux ; et elle est plus belle que vous ne croyez : elle est belle, très belle. Ah! aimez-la, et je vous bénirai...

— Hélas... fit-il.

— Faut-il que vous soyez un chien pour être si acharné à ma poursuite! Adélazie vous aime et elle vaut mieux que moi, mille fois...

— Hélas! répéta-t-il.

Elle s'était levée. Deux grandes heures avaient passé.

Ramman dit en lamentation :

— Psyché! Pourquoi renverser la lampe? Elle brillait et maintenant ce n'est plus que de l'huile répandue, et sur vous des taches... Si j'implorais une grâce, une grâce telle qu'on la ferait à un pauvre, à un déshérité, à un infortuné de l'ordre matériel, quelque chose, enfin, comme une aumône, une merci matérielle...

— Je me méfie de vos imaginations.

— Venu ici pour écrire mon œuvre de début... grâce à vous, en vingt et un jours, avec une célérité et un bonheur miraculeux, j'ai fait les deux tiers de l'œuvre.

Et plus bas :

— Si j'avais ma messe du matin, encore pendant un mois, j'aurais fini et je m'en irais.

— Vous n'y pensez pas, Monsieur!

— Dame! mon œuvre ne vous intéresse pas, ni mon sort : mais j'ai une mère qui s'inquiète. Ni métier, ni carrière, il faut que j'aie du talent pour vivre... la nécessité me pousse... laissez-moi finir mon livre, je travaillerai jour et nuit, et, si je peux vous rendre des jours... je le ferai, je le jure.

Il joignit les mains.

— Laissez-moi encore ma messe... Supportez-moi un peu... Songez... un philosophe perdit le fil de ses idées lorsqu'on abattit l'arbre qu'il voyait de sa fenêtre... Si vous partez inexorable, vous faites la nuit autour de moi, en moi... Vous ruinez mon avenir... vous désolez votre cousine... ma mère... vous me désespérez...

Émezinde se sentit pressée si fortement, qu'elle cria plus qu'elle ne dit :

— Non !

Elle partit sans regarder derrière elle, comme on fuit. Elle

passa comme une flèche devant la porte de sa cousine, s'impatienta que la porte de la rue tardât à s'ouvrir, dévala vers Saint-Agricol. Arrivée aux marches du perron, elle recula avec un indéfinissable frisson. Une invisible main l'avait repoussée. Elle attribua cette impression à ce qu'elle venait d'entendre d'inouï et d'incohérent. Félicité, qui rangeait dans sa chambre, quand elle y entra, poussa une exclamation.

— Quoi ? fit Émezinde nerveuse.

— Mademoiselle a une tête toute drôle, il n'est rien arrivé à Mademoiselle ? C'est le Monsieur du marché qui serait inquiet, s'il voyait Mademoiselle !

— Enfin quel air ai-je donc ?

— C'est comme si Mademoiselle avait eu peur.

Elle avait eu peur, en effet.

VI

LA MALADIE D'AMOUR

Tout le temps des visites, Mademoiselle de Pierrefeu avait attendu la descente de sa cousine, avec une angoisse croissante. Elle eût volontiers jeté dehors son monde qui ne lui avait jamais paru aussi vain et médiocre. Elle ne s'intéressait plus même superficiellement à ces mœurs lilliputiennes, au conflit de ces intérêts si minces et de ces amours-propres ridicules. L'arrivée de Ramman dans sa vie changeait son jugement; les fortes émotions éprouvées, le commerce élevé du jeune homme la rendait subitement dédaigneuse de gens que jusqu'ici elle supportait sans ennui.

Après avoir reconduit la dernière visiteuse, elle monta au second étage. Ramman n'était pas à sa table. Inquiète, elle ouvrit sa chambre; il gisait sur son lit, comme un blessé. Incapable de surmonter son accablement, il tendit vers la chère femme, secouée d'horreur, des bras douloureux, saisit les mains tremblantes de tendresse et de compassion, les passa sur ses lèvres brûlantes, comme si elles le rafraîchissaient et balbutia :

— *Sancta ! Sancta !...*

La dévote n'osa pas l'interroger: elle ne comprenait pas que des paroles d'un être, inconnu la veille, produisissent le même effet que des blessures corporelles.

Elle s'assit à son chevet et pria, en proie à une douleur atroce. A peine son vieux cœur aimait et déjà les glaives l'ensanglantaient.

— Voulez-vous que j'aille lui parler ?

D'un mouvement précis de la tête, il repoussa cette offre. Il fermait les yeux, dans un accablement inexprimable.

Les plus sinistres idées assaillaient la chère femme! Un instant, elle crut qu'il s'était empoisonné, et devant cette horreur elle questionna gauchement.

— Ce n'est que moral, n'est-ce pas, Ramman ? Vous n'auriez pas obéi à quelque frénésie...

Il devina les affres de ce cœur tout à lui.

— Ce n'est que moral... et ce n'est que momentané, une surprise nerveuse... Je ne suis pas fou... Celui que vous aimez ne peut pas penser au suicide, Adélazie, soyez en paix.

Il lui disait de douces paroles pendant sa torture, le délicieux enfant !

— Puis-je vous laisser un moment? Je reviendrai bientôt.

— Oui, oui, je ne suis pas si bas, je ne suis qu'assommé... de la stupeur. Allez, ma Fée.

Vite, elle descendit, prit une mante, mit un chapeau et courut à l'hôtel de Romanil. Émezinde, encore sous la pression du mot tragique de sa caméristе: « On dirait que Mademoiselle a eu peur », fut stupéfaite du visage de sa cousine, un visage qu'elle ne connaissait pas, où il y avait de la peine, de la colère, de l'effroi.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? demanda nettement Adélazie.

— Tu ne crois pas, peut-être, que je l'ai battu ? Je lui ai demandé de ne plus aller à la messe de sept heures à Saint-Agricol : il l'a promis. Je lui ai demandé aussi de quitter Avignon.

Les yeux d'Adélazie se durcirent ; sa physionomie devint si étrange qu'Émezinde commença à se douter, sans le mesurer, du sentiment qu'elle nourrissait.

— Il m'a répondu que c'était impossible, qu'il avait des devoirs envers toi, que tu lui avais fait un paradis, qu'il serait ingrat... Je n'ai plus insisté... Que t'a-t-il dit ?

— Pas un mot.

— Et pourquoi viens-tu ?

— Pour savoir ce que tu lui as fait?

— Tu as une expression de catastrophe... Tu ne viens pas si vite et si bouleversée sans raison.

— Si tu es curieuse, viens avec moi, fit Adélazie.

Mademoiselle de Romanil se cabra.

— Tu m'incites à une grave démarche. Si j'étais influençable ?... Je ne le suis pas.

Adélazie haussa les épaules.

— Il t'envoie ! lança Emezinde.

— Je jure que non, dit Adélazie d'un ton qui abolissait le doute.

— Pour m'aborder par : « Que lui as-tu fait ? » il faut...

— Adieu ! coupa Adélazie.

Elle ouvrit les portes et les referma avec une hâte de fuir, laissant Émezinde désorientée. Sa cousine aimait Ramman : la jeune fille entra dans une triste suite de pensées ; elle chérissait Adélazie et il lui sembla qu'elle perdait cette précieuse affection.

Débarrassée de son chapeau, Mademoiselle de Pierrefeu monta au second et entra sans bruit, la porte étant restée entrebâillée.

Sur la table une lettre commencée, pendant sa courte absence, attira ses yeux et, dans son angoisse, elle lut, avec épouvante, ces lignes :

Mon vénéré Maître, je suis en danger. Une vierge s'est emparée de mon ascendant, par ma faute et malgré elle. Pendant vingt et un jours je l'ai vue les matins à l'église, je n'ai entendu sa voix que lorsqu'elle est venue protester contre cette poursuite. C'est une Solarienne Vénus, œil et cheveu d'or, peau de lumière, âme hautaine, pure, le plus beau pur sang humain et, sous tous les rapports, indiciblement au-dessus de moi et de tout ce que j'imaginais. Ne plus la voir est une espèce de mort : j'ai la gorge si serrée que je ne puis manger ; à peine je marche, je ne travaille, ni ne lis, ni ne pense. Une plainte de tout le jour ! Je ne crains pas la folie, mais la consomption rapide. Je ne vous demande pas un vénéfice : il ne s'agit pas d'être aimé, mais de cesser d'aimer et surtout d'arrêter le dépérissement et l'extrême douleur. Il s'agit de vivre.

J'ai aspiré, par une disposition spéciale, le magnétisme inconscient de cet être plus céleste qu'humain ; et à l'instant où sa volonté légitimement a tourné contre moi, ce que j'avais aspiré de son émanation lui a obéi et m'a envoûté. A elle, innocente, pure, je ne veux

aucun mal : mais il faut que je guérisse. Consentir à ce que je subis, serait le suicide : j'ai le goût du trépas dans la bouche.....

Cette nuit-là, Ramman délira, sous l'empire d'une fièvre morale. Adélazie le veilla. Le malade d'amour lançait les noms d'Adélazie comme celui de Romanil. Il s'endormit à l'aube. Réveillé, il se traîna à sa table, cacheta la lettre inachevée, écrivit l'adresse de Désidérius, puis il regagna sa couche et y retomba accablé.

Adélazie ne savait plus quel saint invoquer.

— Faites porter la lettre qui est sur ma table, je vous en prie, et puis je tâcherai de vous expliquer...

— Mon pauvre enfant, je suis affligée et non curieuse. Que me direz-vous qui m'intéresse ? Vous souffrez, le reste n'est rien. Il faudrait manger...

— C'est impossible, ma Fée.

— Vous ne voulez toujours pas le médecin ?

— Le médecin pour la maladie de l'âme, c'est vous.

— Mon Dieu, que puis-je ?

— Ne pas vous troubler, avoir confiance en votre pouvoir bienfaisant, patienter. Je vais mieux qu'hier. Vaquez à vos soins ordinaires sans souci; pour l'ôter je m'efforcerai de dormir. Ce soir vous apporterez vos belles mains aux vilaines lèvres. J'ai eu une forte crise, cela s'apaise déjà.

La douce dévote, ne sachant quel parti suivre, lui obéit; le jour passa sans qu'il ait voulu rien manger; et ce fait désola la servante presque autant que la maîtresse. Ne pas manger impressionne les gens du commun plus qu'aucune circonstance. Ramman éprouvait des symptômes effarants, en plus de cette stupeur qui l'écrasait et qu'il n'arrivait à secouer que pour apaiser Adélazie. Il sentait des constrictions douloureuses à la gorge et à l'estomac. Il aurait eu besoin de geindre, de se lamenter librement. Ses habitudes de psychologie, il les abandonnait; c'eût été trop de fatigue que de se rendre compte de son mal : son cerveau jouait mal.

Un moment où il s'estima seul, sa volonté faiblit tout à fait ; il se satisfit, il poussa pendant des heures un hurlement de chien à la mort. Adélazie, dans le studio, subit cette affreuse plainte ; elle redescendit le visage baigné de larmes. Que dit-elle à la vieille Virginie ? Et celle-ci, alla-t-elle conférer avec Félicité ? Au troisième jour, de très bonne heure, Ramman vit

s'avancer la servante de Mademoiselle de Romanil. Il la reconnut et s'étonna.

La Provençale, tout de suite, s'apitoya sur ce malade, si pâle dans son froc de moine. Etait-ce le même qui, trois jours auparavant, sautait sur l'orange, comme un jeune chat ?

— Monsieur, Virginie m'a demandé de lui acheter du beau fruit, parce que vous ne mangez rien, et je l'ai apporté moi-même.

— Merci, ma fille. Vous savez pourquoi j'ai ramassé l'orange ?

Elle hocha la tête.

— Ça, Monsieur, c'est trop difficile.

— Merci encore de l'intention : c'est inutile.

Et il se retourna vers le mur.

Le courrier lui apporta cette réponse :

Mon cher enfant,

Vous vous êtes ensorcelé : ce n'est pas rare, mais à résoudre un tel problème quelle difficulté ! Un renvoi des fluides, non, puisqu'on ne les a pas envoyés : ils sont viciés maintenant, nocifs au plus haut point, et vous ne voulez pas de mal à la magicienne involontaire. Il existe un phénomène très rare de magnétisme inconscient, par la combinaison du Soleil et de Vénus, et qui, à l'état de Virginité, et surtout si la personne est rousse et d'odeur fauve, prendrait le caractère d'une fatalité sur un Saturne Vénus comme vous. Vous repoussant, elle a jeté un sort ; elle le lèverait en vous aimant. Vous le conjureriez, vous-même, en aimant une autre personne. Quoique je considère l'amour sans passion comme une dégradation, une fantaisie serait bonne à rompre le courant : rapprochez-vous de qui vous aime et cherchez à aimer. Le plus scientifique serait de vous faire aimer de votre innocente sorcière ; les planètes le disent : vous réussiriez.

Vous employez des mots graves, ils ne seront, peut-être, plus exacts, quand vous recevrez ma réponse. S'il l'étaient encore, si dans deux jours vous sentez encore ce goût de mort dans la bouche, n'hésitez pas, procurez-vous tout ce que vous pourrez, sans exception aucune, d'Elle-même ou d'objets imprégnés. Si c'est un cheveu, mêlez-le aux vôtres, et si c'est un bas, enfilez-le, et si c'est un gant, portez-le, surtout pendant le sommeil. Ou vous attirerez ainsi du nouveau fluide, à l'état pur, ou bien vous lui renverrez de son fluide, à l'état de trouble. Dans les deux cas, vous réparez cette rupture de courant qui vous tue. Il faut que ce fluide qui vous accable soit

modifié ou revienne à son point d'émission; ce dernier parti est le pire.

Mon conseil, que je ne peux pas motiver, va vous stupéfier : acceptez cet amour; vous avez les plus grandes chances d'être aimé.

Rétablir les fonctions, toutes, manger et penser. Ecrivez des lettres que vous n'enverrez pas, faites des confidences, criez, pleurez, extériorisez, suez votre passion. Pas de station couchée avec une idée fixe!

Enfin, si vous pouviez vous procurer des aliments qu'elle ait entamés, voilà de la bonne drogue. Pensez à la lance d'Achille : sa rouille guérissait les blessures qu'elle avait faites. Me comprenez-vous bien? Le dessous de bras de cette vierge a la valeur d'un spécifique, surtout si elle a le bizarre privilège de l'héliodrose, l'odeur du soleil, analogue à celle du cuivre. J'ai recherché votre horoscope : une double influence féminine et simultanée domine votre vie ; chose inexplicable, ces influences ne sont point opposées, toutes deux bénéfiques. Vous savez que je suis très circonspect pour les dates. J'ai trouvé une vie tout à fait sédentaire, point de voyages, ni d'aventures : mais, en passant de Dunkerque à Avignon, vous avez modifié votre destinée, qui m'est apparue heureuse et obscure, malgré votre désir de gloire.

Votre affectionné

DÉSIDÉRIUS.

Ramman voulait guérir. De la louve, il ne voyait plus que les dents ; de la panthère, il ne sentait plus que les griffes. L'injustice de sa trop vive torture le révoltait. Devant Émezinde il avait perdu la tête, s'offrant aux coups, admirant leur justesse dans une ivresse de martyre et une crise d'humilité. L'instinct de la conservation lui inspirait une ferme volonté de se défendre ; maintenant, ni la chair angélique, ni les proportions idéales, ni les mouvements félins ne l'obsédaient plus. Il pensait à son œuvre arrêtée, à Adélazie, à sa mère. L'orgueil se redressait lentement ; et la pensée, par instants, redevenait lucide. Il dépendait désormais de la pitié d'une femme de chambre : son sort, Félicité en allait décider et non pas Émezinde.

Il devait suivre exactement l'étrange ordonnance du seul docteur qu'il connût. Pour une telle spécialité, il pensa d'abord à employer l'apitoyement de Virginie, à la députer vers sa camarade. A la réflexion, qu'importait la visite de cette fille, si elle n'était pas décidée à le sauver, c'est-à-dire à lui

fournir ces étranges remèdes, indiqués par Désidérius ? Et dès lors, à chaque moment où il rassemblait des forces, il fixait sa pensée non pas sur la fabuleuse vierge fauve, qui l'avait jeté sur ce lit de douleur, mais sur cette servante dont il recevrait les moyens de son salut.

PÉLADAN.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES ROMANS

E. de Clermont-Tonnerre : *Du côté de la guerre*, Crès, 3.5o. — Henri Ardel : *L'étreinte du passé*, Plon, 3.5o. — Marcelle Adam : *Dans l'ombre d'une femme*, Albin Michel, 3.5o. — Pierre Lhande : *Mon petit prêtre*, G. Beauchesne, 3.5o. — Jean Nesmy : *L'âme de la victoire*, Grasset, 3.5o. — Charles de Saint-Cyr et Béatrix : *Jojo et son amie*, Renaissance du livre, 3.5o. — Magdeleine Chaumont : *Mon Bien-aimé*, Albin Michel, 3.5o. — Georges Dejean : *Si les Français voulaient...* Revue franco-suisse, 3.5o. — Pierre Coutras : *Tribulations d'un jeune écrivain*, Revue des indépendants, 3.5o. — André Salmon : *Monstres choisis*, Nouvelle Revue française, 3.5o. — Frédéric Boutet : *Douze aventures sentimentales*, E. Flammarion, 3.5o. — Maurice Dekobra : *Sammy*. Edition française illustrée, 3.5o. — Louis Sonolet : *Pour tuer le cafard*, Renaissance du livre, 3.5o. — *Gens et bêtes de l'Oued-Melhouf*, par le Père Robin, Constantine, 3.5o. — Arnould Galopin : *Sur le front de Mer*, Albin Michel, 3.5o.

Du côté de la Guerre, par E. de Clermont-Tonnerre. Il faut beaucoup de courage pour écrire un livre comme celui-ci, parce que c'est un livre absolument raisonnable. L'enthousiasme d'un côté de la guerre ou de l'autre est toujours le possible, mais se placer au milieu et regarder à la fois ce qui se passe et ce qui s'est passé au cours de tous les âges me semble une entreprise un peu vaste pour un cerveau humain, même très bien organisé. L'auteur l'a cependant réussie avec simplicité. Il a présenté des textes tout nus, sans nous encombrer d'une érudition inutile. Remontant à la première guerre, celle des mauvais anges, lesquels devaient certainement porter une pointe plus longue à leur auréole, il nous a montré que l'enfer est, en somme, la première conséquence des premières victoires. Et nous avons trouvé bien d'autres enfers à sa suite... Nous avons successivement passé en revue les armées de l'histoire déclarée sainte, celles de l'histoire ancienne, de l'histoire du moyen-âge et aussi de notre ère bien moderne où tout s'est perfectionné pour la plus grande gloire de la monstruosité mécanique et humaine : « Enfin, dit le capitaine Duroc, chaque génération a fait ce qu'elle a pu pour occire! » Après les textes irréfutables, sont venues quelques réflexions psychologiques sous forme de contes. C'est, si l'on veut, un livre d'heures où il est rappelé de temps en temps que l'origine de la guerre est, en effet, presque divine, puisque les mauvais anges ont été créés par Dieu et combattus par lui. Une légende terrible existe pour jeter le trouble dans l'autre légende : on prétend même que ce ne serait pas *le bon* qui aurait triomphé. Ainsi s'expliquerait peut-être la permanence de l'idée infernale, de l'idée guerrière sur

le monde, car Dieu commande vraiment un peu trop souvent « de passer ce peuple au fil de l'épée ». Il y a un bon Dieu de la guerre et il n'est pas toujours pour la simple défensive. Que la guerre soit une fatalité découlant de la vie même des peuples, comme la mort sort de toutes les manifestations violentes, ce ne doit pas être une raison pour ne pas tendre de toutes ses forces à la supprimer. Une théorie emprunte sa beauté, sa valeur morale à la soi-disante impossibilité de rendre pratiques ses réalisations ; mais rien ne peut empêcher un jour le globe de se modifier sous l'empire d'un grand cataclysme et ce ne seront peut-être pas les humains qui en finiront avec les guerres de conquêtes ou de revanches. Le jour où il faudra défendre sa vie contre un ennemi de l'air, de l'eau, de la terre ou du feu, les hommes seront bien obligés de s'unir en une seule armée comme dans un pays attaqué tous les citoyens s'entendent, en ne partageant pas les mêmes idées, pour résister noblement à l'invasion de leur territoire, et l'on verra s'allier toutes les armées du globe pour combattre un seul fléau..., qui sait, un petit parasite de rien du tout dont l'intrusion dans l'économie domestique rendra l'existence intolérable.

C'est aux femmes qu'il convient de s'adresser pour la lutte contre les guerres futures, parce que ce sont elles qui élèvent les hommes.

Discrètement, l'auteur de *Du côté de la guerre* en convient en examinant le côté amoureux et le côté maternel. Ce n'est peut-être pas en faisant énormément d'enfants que les femmes remédieront à un mauvais état social, mais c'est en élevant très bien leurs enfants. Le premier geste du petit garçon qui s'éveille à la sensation de dominer est de frapper. Le jour où les mères auront découvert le secret, pour leurs enfants, de la force qui ne s'épanche pas en geste de meurtre, l'humanité aura fait un grand pas. Ce n'est pas possible? On doit toujours essayer de réaliser l'impossible.

L'Etreinte du passé, par Henri Ardel. Une femme sauvée par son avocat qui plaide son innocence en homme convaincu et naturellement amoureux. Il l'épouse et elle a des remords... malgré sa nationalité. (Une femme russe, élevée dans un milieu révolutionnaire, n'a pas, je crois, les moyens de s'offrir cette faiblesse.) La vie bourgoise, le bien-être entament sans doute le caractère de cette jeune personne un peu énigmatique, et finissent par l'amener à une confession de son état d'âme. On apprend qu'elle a tué son premier mari, parce que celui-ci l'aimait... après boire. Alors, pourquoi pas le meurtre dès le soir de leurs noces ? C'était plus propre et la pauvre petite Sonia ne serait pas née pour mourir en expiation d'une faute qui ne regardait que sa mère.

Tout finit bien, en ce sens que la guerre, l'éternel et implacable dénouement, arrive à point pour supprimer Mme Corbiery et l'aveu de son crime.

Dans l'ombre d'une femme, par Marcelle Adam. Une mourante confie à sa meilleure amie l'éducation de son fils, un enfant déjà très gâté. L'amie, mariée mais momentanément séparée de son mari, se consacre à son adoption qui tourne aussi mal que possible, car le jeune disciple, en devenant jeune homme, devient naturellement le chérubin amoureux de sa marraine et il en meurt. Histoire sentimentale se passant entre conceptions sentimentales et péchant par son intellectualité même.

Mon petit prêtre, par Pierre Lhande. Le journal d'une mère ayant formé l'âme de son enfant pour la gloire de la prêtrise. Il y a des naïvetés curieuses dans ce récit et une ambition si terriblement égoïste qu'elle en demeure touchante. A lire le récit de la première messe du petit garçon, attirant les petites filles à la puérile représentation de la sainte table par l'appât des pastilles de menthe, on se sent rempli de confusion.

Il est vrai que le profane est mal fondé dans ses jugements, puisqu'il ne possède pas, comme l'auteur, la pureté d'intention. Des détails de mœurs intéressants sur la province basque.

L'âme de la victoire, par Jean Nesmy. « Pour mon salut, ce fut alors que la guerre éclata : le grain pourri allait germer », déclare le jeune homme qui aspire au suicide. Ce n'est qu'une phrase, me direz-vous, mais je la trouve effroyable. Et, justement, ce grain va rejoindre la moisson fauchée de tous ces jeunes hommes, dont quelques-uns savaient bien ce qu'ils avaient à faire et n'avaient nulle envie de mourir pour des idées fausses ou vraies. Je ne crois pas à l'absolue nécessité de la mort et de la ruine pour affirmer la beauté d'un pays. « Quelle sera belle, après la victoire, la France régénérée ! » déclare Maurice Barrès. Eh ! mon Dieu, était-elle donc « tant si dégoûtante » avant ? Est-ce que vous avez le tableau des provinces dévastées, des villes en ruines et des ondulations des tombes à perte de vue sous les yeux, quand vous nous évoquez l'image du monde nouveau qui commence ?

Jojo et son amie, par Ch. de Saint-Cyr et Béatrix. Deux jeunes pensionnaires goûtant dans toute la plénitude de l'innocence de leur âge à la première communion de l'amitié. Plus tard, elles seront unies dans l'adversité comme dans le plus grand bonheur et elles se marieront.

Malgré la guerre, un certain parfum Quartier Latin donne à ce roman une allure vie Murger qui n'est pas sans charme quoique démodé.

Mon bien-aimé, par Magdeleine Chaumont. Le bien-aimé, c'est successivement l'homme dont on n'a pas voulu et qui intervient pour sauver la fortune de l'enfant, puis l'enfant dont le fatal égoïsme renouvellera dans celle dont il sera le nouveau bien-aimé

tous les sacrifices de la mère. Une fatalité semble peser sur ceux, surtout celles qui ont mis en un seul être leurs éternelles complaisances.

Si les Français voulaient..., par Georges Dejean. Ou *le triomphe des médiocres* ! Histoire d'un mauvais garnement qui triomphe surtout dans la médiocrité politique.

Joueur, coureur, ce sympathique Raoul n'est encore que chef de cabinet du ministre... mais s'il avait été ministre, il aurait certainement fait mieux. Quand les Français le veulent bien, on prend ce ministre ou ce chef de cabinet par la peau du cou et on le jette où vous savez, entre deux gendarmes. Il est fort heureux qu'en France les honnêtes gens ne soient pas, justement, ceux qui font de la politique, parce que ce serait le petit nombre.

Le triomphe des médiocres forme souvent le véritable triomphe de la masse, celui qui culbute tous les pouvoirs mal placés.

Les tribulations d'un jeune écrivain, par Pierre Coutras. Il y a dans ce petit pamphlet une chose tout à fait désopilante, c'est le chapitre où il est prouvé qu'Anatole France n'écrit pas en français. Rien que ça valait la peine d'écrire ce volume, qui nous vient de Marseille, comme toute lumière du reste.

Monstres choisis, par André Salmon. Je ne sais pas s'il est très moral de rechercher des nuances d'états d'âme anormaux dans la peinture du paysage social, mais il y a de la littérature intéressante à y puiser, tant par la beauté du discours que par les jeux variés du coloris des passions.

Dans *Kichinev*, nous trouvons aux prises les perfidies de l'âme russe barbare et ridiculement prétentieuse avec la cupidité juive. On ne sait ce qu'il faut plaindre davantage de la douloureuse Deborah ou du crucifié Moïse Lazarine, qui finissent par s'abîmer dans la contemplation de l'or enfin sauvé.

Douze aventures sentimentales, par Frédéric Boutet. Des drames tout intimes pour la rapide vision desquels on arrive à soulever le coin du voile de la vie privée. Il y a une histoire de vieil évacué que l'on croit riche, qui est à la fois cynique et sinistre, malgré qu'on la sente parfaitement possible, sinon arrivée.

Sammy, volontaire américain, par Maurice Dekobra. Sur la couverture, de Gus Bofa, un guerrier d'allure calme et au regard singulier. Selon que vous contemplez son chapeau à cordelière, ou son vaste nez, il ouvre ou ferme les yeux. Un peu comme dans ces gravures mystérieuses des devantures de Saint-Sulpice où l'on voyait un christ endormi pieusement qui vous perçait d'un œil tout à coup investigateur. Et ce brave *Sammy*, à l'intérieur du livre, vous raconte des histoires qui ne manquent pas de pénétration, malgré leur apparence bon enfant. Ceux-là entrent dans l'incendie avec une

fraîcheur d'inspiration qui pourrait bien arriver à l'éteindre. Ils fermeront les yeux sur nos petits défauts, mais sont résolus à les ouvrir sur toutes les grandes réformes.

Pour tuer le cafard, par Louis Sonolet. A signaler un pastiche intitulé : *La mobilisation de Faust*, qui est... tout un poème.

Gens et bêtes de l'Oued-Mêlhouf, par le Père Robin. De très originales histoires tirées du bled algérien où ne manque pas l'humour français assaisonné du plus terrible gros sel. A recommander pour la tranchée.

Sur le front de mer, par Arnould Galopin. Un recueil de citations à l'ordre de l'armée pour nos vaillants marins. De simples récits dont la vérité toute nue fait justement la principale beauté.

RACHILDE.

HISTOIRE

La Maison de Clio. — A. Schalck de la Faverie : *Napoléon et l'Amérique*, Payot et Cie, 6 fr.

La Maison de Clio.

— Ami Séveral, une bonne nouvelle...

— La Guerre est finie ?

— Hélas !... Je sors de chez Plumé-Maldodu, votre éditeur ; il réimprime votre ouvrage sur l'« Identité de la Force et du Droit ». Il me charge de vous le dire.

— Epatant ! Eh bien, mieux vaut tard que jamais ! Depuis vingt ans !... Cette « Identité » ! Vous vous souvenez du titre complet ? Plumé-Maldodu, qui ne s'enrichissait guère, me l'a-t-il assez retourné de toute sa longueur dans la plaie !

— Mais oui bien, je me le rappelle : « Considérations sur l'Identité de la Force et du Droit à travers les âges, et, hors des âges, dans l'ontologie et la psychologie. »

— Ouf ! Sesquipedalia...

— Non : l'on trouve cela, maintenant, plein de substance et largement compréhensif, à la fois platonicien et aristotélique, ce qui est un tour de force de finesse conciliatrice. Archétypes ? Empirismes ? Les deux, si possible, indistinctement fondus. La robe sans couture de l'Etre !

— Epatant ! Comment se fait-il que ce pauvre vieux bouquin revienne sur l'eau ?

— Plumé-Maldodu était joyeux comme jamais depuis bien longtemps. Sur l'eau ? Oui, et ferme sur l'eau ! Si bien que votre éditeur s'y embarque allègrement corps et biens, — lâchant vivement, pour votre galion, l'inconfortable nacelle, aussi décalfatée que rationaliste,

de votre désormais malheureux concurrent, le distingué idéaliste Léger-Berceur.

— Epatant ! Epatant ! Comment ? Le suave, l'aériforme Léger-Berceur ? « L'Incontingence du Droit » ? Ça ne va plus ?

— Il paraît.

— Léger-Berceur avait eu tant de succès...

— Oui, avant la Guerre...

— ... Mais on fait, ou l'on faisait la Guerre avec de si drôles d'idées, que je croyais que ce succès continuait.

— Non.

— Selon vous, comment se fait-il que mon ancien livre trouve maintenant des lecteurs ?

— Mais, il faut précisément attribuer cela à la Guerre. Il a bien fallu, bon gré, mal gré, venir à une meilleure appréciation du fait de Force. Vous bénéficiez de ce nouvel état d'esprit. A propos, votre éditeur réclame une Préface.

— Une Préface ? Pourquoi faire ? Le public a compris. Qu'en a-t-il besoin ?

Je touchai ici un trait du caractère de Pierre Séveral : c'est un caractère concentré, stoïque, silencieux, peu enclin aux explications ; au point de vue intellectuel, cela produit une certaine obscurité, qui n'est pas dans les idées, mais dans la manière de les présenter. Ces idées lui semblent toujours toutes naturelles, quelque loin qu'il les soit allé chercher parfois ; et il fait comme si le lecteur les trouvait aussi toutes naturelles, et se mettait avec elles aussi de plain-pied que lui-même. Tout semble naturel à un stoïque, alors même que sa sensibilité est le plus tendue. De là encore une sorte de modestie bizarre : la conscience de la différence, par conséquent de la physionomie spéciale, de la valeur particulière de ses pensées, lui manque. Pour lui, tout va de soi. Le profond, étant naturel, est aisé. Dans l'intussusception où il vit habituellement, les choses abstruses lui sont si familières qu'il est entendu pour lui qu'elles le sont aussi, de toute éternité, pour tout le monde. Homme peu explicatif. Et quand on le lui dit, quand on lui demande un Eclaircissement, une Préface, il ouvre de grands yeux, — et baye, de la meilleure foi du monde.

Cependant, la nouvelle que je lui apportais l'impressionnait visiblement. Il revivait son livre :

— Cette « Identité » ! Qui l'aurait dit ? Vous vous souvenez, Anastase, des circonstances dont sortit ce livre. Vous vous rappelez l'époque, ces vingt-cinq épicuriennes années qui précédèrent la Guerre : tout, dans l'ordre des conceptions morales et politiques, avait tourné à la métaphysique facile, à l'abstrait, à l'irréalisme. Progrès, Age d'or de la Science, Humanitairerie, Droits de l'Homme, etc., etc.., vous connaissez les thèmes. Tout manuel universitaire d'Histoire contempo-

raine avait là-dessus une péroraison bien sentie (ou plutôt *mal* sentie, et pas sentie du tout, car des choses pareilles ne peuvent s'écrire qu'en l'absence de toute sensibilité). Droits de l'Homme ! La réalité étant ce qu'elle est, et la haine, l'escamotage de la réalité étant ce qu'ils sont aussi, — on savait si bien que la chose qui seule constitue véritablement le Droit d'un homme, à savoir son pouvoir propre, son talent tel quel, sa capacité particulière (s'il en a), on savait si bien, dis-je, que cette chose précieuse était mise sous le boisseau ! Ce n'est nullement ces titres qu'on invoquait, lorsqu'on parlait des Droits de l'Homme. Ces titres, bien au contraire, on les jetait au ruisseau ! A ce droit réel de l'homme, les métaphysiciens de la Démocratie officielle substituaient le Droit abstrait, les « Droits de l'Homme ». Toujours ces Droits anodins ! Toujours les « Droits de l'Homme » et jamais la Force de l'Homme, — cette force naturelle, inventive, dont les Sociétés vieillies, momifiées dans les mille bandelettes de leurs classifications, ont tellement peur ! C'est alors que je me mis à en parler un peu,de cette Force de l'Homme. Comme elle constitue son Droit, elle est ce Droit même. J'en parlai, parlai. Je me trouvai même porté à forcer les expressions, par naturelle violence de réaction contre l'état d'esprit alors reçu.

— On retint uniquement cette violence, que l'on affecta de prendre au pied de la lettre et dont on vous fit grief, sans se préoccuper de chercher la portée exacte de votre pensée. C'est pour cela qu'une Préface...

— Et pourtant ce que je disais tombait immédiatement sous le sens. Dans la partie psychologique de l'ouvrage, par exemple, vous souvenez-vous ?... « l'Unité de l'Intelligence »..., il y avait des choses que chacun pouvait se dire, en ce qui concernait l'abus commis, l'irréalité perpétrée, quand, d'après la négligente mentalité métaphysique en cours, on prétendait faire des distinctions dans cette Intelligence, accepter l'Intelligence de l'homme et néanmoins rejeter la Force de l'Homme. De quel droit ? Si vous châtrez l'homme de sa force, de son originalité, son intelligence, si cultivée qu'elle soit, ne sera jamais qu'eunuque ! J'entends : les vieilles civilisations, fondées sur le principe de la généralité décroissante, ont surtout besoin de ce qui est immédiatement, superficiellement utilisable, spécialisable, chez l'homme, sans égard au *don* qu'il peut y avoir dans l'homme. Telle était,approuvée par tous les « hommes de progrès », la méthode anti-psychologique de « Répartition du travail social ». Très bien ! Parfait ! Charmant ! Et qu'avez-vous vu, ô Anastase ? Vous avez vu ceci : le faisceau des facultés humaines, lié par la main du Destin au nom de la Convenance éternelle, ce faisceau, avec sa hache au milieu,qui est l'âme, rompu, dispersé, annihilé ; la nature *intellectuelle* distinguée de la nature *morale*, comme si le tout

d'un homme n'était pas instantanément rappelé dans la façon de comprendre, de concevoir qu'a un homme! En un mot, les aptitudes arbitrairement mises à part les unes des autres, les plus banales retenues, les plus profondee rejetées, oui, celles-là mêmes qui pouvaient, *seules*, accomplir l'œuvre,— et j'entends, notez-le bien, l'œuvre exigée par la Société. Mais les démocraties soi-disant égalitaires ont toujours apporté dans l'accomplissement de cette œuvre un esprit d'envie.

— On a dit que faire de la force d'un homme le droit d'un homme était périlleux.

— Il y a cependant, dans mon livre, une longue analyse sur le *passage* du pouvoir au droit.

— Quand la Force devient le Droit?

— Encore un qui ne m'a pas compris! Non : quand la Force devient de plus en plus, et définitivement, la Force !

— C'est alors qu'elle est le Droit?

— Rigoureusement. Je croyais avoir montré tous les degrés de la transition.

— J'entends : il y a, au moment ou naît un pouvoir, une présomption de droit?

— Il n'y a rien du tout! Il n'y a que ce pouvoir, et la puissance qu'a ce pouvoir de persévérer en lui-même. Et quand il a *pu* persévérer en lui-même jusqu'au bout, il est nécessairement, *ipso facto*, juste et droit, car il se trouve dans les données du Possible, de l'Être, hors duquel il n'est rien, ce qui est une tautologie. Réfutez cela !

— Je...

— Vous trouvez que cela manque d'objectivité, du sens des contingences humaines?

— C'est-à-dire...

— Nullement. Relisez le chapitre intitulé, symboliquement : *Chronos*, le Temps. Vous y verrez, analysés autant qu'il se peut faire, je crois, la valeur et le rôle de l'Illogisme, conçu, en quelque sorte, comme le milieu où s'exerce la Volonté.

— La Force vainc l'Illogisme, alors elle est le Droit?

— Elle ne vainc rien du tout. Les Destins la gardent de vaincre l'Illogisme qui est, dans le monde, l'Impondérable, le réel! Mais à l'illogisme, à l'impondérable du monde répond, grandi par la contradiction même et suffisamment pour qu'elle se soutienne, la Volonté. Evidemment, le Droit qui peut, dans un tel milieu, résulter de l'exercice de la Volonté n'est pas aussi adorable que le fameux Droit inconditionnel (et inconditionné!) de nos abstracteurs. Mais il est plus voisin de la vie réelle, à laquelle il reste en quelque sorte (passez-moi ce terme de théologie) consubstantiel. Et puis voulez-vous que je vous dise? La seule chose qui importe, au fond, est de

ne pas supprimer cette Volonté même, — ainsi que le font nos métaphysiciens du Droit, en la plaçant dans le vide.

— En somme, votre idée du Droit est tout expérimentale.

— Précisément.

— ... Mais voici bien, semble-t-il, la Préface attendue de notre hilare Remplumé-Biendodu! Je vais coucher ça par écrit. Nous reverrons ensemble. Voulez-vous?

— Excellente idée.

— Au revoir, donc.

— Au revoir. Ah! pendant que j'y pense... Le livre que vous m'aviez prêté : **Napoléon et l'Amérique**, de M. A. Schalck de la Faverie.... Le voici.

En me reconduisant, et sur le pas de la porte, mon ami me parla de sa lecture. Il goûtait, dans ce livre, un exposé substantiel d'une époque peu connue. Aucune mémoire d'historien, me disait-il, à moins que l'on ne soit un spécialiste, à plus forte raison aucune mémoire, dans le public qui lit, ne se représente instantanement les faits qu'enveloppe le titre de ce volume. Un tel ouvrage est donc le bienvenu, surtout en ce moment. Il correspond, en ce qui concerne la période des rapports des Etats-Unis avec le premier Empire, à celui de Cornélis de Witt sur Jefferson et les débuts de la démocratie américaine. On ne sait trop si Napoléon voulut effectivement reprendre le vieux rêve des Conquistadores espagnols pour se consoler d'avoir manqué, devant Saint-Jean d'Acre (« mon imagination est morte devant Saint-Jean d'Acre », a-t-il dit), le rêve d'Alexandre. Mais, qu'il y ait eu rêve ou non, les Etats-Unis ont occupé une place incontestable dans la carrière de Napoléon. Mon ami m'énuméra quelques-uns des faits : les convoitises de Bonaparte sur la Louisiane; la cession de ce territoire aux Etats-Unis, et comment cette cession inaugura, pour les Etats-Unis, « l'ère des relations internationales et des prétentions à devenir une puissance mondiale »; les affaires de la Floride; enfin surtout l'attitude de l'Amérique à l'égard du Blocus Continental, etc. D'une façon générale, me disait mon ami, et M. Schalck de la Faverie a très bien montré cela, ce qui domine l'histoire des Etats-Unis durant cette période est ce qui a dominé aussi l'histoire du reste du monde : la rivalité de Napoléon et de l'Angleterre. Il fallut, pour la grande République naissante, encore faible, observer une attitude prudente, pleine de difficultés, entre les deux redoutables rivaux, de qui la rivalité, d'après les fatalités historiques de la guerre de Sept Ans, avait pour théâtre également l'Amérique. Sous l'influence de Jefferson, les Républicains cherchèrent leur force dans la démocratie avancée; il serait délicat d'évaluer la mesure où cela les tenait plus ou moins dans le voisinage de la tradition (révolutionnaire) française. Les fé-

déralistes, au contraire, gardaient d'anciennes traditions de la métropole. Ceci n'empêcha pas la seconde guerre de l'Indépendance (1812),très opportune pour Napoléon. Mais en même temps, voyez! me dit Séveral, cette question de la liberté des mers, une des causes de la guerre, appréciée par les Américains d'une manière favorable à Napoléon en ce qui concernait l'Angleterre, contribua, en ce qui concernait la Russie avec qui les Etats-Unis entendaient continuer leur commerce malgré le Blocus Continental, à pousser l'Empereur dans la funeste guerre où sombra sa puissance. M. Schalck n'a pas tort de dire que l'Amérique fut une part du destin de Napoléon; et il est non moins dans le vrai lorsqu'il constate l'impossibilité, pour les Etats-Unis, dès cette époque-là, « de s'abstraire de la politique européenne ».

Ici, Séveral, resta songeur. Je descendais déjà l'escalier. Il vint s'accouder sur la rampe et, penchant son visage méditatif sur moi qui levais le nez et ouvrais la bouche dans une attitude... réceptive, il laissa tomber ces paroles ;

— Hein? Anastase, nous parlions tout à l'heure du dur et véridique Droit expérimental. Eh bien, l'ouvrage de M. A. Schalck de la Faverie est un excellent document historique là-dessus. L'impossibilité de s'abstraire de la politique européenne était déjà, pour l'Amérique du commencement du siècle dernier, une nécessité dont ce livre montre toute la substantielle complexité. Que sera-ce, de nos jours? M. Wilson connaît certainement mieux que personne l'histoire de son pays, et l'on m'assurait l'autre jour qu'il avait des regrets historiques au sujet de certains exemples de non-intervention européenne donnés par les Etats-Unis au cours du XIXe siècle. Il sait jusqu'à quel point l'Europe ne peut opposer à l'Amérique de doctrine de Monroë. Et de fait, habités par maints millions de Germaniques, combattus au Mexique par l'influence allemande, de plus en délicate partie liée avec le Japon (sans parler d'autres raisons), les Etats-Unis, — question pour eux vitale, — se devaient de figurer devant le tapis vert du futur Congrès mondial. Mais pour avoir voix au chapître, il fallait d'abord avoir un million d'hommes en Europe. Ils les ont envoyés. Ils ont bien fait. Mais...

Ici la voix de mon Philosophe, de mon Cynique, de mon Diogène de l'Histoire, de moment en moment plus lointaine à mesure que je descendais, jeta :

— Mais voici un exemple mémorable d'un « Droit » qui n'a rien... d'idéal, d'abstrait, je suppose. Abstrait? Abstrait? Ah! Ah! Ah!

Et son rire sonna sarcastiquement dans le silence de l'escalier.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Raphaël Dubois : *La Leptunsie (amaigrissement) endémique*, Société de Biologie, 8 juin 1918. — Boldyreff : *Dangers d'un régime alimentaire trop uniforme*, Société de Biologie, 8 décembre 1917. — Bierry et Portier : *Le Rôle des graisses et des sucres dans l'alimentation*, Société de Biologie, 8 juin 1918. —Revue scientifique : *Les chevaux carnivores*, 13 juillet 1918.

Ma dernière chronique (1er juillet 1918) m'a valu quelques protestations. Je croyais cependant avoir fait comprendre assez clairement à mes lecteurs que je ne partageais pas les idées de M. Lapicque. Je fais des réserves également en ce qui concerne l'opinion d'un autre physiologiste, le professeur Raphaël Dubois, de Lyon.

§

Depuis la guerre, un grand nombre de personnes ont présenté un amaigrissement, parfois rapide et considérable. Dans certains cas, il n'y a aucun autre symptôme ; dans d'autres, on observe de la fatigue générale, de l'apathie, de la nonchalance ; mais il peut arriver que le mal débute par une sensation de bien-être, plus d'entrain et d'aptitude au travail. Le système musculaire ne paraît pas altéré ; le système adipeux semble être seul atteint.

Pour expliquer cet amaigrissement, on a invoqué : les préoccupations mentales dues à la guerre, des chagrins domestiques ou autres, des privations résultant de la vie chère, des restrictions, l'absence de certains aliments ou leur falsification, leur qualité inférieure ; chez de nombreux sujets, ces causes ne paraissent pas être intervenues. M. Dubois a constaté de l'amaigrissement chez des personnes qui n'avaient en aucune façon modifié leurs habitudes, leur régime, alors que le pain était abondant, d'excellente qualité, que le sucre ne faisait pas défaut et qu'il n'existait pour elles aucune restriction volontaire ou imposée. Il faut exclure les influences mentales chez les indifférents, les fatalistes résignés, chez ceux qui considèrent la guerre comme un bienfait, une nécessité régénératrice, ou encore une expiation méritée et méritoire... D'ailleurs, sans parler des nouveaux riches, il y a beaucoup de gens qui jouissent d'une aisance jusqu'alors inconnue et se complaisent dans un optimisme béat, qui ne trouble ni leur digestion, ni leur sommeil ; mais pas plus la béatitude que l'indifférence n'ont préservé certains sujets de l'amaigrissement.

Telles sont les considérations développées par M. Dubois dans une note récente (*Société de Biologie*, 8 juin). Il désigne le mal en question sous le nom de **leptunsie endémique**, car il l'attribue à des influences météorologiques, telluriques ou plutôt cosmiques. Il aurait apparu d'ailleurs déjà avant la guerre, à une époque où, en France surtout, on ne la croyait pas imminente. Il serait com-

parable à certaines névroses épidémiques (chorée, démonopathie).

Les grandes névroses, qui, au moyen âge, ont fait envoyer tant de milliers de malades au bûcher, paraissent avoir aussi coïncidé avec des périodes de leptunsie.

§

Il est évident que les questions d'alimentation sont envisagées d'une façon un peu trop simpliste, aussi bien par M. Lapicque que par M. Dubois. Parmi les travaux récents, qui laissent entrevoir toute la complexité du problème, je citerai tout d'abord celui où le physiologiste russe Boldyreff montre les **dangers d'un régime alimentaire trop uniforme** (*Société de Biologie,* 8 décembre 1917). Nourrissant des chiens avec la même quantité d'aliments identiques, et toujours pendant la même durée, il a observé que, malgré l'excellence des aliments, les quantités de salive et de suc gastrique secrétées diminuaient très sensiblement et étaient réduites à la moitié ou au tiers au bout de 2, 3 jours ; la diminution portait non seulement sur le volume, mais encore sur la teneur en principes actifs. Le changement de nourriture augmentait très rapidement la quantité et la qualité des sucs sécrétés. Il doit en être de même pour la sécrétion du pancréas.

Les conclusions de ces expériences faites sur des chiens peuvent certainement être appliquées à l'homme.

Voici d'ailleurs une observation faite sur le front russe, pendant la troisième année de la guerre actuelle. Beaucoup de médecins ont constaté l'apparition du scorbut chez les troupes restées trop longtemps sur les mêmes positions ; la cause n'était pas le manque de nourriture ni sa mauvaise qualité, mais exclusivement l'uniformité trop prolongée de la nourriture, même abondante et de bonne qualité. Or, précisément le scorbut apparaît maintenant comme une des conséquences de l'insuffisance des sécrétions des glandes digestives.

L'uniformité de l'alimentation, même abondante et de bonne qualité, entraîne fatalement une diminution de l'activité digestive et provoque par suite l'apparition des manifestations scorbutiques.

Les conclusions se dégagent clairement : il ne suffit pas, comme le croit M. Lapicque, de donner aux troupes la quantité nécessaire d'albumine, de graisse, de sucre, de sels minéraux ; il ne suffit pas de leur procurer le nombre de calories nécessaires à leur entretien ; *il est de la plus haute importance de varier leur alimentation* ; il est nécessaire de faire disparaître toutes les causes pouvant avoir une action inhibitrice sur la digestion, et il est utile de varier les conditions d'existence dans les tranchées mêmes et de procurer aux soldats des distractions, rompant la monotonie de leur existence.

Ces conclusions peuvent s'appliquer aussi, bien entendu, aux gens de l'arrière.

Il y a une dizaine d'années que j'ai indiqué, en me basant sur de nombreuses expériences faites sur des animaux marins, l'importance de cette loi générale de la biologie : *des excitations qui se répètent uniformément amènent rapidement l'extinction de la réaction*. C'est vrai pour un organe des sens ; c'est vrai pour une glande ; c'est vrai pour la réaction motrice d'un organisme inférieur. L'uniformité tue, la variété est une des conditions indispensables de la vie.

§

Il y a encore quelques années, on admettait que l'on pouvait faire face au besoin minimum d'azote avec toute espèce de substances protéiques et que le besoin énergétique pouvait être couvert indifféremment par les graisses ou par les hydrates de carbone (amidon, sucres).

Or, les recherches récentes de MM. Bierry et Portier, de la Sorbonne, sur **le rôle des graisses et des sucres dans l'alimentation** (*Société de Biologie*, 8 juin), montrent qu'il y a lieu de tenir compte des diverses formes sous lesquelles les albumines, les graisses et les sucres entrent dans l'organisme.

Des rats ont été soumis au régime : blanc d'œuf coagulé, lard ou graisse de lard pure, eau et sel. Quand la proportion de l'albumine et de la graisse est convenable, les animaux conservent sensiblement leur poids et ne présentent aucun trouble appréciable de la nutrition. Au contraire, dès que le rapport de la graisse à l'albumine dépasse un certain taux, on voit éclater des accidents d'acidose. Le phénomène est constant et peut être reproduit à volonté : il suffit d'augmenter l'appétence des rats pour les graisses.

L'*acidose*, l'*acétonurie*, manifestations d'une mauvaise nutrition, sont combattues efficacement par l'ingestion d'une quantité déterminée de sucre, variable suivant le régime alimentaire.

Si les divers aliments azotés et les divers corps gras ont des propriétés cétogènes variables, les divers sucres eux-mêmes ont des pouvoirs anticétogènes très variables.

Dans chaque cas, pour assurer une nutrition convenable, il faut *réaliser un équilibre déterminé entre les divers aliments*.

On le voit, c'est beaucoup moins simple que le dit M. Lapicque.

§

L'alimentation du bétail est une question à l'ordre du jour, liée étroitement à celle de l'alimentation de l'homme.

La *Revue scientifique* du 13 juillet fournit quelques renseignements intéressants sur l'alimentation du cheval.

« Un cheval est un consommateur de végétaux qui produit du travail. »

Actuellement les frais de son entretien sont très élevés, et on réa-

lise une économie sérieuse avec les tracteurs mécaniques (1.000 francs pour un travail de 1.000 heures) ; mais on ne peut pas se servir de ceux-ci pour tous les travaux agricoles et pour certaines opérations de guerre. Il faut s'ingénier à nourrir économiquement les chevaux et à suppléer au déficit de l'avoine. Comme aliment de substitution, les algues laminaires ont donné de bons résultats : un kilogramme d'algue peut remplacer chaque jour un kilogramme d'avoine. On est arrivé à remonter des chevaux fourbus en leur donnant, en mélange, les déchets des cuisines de cantonnement : pain, légumes, épluchures, déchets de viande, le tout trempé dans l'eau de vaisselle. On a même habitué des chevaux à manger de la viande crue ou cuite, jusqu'à 2 kilos par jour; les chevaux consomment ainsi leurs congénères, victimes de bombardements. Des **chevaux carnivores** !

GEORGES BOHN.

LES JOURNAUX

La propagande française en Espagne (Le Petit Méridional, 8 juin au 2 juillet). — *Celui qui inventa le Zeppelin* (Journal des Débats, 1er noût). — *L'intelligence américaine et la nôtre* (L'Œuvre, 3 juillet). — *La Maison de Remy de Gourmont* (l'Œuvre, 8 juillet).

Le Petit Méridional vient de publier une enquête sur *l'Espagne et la guerre sous-marine*, qui est un document un peu inquiétant sur la mentalité de notre sœur l'Espagne, trop influencée par une propagande germanique, pourtant si grossière. Mais, sans doute, avons-nous trop dédaigné de réagir contre cet envahissement allemand dans la presse espagnole.

Qui ne voit que, si l'Espagne, en tant que nation autonome, n'intervient, en vérité, pas activement dans le conflit, c'est cependant une façon indirecte, pour elle, d'intervenir que de laisser, — comme en fait elle le laisse, — le champ libre à toutes les organisations d'espionnage créées par l'Allemagne sur son sol depuis l'origine des hostilités ?

Ces organisations sont connues, leur fonctionnement ne fait plus aucun mystère. Que si, en France, on en ignore toujours le détail, cela est dû uniquement à la déplorable manière dont a fonctionné dans notre presse l'information transpyrénaïque depuis août 1914.

NOTRE PROPAGANDE EN ESPAGNE. CE QU'ELLE FUT.

La propagande alliée a, jusqu'à présent, été menée en Espagne sans unité de direction ou idée fondamentale aucunes. L'Angleterre, opérant de façon autonome, a inondé la Péninsule d'imprimés, d'illustrés, de graphiques tendant à présenter sous son vrai jour l'effort allié et dont il suffira de citer ici — pour ne rien dire des excellents tracts édités par Th. Nelson and Sons — cette merveilleuse Revue fondée en 1915 et qui s'appelle : *America Latina*. Il n'est pas une boutique de coiffeur où elle ne voisine, *tras los montes*, avec l'*Atalaya Alemana* et la quotidienne *Corresponden-*

cia Alemana, toutes deux de Barcelone. Prodigieusement illustrée, rédigée en excellent espagnol — avec des *Pages Espagnoles* pleines d'inédit, — elle mérite la louange totale et le regret qu'au lieu d'avoir été conçue à Paris, elle ait pris naissance à Gresham Street, E. C., Londres.

Sans doute, nous n'avons pas absolument chômé, à ce point de vue, en Espagne. Mais il semble qu'on n'ait jamais bien su si le *Comité Catholique* de Mgr Baudrillard y était une émanation directe du Gouvernement de la République — qui existe toujours, croyons-nous, depuis août 1914 — et, si non, la nature exacte de notre organisme officiel de propagande. Un article écrit à ce sujet par un jeune universitaire, qui en faisait sans doute partie : « L'Espagne et la Guerre Européenne, la propagande de guerre », dans la *Revue Politique et Parlementaire* du 10 mars 1916, laisse l'esprit dans l'incertitude. De temps à autre un ballot de brochures, plus ou moins hétérogènes, arrivait, il est vrai, de Madrid à quelque province avec une adresse d'un *Comité International de Propagande* dont la composition n'était pas indiquée.

Nos consuls, ou agents consulaires, tout en faisant de leur mieux pour distribuer ces imprimés, ressentaient douloureusement, en face de la compacte organisation allemande, l'absence de toute unité de plan ou d'action. Il était visible que l'on s'efforçait de présenter aux Espagnols la vision d'une France redevenue conservatrice, ayant abdiqué son idéal démocratique, reconnu, un peu tard, comme la cause de ses malheurs. Un article, extrêmement caractéristique, publié par le *Correspondant* des 10 et 25 octobre 1915 par un anonyme jouant un rôle des plus actifs en Espagne, n'hésitait pas à prêcher le retour en arrière comme la condition *sine qua non* d'un succès de notre propagande en ce pays. Et nos amis de gauche, désespérés, se demandaient, anxieux, si c'était bien toute la pensée de la France qu'on présentait ainsi à l'Espagne....

CE QU'ELLE DEVRAIT ÊTRE....

La réorganisation, annoncée par « l'Officiel », de nos services de propagande à l'étranger changera, sans doute, un état de choses manifestement unilatéral. Il ne s'agit pas de transporter en Espagne le spectacle, ni la pratique, de nos luttes intérieures.

Plus que jamais nous devons en respecter la neutralité sur ce terrain, comme nous la respections sur le terrain de la guerre et de l'action guerrière. Mais enfin, l'on a vu, et suffisamment, l'effet produit sur les couches catholiques espagnoles par la propagande des représentants, bien intentionnés d'ailleurs, du parti catholique français, La germanophilie des premiers a-t-elle été atténuée par ces conférences, ou ces brochures à leur usage ?

L'affirmer serait porter, de gaieté de cœur, un défi à l'évidence. Et il reste qu'aussitôt rouvertes les Chambres, ce furent des députés de gauche qui, s'employant pour notre cause, interpellèrent le gouvernemen sur son attitude en présence du scandaleux espionnage allemand.

Qui, sinon M. Marcelino Domingo, a eu le courage de soulever, le 21 juin dernier, le problème de l'action corruptrice et des menées séditieuses boches au Maroc espagnol ?

Qui, sinon M. Castrovido, avait, le jour d'avant, mis en demeure le

général Marina de se prononcer sur les articles de la presse relatifs au banquet offert aux officiers de « l'U-39 » à Carthagène ?

Qui, sinon la presse de gauche, nous a défendus, en même temps qu'elle établissait le bilan complexe de l'ingérence allemande ?

Est-ce au « Debate », la feuille des catholiques intellectuels, que nous irons demander — pour en revenir à la guerre sous-marine — un peu d'impartialité ? Et n'est-ce pas, au contraire, ce même « Debate » qui publie, chaque 15 jours, un bulletin de la guerre sous-marine où — pour nous en tenir au dernier publié, comprenant la période du 1er au 15 mai 1918 — le mensonge germanique remplit 80 pour 100 de l'espace consacré à cette rubrique ?

Dès lors, défendons, en Espagne, la cause de la France sans l'identifier à aucun parti, quel qu'il soit, mais aussi sans renier, prématurément et tapageusement, la République, comme on l'a fait avec une manifeste outrecuidance précédemment, en trop de circonstances et sous couvert officiel, ou presque.

Qu'on le veuille ou non, les Américains qui finiront cette guerre sont les pionniers de la Démocratie. Alors ?

L'équivoque a assez duré, du côté français, sur toutes ces délicates matières, en Espagne, pour qu'on ne souhaite pas ardemment de voir cesser les petites intrigues, ou les basses rivalités — dont l'honorable M. Pams sait bien quelque chose, à n'en croire que « L'Indépendant des Pyrénées-Orientales » du 10 mars dernier, reproduit par « La Publicidad » du 13 — profitables souvent à l'ennemi et, en tout cas, absolument désastreuses pour notre action nationale « tras los montes »...

Je n'ai pu donner ici qu'un fragment de cette enquête, mais souhaitons que ces pages soient réunies en une brochure de propagande.

§

M. P.-P. Plan nous conte, dans le *Journal des Débats*, la vie cachée et la mort ignorée de « celui qui inventa le Zeppelin » :

Mystérieusement, comme il avait vécu ces dernières années, l'ingénieur Maurice Chevreux vient de mourir. La femme de ménage qui venait chaque jour épousseter son logis l'a trouvé, l'autre matin, mort dans son lit. Et, comme elle ne lui savait aucune famille, aucun attachement, cette femme a, seule, suivi le corps au cimetière.

C'était, depuis la guerre, une physionomie bien connue — de vue — dans le quartier de l'Observatoire. On le voyait, à la fin de l'après-midi, s'asseoir silencieusement, toujours à la même place qui lui était réservée, en un café voisin de la gare de Port-Royal. Belle figure d'apôtre à longue barbe blanche, soyeuse, aux traits fins, aux yeux pâles, embués dans un rêve mélancolique. Son vêtement était de velours gris et sa coiffure était un haut bonnet de fourrure épaisse. Il n'y a pas bien longtemps, quand la barbe avait encore des reflets châtains, elle semblait continuer la fourrure du bonnet. Aussi les habitués, à qui le personnage était familier, mais qui ignoraient son nom comme ils ignoraient le son de sa voix, l'appelaient-ils entre eux « l'Angora », mais affectueusement, sans nulle intention de raillerie. Il arrivait, accompagné d'un admirable chien de race, à longs poils

soyeux lui aussi, qui, le maître à peine installé, allait faire le tour des tables, dédaignait les caresses des dames, toujours en admiration devant sa beauté, et, après avoir constaté que personne n'avait de sucre à lui donner, revenait se coucher aux pieds du consommateur taciturne.

Au bout d'une heure, celui-ci ayant achevé la lecture des journaux du soir se levait et, précédé du bel animal, allait dîner, toujours silencieux,en l'un ou l'autre des restaurants du boulevard Montparnasse, puis regagnait ses pénates, pour rester enfermé jusqu'au lendemain soir.

Il habitait, dans un jardin, un vaste atelier avec soupente, chambre à coucher et cuisine, rue Humboldt, vis-à-vis des hautes murailles de la Santé. Logis clair et propre, aux murs décorés de toiles et d'eaux-fortes, où de hautes et larges bibliothèques gardaient de beaux et bons livres bien rangés. Sur les tables surchargées de papiers on remarquait de bizarres objets de cuivres, des instruments scientifiques, des modèles de bateaux et aussi un violon.

Maurice Chevreux était ingénieur naval. Né dans un port breton, d'abord mousse, puis bientôt amené à Paris par des raisons de famille, il devait conserver toute sa vie cette douceur de parole, ce regard nostalgique qui caractérisent les gens de mer et qui s'accompagnent d'une extrême sensibilité toujours discrètement dissimulée. Il y a vingt-cinq ans, Chevreux vivait à Montmartre, et fréquentait un milieu d'artistes groupés autour du maître graveur Marcellin Desboutin. Il faisait des apparitions de quelques semaines. Sa conversation était d'un lettré délicat et d'un musicien. Il peignait. Il était très sympathique.

Souvent il disparaissait : il était allé dans quelque port, pour des constructions. Il en revenait avec un ou deux mois de loisir à consacrer aux beaux-arts. Il aimait à parler de son ami Maupassant, pour qui il avait autrefois construit un bateau où il avait vécu, seul avec lui, cette croisière que l'écrivain a racontée dans son livre : *Sur l'Eau*.

Un beau jour, on ne le vit plus. Et ce ne fut qu'après bien des années, aux premiers temps de la guerre, qu'un hasard nous le fit retrouver au petit café de l'avenue de l'Observatoire.

Pendant cette longue période, Chevreux était-il exclusivement retourné à sa profession d'ingénieur? Il raconta qu'il avait fait de longs séjours au Havre, en Hollande, en Angleterre, en Espagne, qu'il s'était lié personnellement avec le roi Alphonse, qui lui avait fait une commande importante de sous-marins; que les événements de 1914 en empêchèrent l'exécution...

Et un soir, en veine de confidence, il dit :

« On ne sait pas que c'est sur mes plans qu'a été construit le premier zeppelin qui ait pu naviguer. J'étais loin d'en prévoir la destinée. Pouvais-je supposer la possibilité d'une guerre ? J'ai été appelé en Allemagne, et je m'y suis rendu le plus ingénument du monde, pour travailler pendant de longs mois dans les ateliers du comte Zeppelin. C'est moi qui ai inventé le moteur à six cylindres... »

Celui à qui il disait cela s'abstint de questionner,et laissa parler Chevreux qui entra bientôt dans des détails techniques où il n'était pas aisé de le suivre. Il semblait, d'ailleurs, ne parler que pour lui-même, comme formulant inconsciemment tout haut une torturante préoccupation habituelle.

Qui sait si cette préoccupation n'était pas la raison de son existence

solitaire et taciturne? Qui sait si elle n'a pas hâté la fin de Maurice Chevreux ?

Il ne faut pas oublier de dire que, le mois dernier, on le vit venir tout seul au café : le beau chien, son unique ami, était mort. Cela aussi a pu porter un coup fatal à cette nature infiniment sensible.

On songe, en effet, quelle devait être la profonde tristesse de cet homme, les soirs de raids de zeppelins. Mais peut-être aussi que la faillite de ces monstres aériens lui fut un réconfort, les derniers mois de sa triste vie d'homme de génie ignoré.

§

Mme Marguerite Clément poursuit dans l'Œuvre ses remarques sur l'âme américaine. Elle compare aujourd'hui « leur intelligence à la nôtre ». Après avoir constaté que nous étions moins moraux qu'eux, elle reconnaît, pour nous consoler, qu'ils paraissent moins intellectuels que nous.

Ce n'est d'ailleurs qu'une apparence, car ils ont leur intelligence, précieuse, abondante, bien répartie, mais ce n'est pas la nôtre. C'est si peu la nôtre qu'il faut nous tenir sur nos gardes si nous voulons éviter l'injustice qui naîtrait de la déception.

Ouvrons leurs journaux, par exemple. Notre article de tête — ils disent « editorial » — y arrive... en queue; pire même, il est dissimulé, perdu, aux environs de la dix-septième page, car à moins d'habiter les confins de la banlieue, avec deux heures de temps à tuer tous les jours, personne, n'est-ce pas, ne le lit. En revanche, tous les autres articles commencent ensemble sur la page 1 ; ils finissent où et quand ils peuvent : l'essentiel c'est qu'ils attirent simultanément l'attention du lecteur pressé; pas de choix arbitraire : tout ce qui *est* est intéressant.

Chacun de ces articles — n'allez pas croire que je fais de l'humour — répète trois fois la même chose : premièrement un sous-titre étendu, puis un résumé, enfin un développement. Comme aucune disposition typographique n'indique le passage de l'un à l'autre, il semble les premiers jours qu'on ait la berlue; on est poursuivi par une impression de « déjà lu » qui vous inquiète; à la longue on s'y fait et l'on découvre même la raison de cette présentation inattendue. Il y a des gens qui n'auront jamais le loisir de pousser plus avant que la manchette; certains atteindront hâtivement au résumé; quant aux malheureux qui s'obstinent, d'abord c'est le mauvais signe qu'ils n'ont rien d'autre à faire; ensuite mieux vaut lire la vérité trois fois qu'une et avoir ainsi quelque chance de la retenir. Les Américains trouvent qu'il n'y a rien dans nos journaux, parce que les idées, justement, tendent à y dominer l'information.

On lit beaucoup en Amérique, mais on ne relit pas. Un nouveau roman est lancé à grands renforts d'annonces; des milliers l'achètent, des centaines le parcourent, tous l'oublient. D'ailleurs la statistique des bibliothèques semble bien indiquer qu'on goûte le roman de moins en moins. Savez-vous quels ouvrages y sont le plus demandés? Des bouquins de sociologie ou des traités de mécanique : ce qui vient du réel ou y tend.

Très peu de culture à la française; une ignorance de la vieille Europe

qui vaut notre ignorance de l'Amérique, mais qui semble tout de même moins excusable, parce que nous avons fait plus de bruit dans le monde et depuis plus longtemps. Les écoles secondaires où vont, comme j'ai dit, neuf millions d'élèves ne demanderaient pas mieux que de leur enseigner quelque chose; les méthodes sont bonnes, les professeurs dévoués : il n'y a que les élèves qui ne fassent rien. Tout savoir désintéressé, toute connaissance abstraite les rebutent. Ils demandent d'une étude à quoi elle sert et « si ça vient vite ».

Sans compter que l'Ecole a, là-bas, autre chose à faire que d'instruire ; elle américanise — traduisez qu'elle éduque ; cela prend du temps. Se former à l'éloquence, administrer la chose publique et jouer au football semblent, hélas ! incompatibles avec une grammaire un peu poussée ; il faut choisir et l'Amérique, jusqu'à présent, n'a pas choisi la grammaire. Cela peut lui venir.

Je ne serais pas étonnée que cela lui vînt. Déjà des poètes se lèvent qui ne sont pas seuls à goûter leurs vers ; on rencontre, de-ci de-là, bon nombre d'érudits dans les Universités : surtout il y a tant de bibliothèques et de laboratoires que l'organe, quelque jour, y créera la fonction. L'Amérique a de quoi attendre.

Il reste à Mme Marguerite Clément de nous faire connaître ces nouveaux poètes « qui se lèvent et ne sont pas seuls à goûter leurs vers ». Peut-être cette poésie toute neuve rafraîchirait-elle la nôtre.

§

A propos de M. Croquant, le Homais à la mode de 1913 dont Remy de Gourmont nous a laissé l'image, André Billy évoque, dans **l'Œuvre**, la maison de Remy de Gourmont :

Plus tard, après la guerre, quand nous aurons de nouveau le loisir de penser à ces choses, on mettra une plaque sur la maison qui porte le numéro 71 dans la rue des Saints-Pères : « *Ici vécut et mourut Remy de Gourmont* », et ceux qui nous suivront diront comme nous : « La maison de Remy de Gourmont ». C'est une vieille maison de la rive gauche, simple et solide, et qui vous accueille avec bonhomie. La concierge que nous y avons connue du vivant de Remy de Gourmont et de son amie, Mme de Courrière, les a suivis tous deux dans la tombe, mais l'atmosphère n'a pas changé. Le vernis du Japon, dont parle Pierre de Querlon dans sa brochure sur l'auteur de *Une nuit au Luxembourg*, et qui était tout petit en ce temps-là, a beaucoup grandi ; il forme maintenant dans la cour un jet dru et haut de verdure frissonnante, ombrageant l'imprimerie de l'éditeur-poète François Bernouard. François Bernouard est revenu du front, et il me semble, à l'apercevoir de loin qui surveille le roulement de sa machine, que je suis reporté à dix ans en arrière.

— Je vais te donner mon dernier livre, me dit Bernouard, pour que tu en parles aux lecteurs de l'*Œuvre*.

Il me tend *le Convalescent ou la Berlue rayonnante, pour plaire aux yeux, charmer les oreilles et distraire l'esprit*, orné de plusieurs dessins inédits de M. Paul Iribe. L'ouvrage, d'une typographie délicate et raffi-

née, a de quoi plaire aux yeux, en effet. Je l'ouvre et j'y lis ces deux vers :

Ah ! ne soyez pas sanguinaire
A l'arrière.

Profonde sagesse en peu de mots !
Je demande à François Bernouard :
— Et Gaston Deschamps ?
— Il est mort.

Lui aussi. Gaston Deschamps était un lapin à qui on avait donné ce nom en manière de plaisanterie bien littéraire. Il était toujours fourré sous la table de Bernouard, et il rongeait tout ce qui se trouvait sous son bec ; les manuscrits, les épreuves, les beaux exemplaires sur Chine et sur Japon...

Ah ! le coin de Paris charmant qu'était avant la guerre cette cour du 71 de la rue des Saints-Pères ! Rendez-vous de poètes, d'artistes et de philosophes ! On ne montait pas chez Remy de Gourmont sans faire un tour par l'imprimerie de François Bernouard, et il était rare qu'on vînt voir Bernouard sans rendre visite à Remy de Gourmont, ou à son frère Jean, ou à l'extravagante et si bonne Mme de Courrière. André du Fresnois et René Dalize, tous deux tués à l'ennemi, venaient là souvent, de même que Paul Feuillâtre, Pierre-Gérard Jordaens et Charles de Fontenay qui ont eu le même sort, de même qu'André Salmon, Guillaume Apollinaire — définitivement inapte au combat après trépanation, — Charles Perrès, le poète des *Bavardages d'Attila*, qui a eu l'autre jour le bras broyé par un éclat d'obus (sa troisième blessure !), Jacques Dyssord, Jean Cocteau, Paul Léautaud, André Rouveyre, Emile Zavie, évadé d'Allemagne, aujourd'hui infirmier dans le Caucase, Francis Carco, redevenu aviateur après réforme, Blaise Cendrars, qui a laissé un bras dans les tranchées de la légion étrangère... Quel massacre ! Quelle dispersion ! Et comme c'est mélancolique, comme c'est triste, cette solitude où François Bernouard fait rouler sa machine, cependant que là-haut, non moins solitaire, Jean de Gourmont habite l'ancien appartement de son frère Remy, dont il a voulu que l'aménagement restât intact, chaque livre, chaque bibelot gardant la place où la main de Remy de Gourmont savait sans hésitation le trouver !

R. DE BURY.

LETTRES ALLEMANDES

Mort de Richard Voss. — Fritz von Unruh : *Ein Geschlecht*. — Mort de Peter Rossegger.

Richard Voss, qui est mort à Munich au mois de juin dernier, a été incinéré solennellement, à sons de trompes. Cette cérémonie pompeuse et un peu ridicule était bien dans la note d'un écrivain qui, pendant trente ans, occupa une des premières places dans la littérature allemande et qui disparaît sans avoir laissé une seule œuvre digne de passer à la postérité. Il prétendait assumer dans son pays le rôle d'un Sardou ou d'un Dumas, obtint des succès dramatiques considérables, fut fêté à l'égal d'un grand génie et pourtant, si l'on voulait passer en revue ses productions, on n'en trouverait aucune qui

méritât une mention spéciale. Ses pièces les plus réputées, *Schuldig, Alexandra, Eva*, ont été jouées par tous les théâtres d'Allemagne et d'Autriche, on les trouve dans la *Bibliothèque universelle* de l'édition Reclam, à côté des grands classiques. Suprême consécration! Oscar Blumenthal n'en disait pas moins qu'un four de Sudermann rapporte davantage que trois succès de Richard Voss.

Doué d'une imagination puissante, aidé d'un réel talent d'arrangeur, Richard Voss était incapable de mettre debout un personnage et de donner à ses œuvres l'apparence de la vie. Il fit du réalisme pour gens du monde, imita Sudermann et Hauptmann et se tourna ensuite vers le roman, quand il lui apparut clairement que le public se désintéressait de son effort dramatique. Ce Poméranien ne pouvait vivre que dans le Midi. Il partageait son existence entre Munich et Rome, se sentant chez lui beaucoup plus en Italie qu'à Berlin. Les Allemands prétendent même que « la guerre lui avait enlevé sa véritable patrie », car, avant qu'ils voulussent ressusciter le Saint-Empire, nos ennemis s'imaginaient déjà que la Péninsule apennine ne pouvait servir à autre chose qu'à fournir à leur élite une villégiature de choix. Voss est mort prématurément de n'avoir plus pu passer ses hivers à la villa Falconieri. Quand il débuta en 1881 avec une tragédie sur les vêpres siciliennes qui s'intitulait *Luigina Sanfelice*, ses admirateurs saluaient déjà en lui un futur Byron. C'était l'année même où la ville de Mannheim célébrait le centenaire des *Brigands*. Un concours fut ouvert pour un drame dans le goût « classique » qui devait être représenté en même temps que la première pièce de Schiller. Voss obtint le prix. Quelques mois plus tard, il fut primé une seconde fois, cette fois-ci par le théâtre de Francfort, avec une tragédie romaine, *La patricienne*. Il s'installait ainsi dans les fonctions de lauréat. M. J. Landau rappelle dans le *Berliner Tageblatt* (16 juin) les admirations qu'il suscitait alors :

C'était Byron ressuscité ! La même figure ronde et molle, la barbe blonde et courte, la cravate lâche, la lourde démarche appuyée sur une canne, à cause d'une jambe plus courte. Tout à fait Byron !

Parce que Richard Voss boitait, il ne pouvait évidemment avoir moins de talent que Byron. Que de fois les Allemands ont essayé, depuis cinquante ans, de nous monter le coup, en nous faisant croire qu'ils ont enfin engendré le grand génie littéraire qui serait le plus bel ornement du nouvel Empire. Hélas ! quand on y regardait de plus près, on s'apercevait que toute cette excitation était vaine et que rien, absolument rien ne pouvait justifier la naïve présomption des critiques d'outre-Rhin. Comme l'Europe avait renoncé à croire qu'il y avait quelque chose derrière les productions incohérentes de leurs écrivains, les Allemands s'étaient constitués en société d'admiration

mutuelle. Ils ont continué à découvrir chez eux de nouveaux génies et ils n'ont pas cessé ce petit jeu depuis la guerre.

Parmi la demi-douzaine que l'on pourrait citer, en voici un dont nous avons déjà parlé (voir *Mercure* du 1er avril 1918). Fritz von Unruh continue à faire parler de lui. Le théâtre de Francfort a monté une de ses pièces, non pas en représentation publique, car la censure militaire aussi bien que la police des mœurs y eussent mis de l'ordre, mais dans un spectacle privé, auquel les critiques berlinois furent conviés. Le 16 juin, le *Verein Frankfurter Kammerspiele* donna, à huis clos, **Ein Geschlecht**, qui est, dans l'œuvre déjà touffue de ce jeune officier, certainement la plus surprenante. Et nous voic dès le début, embarrassé pour en traduire le titre. *Das Geschlecht* signifie à la fois l'espèce, le sexe, la famille, la lignée, la race, la génération présente, et M. Fritz von Unruh a voulu donner toutes ces significations au terme qu'il a choisi pour servir d'enseigne à sa tragédie symbolique. Nous a-t-on assez dit que l'allemand est une langue synthétique ! Quant au sujet, il est aussi embarrassant que le titre, mais il convient néanmoins d'y insister, car la pièce que la jeune Allemagne vient d'applaudir constitue un exemple saisissant de ce que peut fournir l'imagination allemande, quand elle est livrée à elle-même.

Ein Geschlecht est la tragédie des instincts déchaînés. La passion hurle à chaque vers, mais on y chercherait en vain la beauté du drame antique. Pour trouver l'origine de cette littérature affolante, il faudrait remonter aux incohérences des Zacharias Werner et des Müllner, dont le romantisme échevelé fit, il y a cent ans, les délices de l'Allemagne. Le décor représente le mur d'un cimetière. Une mère pleure son fils cadet tué à la guerre ; deux autres de ses fils sont enchaînés auprès d'elle contre ce mur, car ils vont expier des crimes épouvantables ; un quatrième fils se bat encore, tandis qu'une jeune fille complète le groupe. Entre la mère, les deux fils et la fille va se jouer le drame qui prétend révéler au public les abîmes de la nature humaine. Le fils aîné, homme fort, débordant de sève, a été condamné à mort parce qu'il a violé des femmes à la guerre, le second, débile et sentimental, parce qu'il a fui devant l'ennemi. Ils reprochent à leur mère de les avoir mis au monde ; c'est la révolte de la jeune génération contre l'ancienne. La mère maudit la guerre, cause de tous ses maux. Les dialogues des quatre personnages sont une succession d'imprécations. L'un des fils va jusqu'à vouloir étrangler sa mère, tandis que la fille brûle de désir pour son frère.

Ce drame de meurtre et d'inceste pourrait être sublime et douloureux ; il n'est que pénible. Les critiques qui assistaient à la représentation, tous prévenus en faveur de l'auteur, ne peuvent s'empêcher de confier à leurs lecteurs qu'à certains moments, des coups de sifflet

sont partis de la salle. Pour nous, il n'est pas indifférent de savoir que l'Allemagne d'aujourd'hui, l'Allemagne des champs de bataille, l'Allemagne sadique et barbare, telle qu'elle nous apparaît depuis quatre ans, produit de pareilles œuvres. Tient-elle à excuser ses crimes en les mettant à la scène, pour leur prêter un caractère symbolique? Ou bien ses écrivains croient-ils que la guerre — un état d'esprit nouveau créé par les événements — leur permet d'étaler dans toute son horreur le fond de leur cœur? Fritz von Unruh a composé *Ein Geschlecht* pendant la seconde année de la guerre. Il était alors en pleine bataille. Nous savons qu'il a pris part à l'affaire de Verdun, à laquelle il a consacré un livre de prose qui a été comparé au *Feu* de Barbusse. Où donc allaient ses pensées au cours des heures solitaires, les jours de repos à l'arrière? A évoquer de terribles images. Ses héros n'ont que des pensées impures. Le souvenir du sang qu'ils viennent de répandre leur fait monter au cerveau des idées de viol et d'inceste, quand ce ne sont pas celles du lâche qui se dérobe quand il faudrait se battre. Ils crient leur haine de la guerre, et leurs mains sont encore pleines de sang et, pour répandre du sang encore, ils vont jusqu'à faire violence à leur mère...

Nous n'arriverons jamais à comprendre la psychologie des Allemands, si nous ne tenons compte de la façon dont ils traitent les choses de l'amour. Il y a toujours quelque chose de louche dans l'étalage de la passion, lors même qu'elle revêtirait les aspscts les plus sublimes. Ce mélange de maboulisme et de vice, que l'on retrouve dans la plupart des œuvres contemporaines, nous révèle le fond même de la race. Rappelons-nous ce que disait Hœlderlin, quand il s'appliquait à analyser le caractère de ses compatriotes : « Il n'y a rien de pur qu'ils ne corrompent, rien de sacré qu'ils ne souillent de leurs mains grossières. » Chez eux tout est équivoque. « Ce qui, chez les sauvages même, reste divinement pur, ces barbares qui calculent tout en font métier et marchandise, et, ajoute le vieux poète, ils ne peuvent faire autrement. »

Que ne s'est-il trouvé quelqu'un, à la représentation de Francfort, au moment où, après le spectacle, le lieutenant Fritz von Unruh était entouré et acclamé par ses amis, pour lui lire ces imprécations tirées d'*Hyperion*, sur le peuple barbare, « devenu plus barbare par la religion et la science », sur ce peuple « incapable de tout sentiment divin et corrompu jusqu'aux moëlles » !

§

Après avoir signalé ici les excentricités du dernier génie découvert par l'Allemagne, il conviendrait de consacrer quelques lignes au bon Rossegger, enfant des Alpes styriennes, mort à Krieglach le 26 juin. Il était âgé de soixante-quinze ans et jusqu'aux derniers jours de sa vie il n'avait cessé d'écrire, bien que la guerre eût ébranlé profondé-

ment ses convictions de vieil idéaliste. La voyant traîner en longueur, il avait conclu, ainsi qu'il avait l'habitude de dire, « la paix séparée avec lui-même ». C'était un homme tout d'une pièce qui, étant né paysan, ne cessa de chanter la vie rustique. Deux de ses livres, *Waldschulmeister* et *Waldheimat*, ont été traduits en français. Ce fut surtout un succès de curiosité, car nous avons dans notre littérature d'autres récits villageois et sous nos yeux d'autres décors dont l'attrait nous est plus sensible. Fils d'un humble paysan, trop débile pour les travaux des champs, Rossegger avait été mis en apprentissage chez un tailleur, mais il aimait la nature et fit des vers qui furent remarqués. En 1876, il fonda le *Heimgarten*, revue populaire, écrit dans le style des vieux almanachs, qui fit sa réputation. Ses contes, ses nouvelles, sont pleins de poésie de la forêt. Ce contemplatif n'appartenait à aucune école. Son horizon était borné par les montagnes de la Styrie. C'est là qu'il vécut, délayant à l'infini sa philosophie simpliste, la poitrine gonflée par le souffle de l'air pur.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Sir Henry Newbolt : *A new study in English Poetry*, Constable, 10 s. 6 d. — Joseph Lee : *Work-a-day Warriors*, Murray, 2 s. 6 d. — Wilfrid Wilson-Gibson : *Livelihood*, Macmillan, 3 s. 6 d.

Tous ceux qui entendent parler Sir Henry Newbolt en public sont frappés de la sonorité de sa voix et de la clarté de sa diction qui contrastent avec les sons voilés et indistincts qu'émettent la plupart des orateurs anglais. Les écrits de Sir Henry ont une égale lucidité. Il traite de son art avec une simplicité qui rend accessibles au lecteur le moins philologue et le moins poète les questions les plus abstraites de la prosodie et de la versification. Si, aux yeux de l'érudit, les définitions de **A new study in English Poetry** ne diffèrent guère des précédentes, elles répondent néanmoins aux besoins du grand public qui oublie ou ignore ce qu'on a écrit avant son époque et qui réclame des formules sur lesquelles il peut baser son jugement.

La poésie, d'après Sir Henry, est « l'expression de l'activité esthétique ou intuitive », tandis que la prose est celle d'une « activité intellectuelle ou logique ». Dans ce cas, un roman peut-il être de la poésie ? L'auteur nous assure qu'il l'entend bien ainsi. C'est aller un peu loin ! s'écrieront certaines gens. Sans doute, mais Newbolt dit « de la poésie » et non point des vers, qui nécessitent l'emploi d'un rythme différent de celui de la langue courante et parlée. L'on ne peut nier alors que sa définition ne s'applique à certains romans : ceux de Thomas Hardy ou de Pierre Loti, par exemple. Passant à l'étude du

rythme, il met en garde contre l'erreur de regarder la métrique « comme une espèce de décoration extérieure ». Elle doit au contraire « être l'intuition de l'artiste ». Ceci nous rappelle la recommanda-ion d'André Gide :

Que le rythme des phrases ne soit point extérieur et postiche par la suc-cession seule des paroles sonores, mais qu'il ondule selon la courbe des pensées cadencées par une corrélation subtile.

Qu'est-ce que le rythme ? Quelle est sa nature, son origine, son développement ? Sir Henry ne répond point directement à la pre-mière de ces questions :

La chose la plus significative que nous puissions dire du rythme, en gé-néral, c'est qu'il est toujours présent où il y a vie. Les ondes lumineuses et acoustiques qui nous révèlent le monde, les pulsations de notre sang et le notre respiration sont des exemples familiers... Si le rythme appartient l'essence de la vitalité, il n'est pas étonnant qu'il se fasse sentir dans le angage et surtout dans le langage poétique qui exprime les émotions pen-lant lesquelles la vie humaine augmente d'intensité. En fait, chaque langue possède un rythme qui lui est propre et qui exprime la vie quotidienne de a nation qui la parle. Elle gagne ou perd en beauté suivant la dignité ou a dégradation de cette vie. On trouve, en plus, qu'il y a des rythmes régu-iers, des répétitions et des réduplications qui n'appartiennent qu'à la poé-ie de certaines langues... La poésie est à l'origine plus apparentée à la lanse qu'au chant... L'instinct rythmique de la vie a engendré le mouve-nent de la danse, celle-ci étant accompagnée par un battement monotone le la mesure. Ce tam-tam régulier a influencé le rythme naturel de la angue et l'a rendue plus belle, plus émotionnelle, et plus mémorable.

Un rythme parfaitement régulier ne pouvait cependant s'imposer, parce que le rythme naturel est nécessaire pour donner aux mots leur ignification complète. Il ne peut donc y avoir de mesure rigide.

Ce qui a toujours existé, soit en grec ou en latin, soit dans la poésie moderne, c'est un antagonisme, un équilibre ou un compromis entre ictus métrique, le battement régulier que j'ai imaginé, et le rythme du arler commun. Le rythme poétique n'est ni purement machinal, ni libre omme celui du langage. Il est limité par la loi de la mesure ou prosodie.

La prosodie nouvelle des vers européens peut se résumer ainsi, 'après Sir Henry : 1° Un vers consiste en un nombre fixe de sylla-es ; 2° Les syllabes supplémentaires ne sont permises que lorsque élision est possible ; 3° Chaque syllabe d'un vers peut être longue u courte ; 4° Chaque syllabe peut être fortement accentuée ou non, nais, en pratique, cette licence est limitée ; 5° Une ligne, par exem-le, doit contenir un certain nombre de syllabes accentuées placées e façon à contenter l'oreille hantée par l'alternance régulière des mps forts.

Sir Henry Newbolt se montre ici le disciple de Mr Robert Bridges.

Il n'insiste point assez sur le fait que la mesure est le facteur essentiel du rythme et non le nombre de syllabes, à moins de donner à ces dernières une durée égale, ce qui est impossible. On peut ici rappeler la théorie que Mr T.-S. Omond résumait dans *Metrical Rhythm* en 1905. Il disait que le pied, ou unité de mesure, ne consiste pas en syllabes, mais qu'il les contient et qu'au point de vue historique et logique, il les précède et en est indépendant.

Les questions intéressantes que touche Sir Henry Newbolt sont trop nombreuses pour qu'on les discute toutes ici ; il en est deux cependant qui ont une portée plus immédiate que les autres. Celles de la place du poète dans la vie publique et de la poésie dans l'éducation. Les écrivains craignent de n'avoir point le droit d'exister dans l'organisation socialiste future. Sir Henry demande à l'Etat non point d'offrir aux bardes une situation politique où ils feront sans doute pauvre figure, mais de reconnaître la valeur civilisatrice de leur œuvre. Les démocraties ont besoin de maintenir leur idéal et de le faire progresser. Qui les aidera mieux dans cette tâche que le poète ? Ses œuvres seront la synthèse des intuitions nationales et le médium par lequel se répandront les idées nobles et généreuses. Dans les écoles, la lecture de poèmes formera l'une des parties essentielles du programme. Lire ne veut pas dire commenter chaque phrase, chaque mot, jusqu'à ce qu'il n'ait plus aucun sens pour l'élève. Personne ne nie l'importance des études critiques, mais tout dépend de l'âge auquel on s'y adonne. Il est rare qu'un enfant de dix ans dissèque pendant trois ou six mois une pièce de Shakespeare ou de Corneille, comme on le fait en Angleterre, sans résultats fâcheux : le principal est de le dégoûter à jamais des classiques. Espérons que chez nous aussi, les disciples de Faguet renonceront à souligner de leurs remarques « fines et profondes » les meilleures pages de Racine et de Molière. Sir Henry Newbolt a non seulement le don de rendre claires les discussions les plus abstraites, mais il les agrémente de nombreux traits d'esprit et d'analyses amusantes de ses contemporains et de leurs opinions poétiques.

§

C'est avec regret que nous apprenons que Mr Joseph Lee, l'auteur de **Work-a-day Warriors**, est prisonnier en Allemagne. Pendant quelques jours l'inquiétude a été grande à son sujet, mais la nouvelle qui le donnait comme mortellement atteint est controuvée : il n'est point blessé. Pendant sa captivité, que nous souhaitons fort courte, il faut espérer que ses talents de dessinateur et de poète lui permettront de se distraire et d'égayer ses compagnons. Ses vers, sans atteindre aux grandes envolées du lyrisme et du sublime, sont pleins d'entrain et respirent parfois un charme triste comme dans dernier couplet du « Willow Tree ».

O Willow, willow weeping,
Do you but weep for those
Our women folk whose hearts are broke,
Whose eylids never close,
Who lie all night unsleeping,
O Willow, willow weeping ?

§

Les rêveries dramatiques que contiennent le **Livelihood** de Mr W.-W. Gibson ont un tout autre caractère. Ce sont les songes de gens simples, du paysan, du mineur, de la domestique, du gardien du phare ou de l'employé qui, pendant les nuits de brouillard, place les pétards sur les rails du chemin de fer. Pendant qu'il accomplit, à demi éveillé, sa tâche machinale et quotidienne, le travailleur pétrit, dans son cerveau halluciné, la douleur tenace qui s'accroche à lui comme la pâte gluante aux doigts du boulanger. Visions de mort et de deuil auxquelles son esprit ne doit point s'arrêter, car, pour gagner sa vie, il ne faut pas de défaillance. La lutte intime se continue, ignorée du reste du monde. C'est une détresse sourde qu'éclaire seul le souvenir fugitif de minutes heureuses, d'un visage aimé ; une nuit sombre où brille voilée par des nuages passagers une étoile d'amour et de dévouement.

Mr Gibson a la vision d'un peintre. Ses effets de neige, ses descriptions de la maison du marin sont d'un réalisme aussi plastique qu'intuitif. Dans *Makeshifts*, le dernier et l'un des plus beaux poèmes du recueil, il décrit ainsi la bruyère:

HEATHER CAME

Always into his mind like sudden flame,
Blazing and streaming over stony braes,
As he had seen it on that day of days
When he had plunged into a sea of bloom,
Blinded with colour, stifled with the fume
Of sun-soaked blossom, the hot, heady scent
Of honey-breathing bells, and sunk content
Into a soft and scented bed to sleep;
And he had lain in slumber sweet and deep,
And only wakened when the full moon's light
Had turned that wavy sea of heather white.

Par son rythme, Mr Gibson rappelle Browning, mais il possède peut-être à un plus haut degré le don d'effacer sa personnalité devant ce qu'il dépeint. De plus, ses héros s'identifient souvent avec leur ambiance d'une manière toute moderne.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

L'activité littéraire de l'Hellénisme. — Costis Palamas : *Jules Typaldos;* Parnassos, Athènes. — L. Mavilis : *Ta Erga ;* Grammata, Alexandrie. — La question linguistique. — J. Polémis : *Ta Spasména Marmara;* Athènes. — G. Drossinis : *Kleista Vlephara;* Sideris, Athènes. — Memento.

L'activité littéraire de l'Hellénisme, telle que nous la révèle le répertoire à peu près complet régulièrement publié par des revues comme *Grammata* d'Alexandrie ou *Pinacothiki* d'Athènes, retrouve à travers les difficultés présentes les modalités qu'elle était en train d'abandonner et, délaissant le livre, se tourne vers le théâtre, la conférence, voire les revues, éphémères souvent. Rien d'étonnant, du reste, à ce que l'usage de la parole soit accueilli avec empressement au milieu d'une race qui s'est illustrée de son culte, et qui aime à montrer la souplesse de son esprit dans les subtilités de la dialectique.

Certes les œuvres imprimées ne sont pas totalement absentes, et il est naturel au surplus qu'un ralentissement de la production se soit manifesté dans les circonstances actuelles ; mais c'est dans les écrits brefs, quand ce n'est pas dans de simples causeries qu'il faut chercher l'affirmation des tendances les plus neuves, la ferveur généreuse des plus significatives préoccupations d'avenir.

Constatation paradoxale en apparence : quand les conférenciers ne s'attaquent pas directement aux problèmes politiques suscités par la guerre, ils cherchent volontiers à mettre en lumière quelque figure caractéristique de l'Hellénisme, à ramener l'attention sur les précurseurs. La plupart des grandes figures littéraires du XIXe siècle hellénique ont été ainsi ressuscitées au cours de 1917. Avec son double talent de grand poète et de critique averti, M. Costis Palamas a fait revivre la physionomie de l'un des plus doux élégiaques qui aient vu le jour aux Iles Ioniennes : **Jules Typaldos**, l'auteur de *La Fuite*, des *Deux Fleurs*, de l'*Enfant et la Mort*, du *Klephte mené au supplice*. La poésie de Typaldos a le tour aisé des chansons populaires et, quoique son auteur ait subi profondément l'influence de l'Italie où il étudia et voulut retourner mourir, elle a un caractère profondément national. Elle n'est pas exempte non plus de fatalisme. Les penseurs de l'Italie contemporaine feront bien de méditer sur les caractéristiques de la renaissance littéraire aux Iles Ioniennes ; ils pourront y puiser de quoi régler à la satisfaction de la Grèce et de l'Italie les difficiles questions d'Epire et du Dodécanèse.

La brillante conférence de M. Palamas a paru en brochure sous les auspices du Syllogue Parnassos. Dans la même enceinte et sous le même patronage, M. Courtidis parla du grand précurseur de l'Ecole d'Athènes, Alexandre Rangabé, qui, au milieu d'écrits de tout ordre,

a trouvé le moyen de composer la plus populaire des comédies néo-grecques, *Les Noces de Coutroulis*, satire fine et vive des mœurs politiques de l'époque ; M. Varnalis évoqua la figure errante de Georges Vizyinos, poète et conteur né en Thrace et qui, après avoir débuté comme apprenti tailleur, faillit se faire moine, alla ensuite étudier la philosophie en Allemagne, vint à Paris, puis mourut fou vers 1895 à Athènes ; M. Papantoniou glorifia ce pauvre de génie que fut le conteur Papadiamandis, peintre inimitable de la vie grecque des îles ; M. Sakellaropoulos détailla l'œuvre et l'action généreuse de Bikélas, dont les nouvelles et le *Louki-Laras* ont fait le tour de l'Europe.

A l'Académie des Femmes, M. Costis Palamas montra comment les Grecs savent chanter la Mort de la Jeune fille, et M. Xénopoulos, qui occupe l'une des premières places parmi les dramaturges de son pays, parla avec science et distinction de l'évolution du Théâtre néo-grec.

Au théâtre Dionysia, M. Papayanis détailla l'œuvre poétique de Laurent Mavilis, dernier représentant de l'Ecole ionienne, que son idéal garibaldien porta en 1913 sur les champs de bataille d'Epire pour y trouver la mort.

Disciple de Polylas, grandi dans l'atmosphère intellectuelle de sa patrie corfiote, où les influences de l'Italie voisine se mêlent aux souffles du Nord germanique, Mavilis, qui était allé terminer ses études en Allemagne, joignait au culte de Dante et de l'Arioste celui de Gœthe, de Schiller, de Shakespeare, de Shelley, voire du vieux Vyâsa hindou, dont il voulut traduire en vers le magnifique épisode de *Nala et Damayanti*.

Rappelons que les **Œuvres** de Mavilis ont été éditées en 1915 par la revue *Grammata* d'Alexandrie, avec une remarquable étude critique de Mme Irène Dendrinos. Mavilis puisa le plus clair de son inspiration dans l'amour de la patrie, qu'il ne séparait pas de l'amour du Beau. Le sentiment de sa valeur ne lui faisait pas mépriser les humbles, et il honorait de son estime le cordonnier-poète Spyros Péroulis, qui vient de mourir en son village de Potamos à Corfou.

Il se manifesta surtout le champion éclairé de la langue démotique, et ses opinions sont à retenir en un moment où, à propos d'enseignement populaire, les discussions reprennent avec plus d'âpreté que jamais. Les conférenciers naturellement ne pouvaient esquive un si palpitant sujet. Sous des prétextes différents, MM. Franguias Koukouiès, Triandaphyllidis, s'y essayèrent non sans mérite ; mais il est douteux que Traditionnistes et Scientistes trouvent de sitôt un terrain d'entente.

A notre avis, dès que l'on touche à l'enseignement, **la Question linguistique** devient au premier chef une question d'orthographe.

M. Triandaphyllidis devait partager cette opinion, qui publiait, dès 1913, au *Bulletin de la Société d'enseignement*, une savante étude critique sur l'évolution de l'orthographe grecque et sur les diverses réformes successivement préconisées pour la simplifier, depuis Vilaras.

C'est par l' doption d'un système d'écriture phonétique que le grand grammairien serbe Vouk Karadjitch put faire triompher la langue populaire à l'encontre du serbe scolastique. Chacun sait, d'autre part, que le dialecte crétois, dont la littérature fut si riche, employait au XVII[e] siècle l'alphabet latin.

Il pourrait y avoir là une indication, dont les Français seraient les premiers à profiter. J'imagine, en effet, que nous n'allons pas tarder plus longtemps à organiser chez nous l'enseignement du grec moderne. Et pourquoi, selon l'idée de M. Poisson, cette étude ne précéderait-elle pas celle du grec ancien ? Mais quel grec moderne allons-nous choisir ? Est-ce celui des journaux ou celui des conteurs et des poètes ? Allons-nous heurter, nous aussi, le *malliarisme* à l'académisme, tous deux dogmatiques et intolérants ?

En réalité le faux purisme officiel a fait pénétrer peu à peu dans la langue parlée toute une série de formes hybrides. Il faut qu'un grammairien vraiment impartial se mette à l'œuvre, en dehors de tous préjugés orthographiques et de toute théorie trop étroite, pour nous donner à la fois la somme et la moyenne du grec parlé et imprimé. Est-ce possible ?

Mais l'Hellénisme est un et multiple, ainsi que l'a excellemment montré M. Sotiris Skipis dans sa conférence-brochure *Les Petites Hellades et l'Hellénisme*. Ses capitales sont Constantinople, Trébizonde, Smyrne, Chio, Chypre, Alexandrie, La Canée, Athènes. Quel sera le meilleur dialecte ?

A part les questions de vocabulaire, les poètes et les conteurs ont déjà répondu. Il y a une langue commune partout comprise dans les limites du domaine grec.

Le doux poète athénien des **Marbres brisés**, Jean Polémis, qui vient d'obtenir le Prix des Lettres et des Arts, et dont le talent est surtout fait de goût et de mesure, n'en veut point d'autre pour ses vers.

A qui chante la Grâce et l'Amour le parti-pris ne saurait convenir. Dans la série des poèmes brefs, qu'il intitule *Les Vestales*, la tendresse expressive s'adorne d'une pointe de philosophie ; là encore l'outrance ne serait pas de mise, et le poète semble avoir pris modèle sur ses prédécesseurs de l'Anthologie. M. Polémis est bien l'un des plus authentiques représentants de l'atticisme contemporain, que définissait récemment M. N. Axélos.

L'art idyllique et savoureusement impressionniste qui, un certain temps avant l'apparition du *Taxidi* de Psichari, donna à

M. Georges Drossinis quelque chose d'un précurseur, ne pouvait non plus faire fi du peuple et de la vie. L'ancien directeur de la *Hestia*, le fondateur de *L'Education nationale* demeure fidèle au démotique et nous donne aujourd'hui, sous le titre de **Paupières closes**, quelques-uns des vers les plus dignes d'attention que l'on ait publiés en Grèce depuis la guerre.

M. Drossinis, qui est rouméliote d'origine, excelle à dégager des mille aspects de la nature qu'il aime de gracieux thèmes lyriques, qu'il développe sur le mode idyllique au gré de son émotion aimable et fugitive. Il a emprunté ce goût du *lied* aux modernes poètes d'Allemagne et de France, dont il paraphrase avec amour quelques-unes des pièces les plus délicates. Harmonieusement il dit le charme changeant du ciel, de la mer, des saisons, parure de la patrie bien-aimée, puis, dans une série de curieuses pièces, des sonnets pour la plupart, il évoque les destins de l'Hellénisme appuyé sur la France et sur l'Angleterre. Il flétrit le traître bulgare, et compatit aux misères de la Serbie.

Son inspiration fut servie par l'actualité. Le sonnet *Aux Français* fut composé lors du détrônement de Constantin ; peu après, notre 58e, arborant le drapeau de Rivoli, défila sur l'Acropole où sa musique joua, et le poète y fait allusion. Le sonnet *l'Expulsion* se rapporte au départ de M. Vénizelos d'Athènes, dans la nuit du 10 au 11 septembre 1916. Le sonnet : *le Vin de la Tromperie* fut écrit le 18 novembre 1916, lorsque les Royalistes assassinèrent les marins anglais et français, cependant que les plus fous d'entre les Athéniens saluaient cet exploit comme une gloire. Le sonnet *Cinq siècles* s'inspire du démenti infligé par Constantin aux rêves nationaux des Hellènes. *L'Hymne du Traître* et *Impardonnables!* sont des cris d'anathème contre ceux qui foulèrent aux pieds le traité gréco-serbe et abandonnèrent à l'héréditaire ennemi les populations grecques de Macédoine et d'Asie Mineure. Le sonnet *Quinze mars 1311* glorifie les chevaliers de France qui combattirent à Chéronée.

Puis la voix du poète prend l'accent des chœurs antiques, pour célébrer l'idéal de la rédemption. Et c'est là un commentaire admirable à la conférence de M. Fougères, reproduite par la revue *Les Etudes Franco-Grecques*, que dirige avec autorité M. Léon Maccas, sur *La Mission de l'Hellénisme et le devoir du soldat grec d'après l'histoire et dans le présent.*

La Grèce ne pouvait ranger ses soldats que du côté des Puissances libératrices et démocratiques, puisqu'elle n'a jamais cessé d'être, depuis les origines, le rempart de la liberté européenne contre le despotisme asiatique et qu'elle doit d'avoir survécu à son idéal éternel de justice humaine. Tous ceux qui, depuis sa résurrection politique, ont représenté intellectuellement l'Hellénisme et que la tâche des

conférenciers d'aujourd'hui est de faire mieux connaître n'ont fait que reprendre en Occident et dans les traditions populaires les éléments sacrés de cet idéal de culture.

Memento. — Parmi les récentes œuvres théâtrales que la sincérité de l'effort dramatique rend dignes d'attention, signalons *Le Vaisseau Noire* de l'auteur applaudi des *Pétrocharides* M. Pandélis Horn, et *Lina*, de M. Spyros Mélas. Chez l'un comme chez l'autre, les influences septentrionales restent trop flagrantes et l'atmosphère garde quelque chose d'étranger. En opposant, dans une récente conférence, le théâtre plastique de D'Annunzio au théâtre pathologique d'Ibsen, M. G. Lambelet a précisé quelques-uns de ces défauts.

Aux éditions de *Grammata* ont paru *Les Poèmes* de Kavaphis, avec étude Vrissimitsakis, *Le Rebelle* de Vrissimitsakis, *La Philosophie de la Guerre et de la Paix* de Skliros, *Le Chant d'Héliocali* de Constantinidès, etc ; aux éditions de *La Ruche littéraire*, *Arachni*, conte athénien de M. Eustratiadès. Ces œuvres seront analysées ultérieurement.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Testis : *L'Expédition des Dardanelles d'après les documents officiels anglais*, Payot. — Louis de Lichtervelde : *Heures d'histoire. Le 4 août 1914 au Parlement belge*, Van Oest, 1 fr. 25. — Léon Savadjan : *Je dénonce!* Grandchamp, Annemasse, s. p. — Alexis Léaud : *Spectacles de guerre*, Armand Colin, 3.50. — Léon Bocquet et Ernest Hosten : *Un fragment de l'Epopée Sénégalaise*, Van Oest, 2 fr. — Dr Lucien-Graux : *Les Fausses Nouvelles et la Guerre*, L'Edition française, 30, rue de Provence, 6 fr.

Je m'excuse de parler si tardivement du petit livre de Testis sur **l'Expédition des Dardanelles**. Malgré ce retard, il y a opportunité à en parler aujourd'hui, puisque voici les Dardanelles de nouveau à l'ordre du jour pour les marines belligérantes, la flotte russe de la mer Noire ayant passé comme une simple muscade des mains de nos ex-alliés à celle des Allemands. La muscade est d'importance ; elle comprend un brelan de dreadnoughts, armés chacun de 12/305 m/m. une paire de croiseurs rapides, une vingtaine de destroyers, une dizaine de sous-marins, sans compter d'autres navires de moindre importance, mais capables de figurer un rôle de second plan. Pour être complet, il faut ajouter à cette troupe le *Gœben*, un vieux cuirassé turc, deux croiseurs et une dizaine de destroyers également turcs. Fort heureusement, nos amis italiens ont fortement rogné la flotte autrichienne et diminué ainsi les chances de réalisation d'un projet auquel nos ennemis semblent avoir pensé de suite. Les Dardanelles sont peut-être à la veille de s'enflammer derechef. L'heure est donc bien propice pour un rappel des événements dont le livre de Testis donne un exposé si substantiel dans sa brièveté.

L'Expédition des Dardanelles est peut-être le seul grand épisode de cette guerre qui nous soit entièrement connu aujourd'hui. Sa préparation, son exécution et ses divers développements n'ont plus de mystères pour nous. La loyauté anglaise a fait autour de cette entreprise, peut-on dire, complète, grâce à la vaste enquête parlementaire dont elle a été l'objet et à la publication des rapports du général Ian Hamilton. Grâce au souci de vérité qui anime ces documents, le technicien sait très exactement à quoi s'en tenir, et les « excisions which have been made for diplomatic, naval or military reasons », ainsi que l'annonçait le gouvernement britannique, en publiant son grand rapport, ne constituent pas des lacunes qu'un esprit averti ne puisse combler. Cette expédition fait le plus grand honneur à ceux qui en ont conçu l'idée ; elle pouvait avoir les conséquences les plus heureuses et les plus étendues : débloquer la Russie, mettre la Turquie hors de jeu et neutraliser la Bulgarie. Oublions les noms des hommes qui furent chargés de la préparer, d'en régler les diverses étapes et de la conduire. Elle suffit à les disqualifier. Cependant, il y avait toutes possibilités pour qu'elle fût couronnée de succès. Il aurait suffi de suivre le contre-pied des errements qu'on a vu adopter : 1° Débarquer les troupes, en premier lieu, par surprise, sur la côte d'Asie, non à l'entrée des Détroits, mais au contraire assez loin des ouvrages fortifiés qui les défendaient, par exemple dans le golfe d'Adramyt, à deux jours de marche de Koum-Kalé ; 2° la flotte devait seconder l'action des troupes de terre, en appuyant leur marche, et non la précéder. Tous les ouvrages de la rive d'Asie, pris à revers par les troupes, attaqués de front par la flotte, seraient tombés l'un après l'autre. L'investissement de la presqu'île de Gallipoli aurait suivi de près la maîtrise de la rive d'Asie. Testis a donné une formule exacte de ce qu'aurait dû être notre action, lorsqu'il exprime le regret (p. 227) qu'on n'ait pas adopté franchement « le principe d'une attaque brusque et simultanée de la flotte et d'un corps de débarquement ».

Il était indispensable, à notre avis, que ce petit livre nous donnât, avant les rapports du général Ian Hamilton, le texte complet de l'enquête de la Commission anglaise parlementaire. La connaissance de ce dernier document est fort utile, si l'on veut comprendre la suite des événements, ainsi que les raisons, certes, qui ne sautent pas aux yeux, puisqu'elles confondent le bon sens, qui lient entre elles les divers stades de l'entreprise. Avant d'avoir pris connaissance de ce document, c'était pour moi une énigme que la présence d'un corps expéditionnaire, réuni à Mudros et y restant inactif pendant que, dans la journée du 18 mars, la flotte s'aventurait seule dans les Détroits, avec la prétention de réduire des ouvrages en les contrebattant, sans avoir la possibilité de les occuper au moins momentané-

ment en cas de succès. Nous ne nous expliquions pas non plus la parole que l'on prêtait aux amiraux au sujet du corps expéditionnaire, réuni à pied d'œuvre à Mudros, la veille de l'attaque : « Nous opérerons sans le concours des troupes dont la mission est simplement de former la future garnison de Constantinople. »

Aujourd'hui, les écailles sont tombées de nos yeux. Nous savons que telles étaient les vues et la volonté du gouvernement britannique.

Testis estime que l'expédition fut préparée avec un luxe de moyens matériels considérable. Nous ne partageons pas son avis. Si l'on excepte le déploiement impressionnant de cuirassés auquel on s'était livré, tout le reste atteste une préparation hâtive et incomplète. Témoin les moyens de débarquement auxquels on eut recours pour jeter les troupes à terre le 25 avril. L'élan et l'héroïsme de ces troupes a tout fait; il a paré aux pires imprévoyances. D'autre part, si nous avons fait une estimation erronée de la résistance des Turcs, ceux-ci se sont trompés également sur la puissance de nos moyens d'attaque, pendant les premiers jours du débarquement. S'ils s'étaient doutés que partout on ne leur opposerait qu'une poignée d'hommes, ils n'auraient pas attendu leur attaque derrière leurs retranchements. Ils se seraient rués à leur rencontre et les auraient rejetés à la mer, malgré leur héroïsme.

Ce petit livre de Testis mérite non une simple lecture, mais de longues méditations. Il y relate, en effet, l'opération de guerre qui est, par excellence, représentative de la mentalité des hommes qui ont exercé la direction supérieure de cette guerre et lui ont imprimé l'orientation que l'on connaît. Elle concrétise, au plus haut point, certaines facultés d'imprévoyance, de présomption folle, d'incompréhension militaire. Aussi mérite-t-elle d'être étudiée dans le détail; et lorsqu'on a enfin acquis une vue nette de ce qui s'est passé, de la somme d'erreurs qui a été commise et accumulée là pendant des mois, on comprend mieux la genèse et la succession d'autres événements. Il ne reste, après une telle constatation, qu'à espérer qu'on a enfin fait profit d'une expérience aussi cruelle et aussi humiliante.

JEAN NOREL.

§

« L'heure d'histoire » que raconte le comte Louis de Lichtervelde, **Le 4 août 1914 au Parlement belge**, est une grande et et noble heure. Ce 4 août, qui pour nous aussi a été une belle journée, a uni les deux pays dans une commune et gigantesque flamme d'enthousiasme et d'indignation sainte, mais avec, pour les Belges, quelque chose de plus angoissant et qui met plus haut encore leur décision morale. Car, enfin, nous autres Français, nous étions attaqués.

nommément, et nous ne pouvions que nous défendre sous peine d'être les plus lâches des hommes ; mais les Belges qui n'étaient assaillis que par contrecoup, avec des paroles de regrets et des serments de réparation, n'auraient-ils pas pu se dire, s'ils n'avaient pas eu l'âme tout à fait noble : « Laissons faire, on nous dédommagera plus tard ? » Cela, ils ne se le sont pas dit, et ils ont bien fait, car ils ont sauvé non seulement leur honneur, mais même leur existence, et le mot mystérieux de l'Evangile : « Qui perd sa vie la sauve », s'est trouvé réalisé pour eux. L'Allemagne n'a jamais eu, ceci est certain, l'intention de dédommager la Belgique, ni même, une fois occupée, de l'évacuer ; elle a toujours considéré les Belges, et aussi les Hollandais, comme des esclaves marrons qu'elle avait le droit absolu de reprendre et de verrouiller dans ce cercle de Bourgogne qu'avait institué Charles-Quint. On peut même se demander si elle n'a pas fait la guerre surtout pour cela. Que convoitait-elle chez nous ? Le bassin de Briey, sans doute; mais déchaîner la tourmente pour si peu ! tandis que la plaine belge de Liége à Anvers, augmentée de la plaine hollandaise, toutes les bouches du Rhin, voilà qui en valait la peine ! Sans parler du Congo. Qui sait même si ce n'est pas le Congo belge, avec le nôtre bien entendu, qui a décidément mis le feu aux poudres ? La *Mittelafrika*, de l'Atlantique à l'Océan indien, quel butin splendide ! Donc si quelque Belge, à ce long supplice de quatre ans d'esclavage, était tenté de se dire ; « Peut-être aurions-nous mieux fait de les laisser passer », qu'il chasse cette tentation! Cet esclavage, qui n'est que provisoire et qui se résoudra en délivrance triomphale, aurait été définitif, et jusqu'à la fin des temps la Belgique aurait subi le sort des Alsaciens et des Polonais et même pire ; le testament politique de son gouverneur Von Bissing ne laisse aucun doute là-dessus.

Un autre document plus récent confirme ceci : le mémoire du docteur Muehlon ; on y voit comment dès le premier jour les Allemands, tous les Allemands, ont rugi de joie à cette mainmise brutale sur ce noble petit pays : « Je suis allé aujourd'hui, raconte l'auteur, un peu partout rendre visite à ceux chez qui j'espérais trouver une vision nette et une juste appréciation de la violence faite à la Belgique, et je n'ai pas caché mon indignation. Hélas je n'ai rencontré d'écho nulle part. » Quelle unanimité dans la violence, le brigandage, le mépris de la foi jurée et du droit des autres peuples ! Et quel prix a pour nous un pareil document ! Mais c'est à un autre point de vue plus magnanime que nous devons le regarder comme précieux ; s'il est vrai que Jéhovah aurait épargné Sodome et Gomorrhe s'il s'y était trouvé un juste, peut-être l'Allemagne de l'avenir invoquera-t-elle pour rentrer en grâce dans le monde civilisé d'avoir eu un docteur Muehlon. Cet homme est un honnête homme (je suppose que son

mémoire est parfaitement authentique, et que ses jugements à la date d'août 1914 n'ont pas été retouchés en vue de leur publication), et nous trouvons enfin un Allemand, pas un tribun socialiste plus ou moins révolutionnaire comme Fernau, mais un Allemand posé et grave, un des directeurs de la grande usine Krupp, à qui nous pouvons tendre la main : il pense comme nous sur les parjures et sur les libertés, sur la Posnanie et sur l'Alsace-Lorraine, quelle surprise ! Une hirondelle ne fait pas le printemps, mais elle peut l'annoncer. Qui sait si toute l'Allemagne dans cinquante ans d'ici ne pensera pas comme cet unique Bavarois de 1914 ?

C'est toute la question bulgare que pose M. Léon Savadjan, directeur de l'Agence balkanique, dans son livre **Je dénonce !** et, à l'heure où l'on parle d'un nouveau changement de casaque du tsar Ferdinand, il est bon de voir clair dans cette question. M. Savadjan, ici, pourra être bon guide, car il n'est ni Bulgare, ni Serbe, ni Grec, mais Arménien, donc désintéressé, et d'ailleurs au courant de bien des choses. C'est ainsi que la dernière page de son livre donne un renseignement personnel bien savoureux sur le rêve que caressait le beau Ferdinand en 1908 de devenir... notre roi : « Il ne faut pas l'oublier, disait-il à un fidèle qui rapportait le propos tout chaud à M. Savadjan, je suis le petit-fils de Louis-Philippe, et par conséquent j'ai au trône de France des droits que personne ne contestera. » Personne ! Ces rois, même de raccroc, ont une mentalité étonnante. Vraiment ce Viennois, parce que petit-fils de Louis-Philippe (la caution est-elle bien bourgeoise ?) nous ferait la grâce et l'honneur de nous mettre sous son paillasson ? Mais si, suivant le mot de Mac Mahon, les chassepots étaient partis tout seuls à l'annonce du comte de Chambord, je pense que ce sont les balais qui se dresseraient non moins tout seuls à l'apparition de ce Cobourg.

Mais laissons ce sinistre bandit et parlons du peuple bulgare qui, malgré tout, a droit à d'autres égards, et d'abord à la justice. Il est juste que les Bulgares soient libres, soit ! Mais d'abord « où est le Bulgare ? » comme on disait en ma prime jeunesse. L'atlas que M. Rizoff a fait récemment éditer luxueusement à Berlin est plus que suspect, et les anciennes cartes ethnographiques, d'autant plus impartiales qu'elles sont plus anciennes, sont aussi bien vagues. Prenons la carte de Reclus, dressée en 1875 d'après celle de Lejean, qui date de 1861, on peut la suivre sinon pour l'intérieur de la péninsule, alors toute turque et bien mal connue, du moins pour le littoral plus fréquenté ; or qu'y voit-on ? que nulle part l'élément bulgare ne touche la mer ; donc on créerait une Thrace de la mer Noire et une Thrace de la mer Egée, toutes deux distinctes de la Bulgarie, que le peuple félon n'aurait rien à dire. Reste alors la Macédoine qui, dans la carte de Reclus, est toute bulgare, sauf le littoral ; l'était-elle en réalité, même

alors? M. Savadjan fait remarquer qu'à cette époque où la Sublime Porte venait d'autoriser l'exarchat bulgare, tous les Slaves de l'intérieur, pour se détacher du patriarcat grec se disaient Bulgares; mais en réalité ces Slaves étaient tantôt Serbes, tantôt Bulgares, ceux-ci touraniens de race étant toujours slaves de langue, en sorte que, pour faire la vraie carte ethnographique de la péninsule, il faut, comme le reconnaissait d'ailleurs Reclus, ne pas se contenter de ces données approximatives. La vraie solution de la question de Macédoine aurait été l'érection de ce pays en région à part, ni grecque, ni serbe, ni bulgare, mais je ne sais si le Congrès de la paix aura le courage de remettre la main dans ce guêpier. Dans tous les cas, même si l'on rétablit l'état de choses antérieur à la guerre, il faudrait d'abord rendre à la Bulgarie les districts purement bulgares qui avaient pu être donnés en 1913 à la Grèce ou à la Serbie, ensuite préparer des soupapes de sûreté pour l'avenir en admettant des plébiscites locaux tous les trente ans par exemple, entraînant rectifications possibles de frontières, et enfin subordonner tous les règlements territoriaux à des avis de Conseils d'arbitrage, un Comité balkanique en premier ressort, et un Comité mondial en appel; la Société des Nations, peu facile à réaliser si on veut la constituer de toutes pièces, devient plus aisée sous forme d'organismes spéciaux de ce genre.

Bien entendu, ce traitement de justice rendu aux Bulgares, et qui pourrait améliorer sur certains points macédoniens leur situation par rapport à 1913, ne ferait pas obstacle aux précautions temporaires et militaires qui seraient à prendre contre eux; ils supporteraient la responsabilité de leur inféodation à leur odieux souverain, tant pis pour eux. Ceci représente peut-être quelques mois d'opérations militaires là-bas après la défaite de l'Allemagne, mais il convient de ne déposer les armes que quand la paix sera complètement assurée pour l'avenir.

HENRI MAZEL.

§

Les **Spectacles de guerre** de M. Alexis Léaud constituent un intéressant volume de promenades et souvenirs relatifs surtout aux premières années du conflit. Ce qu'il raconte abondamment d'abord, c'est le champ de bataille de la Marne. De Châlons, il gagne Sommesous, où se retrouvent les premiers vestiges de la lutte gigantesque de septembre 1914, — douilles d'obus, débris d'équipement, d'armes, boîtes de conserves et bouteilles vides jetées dans les fossés et sur les talus. L'église a été brûlée, mutilée et de même que la mairie n'a plus de toiture; mais le portail roman reste à peu près intact. Le même spectacle se retrouve sur toute la route de Vitry-le-François et aux environs, à Sompuis, à Blacy, Glannes, Huiron;

partout aussi des tombes, des vestiges de la lutte. A Courdemanges et jusqu'à Frignicourt, la dévastation s'étend sur 400 kilomètres. Vitry-le-François fut épargné, — par hasard peut-être, — mais Sermaize n'est plus qu'une ruine. Le chapitre suivant, qui concerne une autre excursion, nous transporte au village de l'Epine, où l'on peut voir toujours la merveilleuse église Notre-Dame; à Courtisols, Tilloy, Bellay, resté à peu près intact, tandis que d'Auve, il ne subsiste guère que des décombres; à Orbeval-les-Moines, qui garde une ancienne poste aux chevaux où s'arrêta Louis XVI dans sa fuite de Varennes (22 juin 1791). Ce qu'on retrouve également sur le terrain que domine le bronze de Kellermann, c'est le souvenir de la bataille de Valmy. De ce côté s'étendaient les campements et cabanes des contingents français qui poursuivaient encore la lutte contre les Allemands. A Somme-Tourbe, tout a été détruit sauf l'église, la mairie et quelques maisons; mais on y a édifié des baraques pour les troupes qui y vivent à moitié en cave. Plus loin, c'est Saint-Jean, Laval, qui se trouvaient encore sous le feu de l'ennemi (mai 1915); Wargemoulin encore, village dévasté, — et au delà, le désert, les lignes de bataille, avec Minancourt, Beauséjour, où furent donnés de durs combats. Une troisième excursion conduit au champ de bataille qui s'étend des plaines de Mailly au plateau dominant Sézanne. C'est de ce côté que furent engagées les troupes du général Foch, — sur un front de 50 kilomètres, — et où l'on rencontre Vassimont, encore un village incendié, — et partout des tombes de soldats; la plaine de Lenharrée, des landes qui s'étendent entre des bois de sapins et la rivière; des tranchées que se disputèrent les deux partis, — un cimetière qui couvre toute la région et que marquent partout des débris d'équipement et de projectiles. C'est encore La Fère-Champenoise, qui rappelle d'abord les combats de 1814 et fut, cent ans plus tard, le pivot de l'offensive française; enfin la falaise de Sézanne et, de ce côté, Broussy-le-Grand, Broussy-le-Petit, Reuves, le château de Montdémont, — où furent livrés de furieux combats et qui reste en partie ruiné. De là on découvre les fameux marais de Saint-Gond, où se traîne le Petit-Morin, et dont on sait la légende. Enfin c'est une promenade à Vertus, — qui fut le centre de la lutte; au Mont-Aimé, masse calcaire qui domine toute la plaine et permet de découvrir une grande partie du champ de bataille. Pour déblayer les routes, c'est à Vertus qu'on arrêta les milliers de fuyards qui descendaient des Ardennes et du nord de la Marne. L'endroit fut aussi occupé par les Allemands, dont M. Alexis Léaud raconte le séjour avant de décrire les combats de 1915, vers le Mont-Aimé dont il fait l'ascension. C'est la partie surtout vivante de son livre, et l'importance de la bataille de la Marne y est justement indiquée. — Il donne ensuite des croquis de Châlons, la physionomie de la ville, puis le bombardement

par les taubes, le canon à longue portée, les zeppelins. Il consacre aussi des pages intéressantes à Reims, qu'il décrit en décembre 1916, — c'est-à-dire quand la ville était déjà fort abîmée. Les *Spectacles de guerre* décrivent enfin le camp de la Noblette, en Champagne toujours, — et parlent abondamment des hôpitaux, — même de l'un où l'on soigne et restaure (!) les mutilés du visage.

Dans un petit volume heureusement présenté par la librairie Van Oest : **Un fragment de l'Epopée Sénégalaise**, MM. Louis Bocquet et Ernest Hosten racontent les combats soutenus par les tirailleurs noirs sur l'Yser et la défense de Dixmude, à côté des marins de l'amiral Ronarc'h et des troupes belges. Le contingent sénégalais qui prit part à la lutte, disent justement les auteurs, a été négligé jusqu'ici. Avec les restes des bataillons d'Afrique qui s'étaient battus à Rocroy, sur la Marne et autour d'Arras on forma un groupe mixte qui fut dirigé sur la Belgique au moment où allait se produire la poussée de l'ennemi. Le 26 octobre 1914 ces troupes étaient à Dixmude et en partie furent dirigées sur la Maison du Passeur, tandis que le bataillon colonial blanc occupait Saint-Eloi près d'Ypres. Un autre groupe demeuré à la disposition de l'amiral Ronarc'h prit part à la défense de la ville. — D'abord, les noirs eurent à veiller derrière des remblais de terre, dans des silos de glaise fondante que l'eau envahissait malgré les puisards, tandis que tombait, interminable, la petite pluie fine que les matelots nomment si expressivement *le crachin*. Ce fut une existence atroce, surtout pour les hommes des pays de soleil, de chaleur tropicale qui servaient près des nôtres. Le spleen les gagnait avec « le paysage douloureux et le ciel sans clarté ». Pour les réveiller, on dut leur faire exécuter divers travaux d'amélioration, qui du moins les occupèrent. Puis ce furent des combats, l'affaire de la Maison du Passeur, qu'ils enlevèrent de haute lutte. L'inondation tendue par les Belges gagnait peu à peu cependant, si bien que tout l'intérêt, un moment, se porta sur Dixmude. Les Allemands bientôt donnèrent l'assaut, submergeant de leurs masses les tirailleurs noirs qui, d'ailleurs, se défendirent âprement. La lutte fut longue et sanglante ; mais les marins et les Sénégalais durent à la fin se replier, gagner comme abri le talus du chemin de fer. On se battit dans les ruines de la ville ; les Sénégalais enfin passèrent de force, purent arriver à la rive gauche de l'Yser. De trois compagnies qui avaient été engagées, il restait à peine une trentaine d'hommes, mais blessés, balafrés, hideux, et qui réussirent à gagner Caeskerke. — En mai 1915, les survivants de l'Yser, mélangés à de nouvelles recrues, étaient envoyés en Orient. On les vit ensuite dans l'Aisne, en Artois, sur la Somme, à Verdun, à Douaumont, en Champagne, sur le plateau des Dames, — partout où il fallait donner un « coup de chien », comme disent les auteurs.

En 1916, ils reprirent Arrevillers, se trouvèrent à l'attaque devant Belloy, au Chemin-des-Dames, etc., Mais il ne semble pas, indique le récit, qu'on ait récompensé suffisamment... — Le petit volume de MM. Léon Bocquet et Ernest Hostin est illustré de douze bons dessins, des portraits bien venus, de M. Lucien Jonas, que nous sommes heureux de signaler.

Je m'arrêterai volontiers encore sur l'ouvrage du Dr Lucien-Graux : **les Fausses nouvelles de la Guerre,** dont la publication a été complétée et qui demeure, avec les défauts que nous avons indiqués déjà, une véritable curiosité. L'auteur sans doute est un prodigieux bavard ; il reste diffus et prolixe, mais a quand même beaucoup de choses intéressantes à raconter, si bien qu'on le suivra avec plaisir si l'on fait la part de ce travers. Ce qu'il raconte, c'est d'abord les prétextes allemands pour la guerre, puis l'arrangement des communiqués, dont l'ennemi n'a peut-être pas exclusivement le monopole, mais où l'on peut toujours établir un distinguo, — car, disait autrefois Basile, « il y a une très grande différence entre dire ce qui n'est pas et ne pas dire ce qui est ». Il donne ensuite des considérations sur le mensonge en temps de guerre, où s'exerce sa loquacité habituelle, — et enfin entre dans son sujet : les nouvelles impossibles ou cocasses qui circulèrent en France, — par exemple, après la bataille de la Marne, on voyait déjà les troupes françaises pénétrant en Allemagne. « Si on nous rendait les croissants du boulanger, disait même à ce propos une midinette, il ne nous manquerait plus rien », — ensuite de quoi on répandit le bruit qu'ils reviendraient huit jours plus tard. — On nous promit également des rajahs de l'Inde en quantité, puis le partage des terres allemandes, dont on crut voir, plusieurs fois, défiler les prisonniers à Paris même. On devait marcher sur le Rhin en évitant Metz et Strasbourg, et l'on annonçait la mort de Guillaume II, — ce qui devait revenir bien souvent par la suite. Bientôt ce fut l'arrivée des Russes d'Arkhangel, mais dont les chevaux étaient morts en route, et aussi la fameuse marche des cosaques sur Berlin. Il n'en étaient plus qu'à cinq étapes ! Le rouleau compresseur ! — Les rumeurs favorables continuaient de notre côté : « L'Etat-major ne dit pas tout ce qu'il sait », affirmaient les nouvellistes. Mais on annonçait également qu'on refermait les portes de Paris de crainte des autos blindées de l'ennemi, en même temps que Turpin inventait de nouvelles bombes pour les aviateurs. Bientôt on annonça que « les Allemands battaient en retraite et qu'on leur avait fait 40.000 prisonniers : 120 trains avient été commandés à la gare de l'Est pour les ramener avec un matériel formidable. » Ensuite ce fut la capture de von Kluck, qui se trouva interné au Val-de-Grâce, puis une nouvelle râfle de 20.000 prisonniers (4 octobre). Nous étions à Maubeuge depuis cinq jours, à Tournai depuis

huit. Les communications avec Amiens, Arras, Lille marchaient régulièrement, etc., Cela continue de la sorte ; ce sont des victoires problématiques, mais pour lesquelles on est tout prêt à illuminer ; la délivrance d'Anvers, — à côté, d'ailleurs, de nouvelles politiques diverses, mais de même portée. Il faut renoncer à mentionner toutes les inventions, parfois fantaisistes, parfois alarmantes, le plus souvent favorables ou simplement curieuses qui se trouvent mises en circulation. On alla jusqu'à raconter — ou laisser entendre — qu'en dédommagement de la Belgique perdue, le roi Albert allait monter sur le trône de France. Je me rappelle que la chose me fut contée fort sérieusement, — d'ailleurs avec des commentaires flatteurs pour le monarque. Autre antienne avec Monsieur Caillaux, qu'il fallait bien voir venir dans cette histoire : « Lorsque les Allemands ont été si près de Paris, Caillaux est allé trouver « le gouvernement » : donnez-leur soixante milliards, a-t-il dit, et ils s'engagent à contourner la ville sans essayer d'entrer, sans même bombarder. » Mais le gouvernement a refusé. A quoi donc pensait-il ? — Le Dr Lucien-Graux donne cependant un chapitre sur Bordeaux, ville d'asile et le séjour des parlementaires et autres réfugiés. La victoire de la Marne avait changé bien des choses, mais on hésitait à revenir. « Nous sommes venus ici pour organiser la victoire », déclarait Hanotaux. On croyait ferme à ce moment que la paix serait pour la fin de l'année. En novembre, on annonça l'arrivée des Japonais, — chez les Turcs ; la reprise de Lille, Roubaix, Tourcoing ; l'évacuation de Bruges, la mort du Kronprinz à Strasbourg, etc... Mais la guerre se prolongeait. On finit par se persuader de nouveau que les communiqués ne disaient pas tout, réservaient souvent de bonnes nouvelles, Puis il faut déchanter, comprendre que la lutte serait longue ; qu'elle durerait au moins un an (!). Lorsque s'établirent les tranchées, cependant, on s'y fit. « Nous sommes, dit le Dr Lucien-Graux, un peuple essentiellement assimilateur. » Les critiques ajoutent que nous le sommes même un peu trop. Il fallut « s'installer dans la guerre », toujours est-il, et durer. Je n'analyserai pas la suite du volume, où il continue à rapporter les petites histoires, les impressions, les on-dit du moment. Il consacre encore un chapitre copieux à *la Fausse nouvelle et l'image ;* un autre est intitulé : *les Mensonges germaniques et les témoins de la guerre ;* puis c'est *la fausse nouvelle au front ; la désillusion bulgare, roumaine et grecque,* — la dernière maintenant fort atténuée ; *l'humour et la guerre ;* enfin *l'épopée de Verdun,* qui termine l'ouvrage.

Mais on peut dire, en somme, que les Français restent d'un heureux tempérament. La faculté de s'illusionner favorablement vaut mieux que de broyer du noir, et, hormis le cas d'une catastrophe générale, heureusement problématique, on pourra dire que la

guerre fut prise par son bon côté ; que le pays a choisi la meilleure manière de passer cette longue période, grâce à l'illusion merveilleuse, à l'espoir indéfectible, lui persuadant que les choses devaient forcément se passer selon son plus cher désir.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Balkans.

LE CABINET MALINOV ET LES SOCIALISTES BULGARES. — La constitution du cabinet Malinov qui, loin de grouper toute l'opposition en un grand ministère de coalition, a abouti à une combinaison étroite de démocrates et de radicaux, a donné l'occasion à tous les partis de définir leur politique et de prendre position vis-à-vis du gouvernement nouveau.

Dans l'ensemble, l'opposition bourgeoise a décidé de soutenir le gouvernement. Quelle est l'attitude de l'extrême gauche du Sobranié, de l'opposition socialiste qui groupe deux fractions, les socialistes « larges » et les socialistes « étroits » ?

Le parti socialiste large, dans le *Narod* du 22 juin, reconnaît que Malinov l'a sollicité d'envoyer ses représentants dans le cabinet. Le parti a refusé :

Notre participation directe dans le ministère, écrit le journal, n'offrant aucune perspective de réaliser nos idées, nous avons dû la décliner. Nous conservons notre liberté d'action. Nous sommes disposés à soutenir toute action du gouvernement en harmonie avec nos idées, mais nous sommes également prêts à nous jeter de toutes nos forces contre toute action qui serait au préjudice du pays et de la nation.

Et le 26 juin, le *Narod* publie la déclaration officielle du groupe parlementaire du Parti, dans laquelle ce dernier définit les principes généraux qui devront inspirer le ministère Malinov s'il veut avoir l'approbation des socialistes. En voici les passages essentiels :

Pleinement conscients de la gravité du moment et des problèmes à résoudre, notre groupe préconise les mesures suivantes en ce qui concerne l'administration intérieure, l'armée et la politique étrangère de notre pays :

1) Consolidation du pouvoir, rétablissement de la légalité et suppression du régime actuel de la censure. Organisation rationnelle du ravitaillement de l'armée et de la population, et répression efficace de la contrebande. Lutte contre la corruption et la spéculation. Suppression du gaspillage et de la dissipation éhontée des ressources de l'Etat. Impôt sur les bénéfices de guerre et lois de protection des classes laborieuses. Recrutement régulier du personnel administratif, sans tenir compte pour les nominations de fonctionnaires des opinions politiques des candidats.

2) Réformes dans l'armée : réorganisation des services de l'arrière, sup-

pression du favoritisme et des emplois inutiles. Amélioration de la vie matérielle du soldat. Renvoi des vieilles classes.

3) Relèvement du prestige et de l'autorité de la Bulgarie à l'extérieur. Indépendance et clarté des rapports entre alliés, sur la base de l'égalité absolue de tous les membres de l'Alliance. Indépendance complète de notre administration : tous les chemins de fer et les mines qui se trouvent sur notre territoire restent soumis à l'autorité bulgare. Contrôle efficace de toutes les exportations.

4) La paix. Efforts énergiques et incessants pour rapprocher l'heure de la paix et pour dégager notre politique extérieure de tout emballement chauvin. Campagne en faveur d'une paix de conciliation et de relations de bon voisinage avec les peuples balkaniques.

Tels sont les principes dont nous poursuivrons la réalisation. Nous sommes disposés à soutenir tous les efforts que fera le gouvernement dans cette direction.

Les socialistes « étroits », les minoritaires marxistes, se sont tenus absolument à l'écart des combinaisons de Malinov. Ils sont les adversaires irréductibles de toute participation de leurs membres au pouvoir. Ils ont tenu néanmoins, comme leurs adversaires du *Narod*, à exposer leur programme et à dire leur mot sur la crise. Voici en effet la déclaration officielle du groupe, telle qu'elle a paru le 3 juillet dans leur organe, le *Rabotnitcheski Vestnik:*

La crise ministérielle, qui est résolue par la formation du cabinet radical-démocrate de Malinov, est l'expression d'une crise plus profonde, de la crise générale économique et politique provoquée par l'entrée de la Bulgarie dans la guerre européenne et par la prolongation de celle-ci pendant 4 ans. La solution de cette crise ne peut évidemment être obtenue par un simple changement de partis et de personnes, mais par un changement de politique. Le changement de gouvernement, sans changement de politique, n'amènera aucun allègement, encore moins aucune solution de cette terrible crise.

La crise ministérielle n'est pas résolue selon les principes parlementaires. Les partis qui entrent dans le nouveau gouvernement disposent d'une infime minorité au Sobranié.

Nous voulons que le Sobranié soit prochainement convoqué, et qu'on établisse la publicité complète des débats parlementaires. Tant que le Sobranié est soumis à la censure, le gouvernement parlementaire n'est qu'une plaisanterie. Le premier acte du nouveau gouvernement doit donc être la convocation du Sobranié en session permanente. Nous voulons aussi la suppression de la censure et le rétablissement de la liberté de la presse, de la parole, des réunions et associations, et en général la levée de l'état de siège. Un nouveau gouvernement qui prétend s'appuyer sur le peuple doit donner à celui-ci la possibilité de s'exprimer librement, et ne doit pas usurper le pouvoir et étouffer sa voix.

Le parti social-démocrate, qui a maintes fois protesté contre la suppression par l'ancien gouvernement des libertés et des droits politiques, demande instamment au nouveau gouvernement de rétablir la constitution, unique

garantie du développement normal des luttes politiques et du régime légal du pays. La classe ouvrière est intéressée plus que toute autre à la sauvegarde des libertés constitutionnelles ; en luttant pour elles, elle défend les intérêts généraux des larges masses populaires qui portent tout le poids de la guerre et de ses conséquences, et qui veulent élever la voix quand il s'agit des destinées du pays. Un nouveau gouvernement qui commencerait à diriger le pays sans rétablir les garanties constitutionnelles commettrait le crime le plus grave contre les lois fondamentales du pays et contre le peuple bulgare.

Le peuple bulgare veut savoir si le gouvernement nouveau lui apportera la paix, et pour quelle paix il travaille. La social-démocratie est contre une paix de violence ; elle est pour une paix démocratique, sans annexions ni contributions, sur la base du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.— [*Quelques lignes censurées par la censure bulgare.*]

La social-démocratie veut que la question de la paix soit enlevée aux cabinets de la diplomatie secrète et discutée largement par les parlements, la presse et les assemblées, comme la seule voie possible de conciliation des peuples sur le terrain d'une alliance libre et fraternelle. Le gouvernement doit prendre nettement position sur ce point.

La social-démocratie est contre une politique de conquêtes ; elle est pour l'unification nationale et l'indépendance nationale des peuples bulgare et balkaniques. Mais elle déclare que ce but ne peut être atteint que par l'union libre et fraternelle des peuples balkaniques dans les limites de la République démocratique et fédérative des Balkans. Les nombreux conflits nés de la paix de Brest-Litovsk et de la paix de Bucarest ont montré de la façon la plus éloquente que seule la Fédération des peuples balkaniques pourra réaliser une paix véritable et durable dans les Balkans.

La solution de la crise économiqne n'est possible que par l'obtention d'une paix rapide, et par l'adoption immédiate des mesures que la social-démocratie réclame depuis le début de la guerre : confiscation de tous les produits de première nécessité et répartition égale de ces produits dans la population à des prix accessibles aux larges masses populaires. Toutes les autres mesures, si elles n'atteignent pas la spéculation, ne peuvent être qu'une diversion qui aboutira au renchérissement continuel de la vie et à la famine.

Une remarque s'impose en terminant : le groupe majoritaire a 9 députés au Sobranié et le groupe minoritaire en a 11 : en tout 20 députés socialistes. Etant donné que le Parlement compte actuellement 243 membres, l'opposition socialiste qui n'a que le douzième des voix ne peut guère inquiéter le gouvernement de Malinov.

A. PIERRE.

§

Suisse.

L'ARRESTATION DE GUILBEAUX. — Si j'ai attendu jusqu'ici pour parler de l'arrestation d'Henri Guilbeaux, opérée le 11 juillet à Genève par ordre du ministère public fédéral, c'est que j'espérais

trouver dans la presse suisse ou recevoir de source privée des renseignements circonstanciés sur les motifs de cette mesure trop tardive. Mesure cependant extraordinaire, quand on pense à la mentalité toujours si parfaitement germanophile qui inspire les sphères gouvernementales sous le règne de M. Schulthess qui continue en moins sournois, mais en plus énergique, celui d'Hoffmann. C'est vainement que j'ai attendu. Les journaux suisses n'ont guère donné plus de détails que n'en contenaient les dépêches publiées par les journaux français. C'est vainement aussi que j'ai interrogé deux hommes politiques suisses de passage à Paris; ils ne savaient pas grand chose et en étaient réduits comme moi aux conjectures. Est-ce la puissante protection de la légation d'Allemagne qui aurait enfin cessé de couvrir un agent devenu par trop voyant, excessif et compromettant ? Est-ce l'initiative d'un autre gouvernement qui aurait réussi à mettre sous les yeux des autorités fédérales des documents suffisamment probants pour obliger celles-ci à sévir ? Ordre de Berne, voilà qui du moins est certain, car de lui-même le gouvernement genevois n'aurait jamais osé arrêter, ni expulser l'agitateur. Mais aucun communiqué n'est venu apporter à nos curiosités l'explication de cet ordre inattendu, qui a fait écrouer le directeur de *Demain* dans une cellule de la prison de Saint-Antoine. Notre homme est au secret, et rien de ce secret n'a encore transpiré.

En même temps que Guilbeaux, on coffrait, également à Genève, l'imprimeur Noverraz, publicateur de la revue des déserteurs français, *les Tablettes* et d'un nombre important de tracts de propagande; on appréhendait, à Lausanne, un personnage resté mystérieux, que l'on transférait en grande discrétion, pendant la nuit, à Genève; on procédait enfin sur nombre de points du canton de Genève à d'autres arrestations, suivies ou accompagnées de perquisitions, et non moins énigmatiques.

D'après le mandat télégraphié par M. Stæmpfli, procureur général de la Confédération, à la Sûreté de Genève, Guilbeaux serait inculpé d' « atteinte à la neutralité helvétique ». Imputation volontairement vague. Selon certains journaux, il s'agirait d' « articles de presse tombant sous le coup des ordonnances fédérales ». Selon d'autres, la participation de Guilbeaux à l'agitation révolutionnaire en Suisse serait le véritable motif. Le *Genevois* dit :

> Guilbeaux était en relations suivies avec les chefs de la Jeunesse socialiste internationale. C'est pourquoi l'opinion qui prévaut dans les milieux bien informés est que son arrestation et celles de ses acolytes sont en relations très étroites avec les troubles qui ont éclaté à Bienne récemment et il y a quelque temps à Zurich. A Genève, la police avait pu enrayer à temps une tentative de grève générale fomentée dans les usines de munitions par la Jeunesse socialiste. S'agit-il, comme on le croit, d'une vaste

organisation destinée à créer des soulèvements un peu partout en Suisse, l'enquête le dira, mais c'est plus que probable.

Tel est aussi l'opinion de la *Suisse*. Un correspondant d'agence croit savoir que Guilbeaux est inculpé de « faits d'espionnage en faveur de l'Allemagne » et ajoute :

Ce qui est certain, en tout cas, c'est qu'il touchait régulièrement des sommes importantes par l'entremise d'agents allemands.

Quoi qu'il en soit, il y a longtemps, estimons-nous, que cette arrestation eût dû se produire, sinon depuis deux ans et demi que Guilbeaux fait de la propagande dans le sens des vues de l'Allemagne, chose licite en Suisse, au moins depuis un an et demi qu'il crée de l'agitation intérieure, s'ingère, lui étranger, à la plus trouble politique de dissolution nationale et opère ouvertement comme agent et représentant presque officiel en Suisse romande du bolchévisme russe à visées internationales. Et c'est à ce titre, — n'en déplaise aux imprudents amis que ce dangereux personnage continue à conserver en France et qui, fort indignés des articles que j'ai bien été obligé de lui consacrer, me demandent de quoi je me mêle, — qu'il m'appartient.

Si, comme je l'ai dit tout de suite, je n'ai pas de pièces établissant que Guilbeaux était subventionné directement par l'Allemagne (je crois d'ailleurs savoir qu'il en existe), j'ai donné suffisamment de preuves de son inféodation consciente aux manœuvres désorganisatrices poursuivies par l'Allemagne, l'Allemagne tout entière, socialiste et impérialiste, en pays alliés et neutres, en vue de la victoire finale du *Deutschtum* et de la destruction du programme Wilson, qui est devenu actuellement celui même de l'Entente. Les subventions allemandes, par l'intermédiaire bolchéviste, s'y sont employées sans compter et j'ai déjà pu indiquer que cinq des principaux collaborateurs de *Demain* figuraient nominativement sur les ordres de payement de la Deutsche Bank.

Depuis leur triomphe, appuyé sur l'or et les baïonnettes allemandes, les bolcheviki ont transféré en Suisse de nombreux millions pour leur propagande. Une mission composée d'une quinzaine d'individus à état civil indécis est venue s'installer en Suisse, ayant à sa tête un soi-disant Letton, nommé Berzine, qui est le grand distributeur des fonds.

Une liste de personnalités et de journaux sympathiques à la cause, dit la *Gazette de Lausanne*, fut remise aux délégués. Les crédits pour la Suisse furent fixés à six millions, et c'est dans une banque allemande que les fonds furent déposés. En outre, la mission portait sur elle des billets de banque pour une forte somme et des chèques sur des banques suisses.

Dans la *Tribune de Genève*, M. Serge Persky raconte que cette

mission maximaliste s'efforce, entre autres, de recruter tous les Russes pauvres ou ruinés par la révolution habitant la Suisse, auxquels on distribue, à ceux-ci, de misérables aumônes, pour acheter à prix de famine leur conscience et les inscrire sur les listes bolchévistes.

J'ai eu l'occasion, dit-il, de voir un de ces étudiants. Il a touché une centaine de francs à la caisse de MM. Berzine et Cie. « C'est le cœur soulevé de dégoût, me confesse-t-il, que je me suis adressé à ces hommes. Je me suis dit : Au fond, c'est de l'argent russe, venu de Russie, dérobé chez les Russes, mes compatriotes. Ce billet de banque que l'on me donne, peut-être fut-il volé chez mon père... Et puis, depuis cinq mois je ne me suis nourri que de pain et de thé. Alors ? Lorsqu'un bandit vous dévalise, vous laisse mourir de faim, et puis revient sur ses pas et vous jette une obole, ne l'accepteriez-vous pas ?... » Et il ajoute : « On m'a fait signer quelque chose dans un registre. J'ai signé sans lire. Que m'importe ! »

C'est probablement avec des registres remplis de cette façon par des êtres à la volonté annihilée par les privations et les souffrances que les compagnons se présentent chez les hautes autorités : « Vous voyez, les Russes nous reconnaissent. »

Je me demande quel doit être le sentiment des Suisses, citoyens aimant l'ordre et la rectitude, en présence des envoyés de ceux qui ont trahi leur patrie, massacré ses meilleurs enfants, et qui, avec de l'argent volé dans les banques, les églises et chez les particuliers, cherchent à propager à l'étranger leurs néfastes théories.

Car l'activité « philanthropique » des bolcheviki à Berne — vous n'en doutez pas — n'est qu'une façade. La vraie mission de ces hommes est tout autre, et on ne doit pas l'ignorer en haut lieu. C'est de semer le désordre dans l'Europe entière et, pour cela, la ville de Berne, place centrale, n'est-elle pas tout indiquée ?

Telle est l'œuvre à laquelle participait, en dernier lieu, le bolchévik Guilbeaux, le grand homme de *la Vérité*, du *Journal du Peuple* et des signataires de la protestation adressée au *Mercure de France*.

Au reste, ces questions d'argent, importantes lorsqu'il s'agit de déclancher de grands mouvements comme celui des bolcheviki, me paraissent secondaires quand il est question d'individus, ou du moins de certains individus. Il me serait prouvé que Guilbeaux n'a pas touché directement ou le sachant un pfennig d'argent allemand, que celá ne changerait pas son cas d'un iota et ne modifierait pas d'une ligne mon jugement sur lui. Guilbeaux, si l'on veut, n'a pas été acheté et n'était pas un homme à vendre ; je veux dire que ce n'est pas pour avoir touché ou non de l'argent qu'il professe telles ou telles idées, déploie telle ou telle activité. Guilbeaux est ce qu'il est, d'instinct, de nature et par longue auto-intoxication de sa propre mentalité. Guilbeaux aime l'Allemagne et déteste la France. C'est avant tout un ennemi, un Allemand ; anarchiste, internationaliste, antimilitariste, bolchévik, tant qu'on voudra, mais allemand. Qu'il accepte ensuite, comme les bolchéviki, des armes financières de ses amis ou de ceux

qui ont intérêt à le soudoyer, c'est tout naturel et cela est indifférent.

Allemand, Guilbeaux l'était déjà longtemps avant la guerre, comme en fait foi une curieuse polémique entre Georges Brandès et lui, retrouvée par la *France* (n° du 20 juillet 1918) dans le *Mercure de France* de 1911 (fascicules des 16 avril et 1er mai 1911), et à laquelle nous nous reportons à notre tour. Elle est significative en effet.

Guilbeaux venait de terminer à l'Université libre de Bruxelles un cours sur la littérature allemande et publiait à la même époque un article sur la littérature scandinave où il couvrait d'éloges outrés Georges Brandès. Celui-ci, peu suspect cependant de germanophobie, choqué des exagérations de Guilbeaux, lui écrivit :

Vous aimez la littérature allemande. Moi, sans préjugé aucun, je ne l'aime point. Je ne puis supporter la langue allemande ; ce n'est pas en vain que j'étais jeune au temps de la guerre franco-allemande et je porte toujours en mon cœur le souvenir cuisant de la tyrannie allemande au Schleswig. Ce qui est fâcheux pour vous, c'est qu'en parlant des Scandinaves, vous n'êtes qu'un écho des Allemands et vous ne me jugez que comme la critique allemande me juge : *sit venia verbo*. Les Danois que vous louez sont pour moi une abomination. Ce mirmidon de Johannès Jorgensen et ce J.-B. Jensen, que vous baptisez le Verhaeren de la prose, sont à mes yeux des imbéciles et des brutes. Mais à quoi bon nous disputer ? Je n'en ai pas la moindre envie et, du reste, pour le faire, les forces me manquent. Je sors à peine de l'hôpital où j'ai passé plusieurs mois et où j'ai souffert cruellement. Si j'étais Français, je vous prie de croire que je ne m'amouracherais pas de l'Allemagne actuelle et je n'étudierais pas non plus les autres pays à l'aide de bésicles allemandes. Mon enthousiasme est ailleurs. Malheureusement, vous n'avez jamais lu une ligne de moi écrite dans la langue de mon pays, et le sens critique que vous admirez tant chez moi n'est qu'un effet de votre imagination et de votre bienveillance. J'espère que vous allez convertir les Belges à la religion allemande et qu'on vous applaudira à tout rompre, à tout casser.

Dans une seconde lettre privée, Brandès insistait :

Il me paraît pénible qu'un jeune Français sente aussi peu que vous la supériorité de ses compatriotes là où elle existe réellement. Oui, c'est une crânerie de votre part de louer Berlin et les Allemands (1) ! Mais... il y a bien des « mais »... Vous ne sentez donc pas comment les Allemands manquent de goût ! Je vois avec effroi que vous voulez vous occuper même de cet idiot de Mombert dont ils ont fait leur idole. Vous ne pouvez pas nier que vous êtes devenu Allemand dans votre manière de sentir et que vous avez perdu votre indépendance.

Guilbeaux joua le vilain tour à Brandès de publier les deux lettres dans une revue allemande, ce qui mit en très mauvaise posture le critique danois auprès de ses amis et admirateurs germaniques. Brandès voulait bien avouer ses préférences, mais à condition qu'el-

(1) Souligné par Brandès.

les restassent secrètes. Aussi, à la suite de cette publication, déversa-t-il sa bile contre Guilbeaux dans une longue lettre au *Mercure*, où nous lisons :

Mes relations avec M. Guilbeaux ont été très simples. Je n'ai guère besoin de dire que ce n'est pas moi qui ai été le chercher. Il m'envoyait, l'été 1908, un essai sur Verhaeren avec la dédicace : « *Au plus grand esprit de ce temps.* » Je trouvai le compliment un peu exagéré. Le 23 novembre 1908, il m'écrivait : « Je maintiens mon expression : *Au plus grand esprit de ce temps*, que j'écrirai d'ailleurs en tête d'un livre qui va paraître (livre de poèmes sur Berlin) en attendant que je l'imprime en tête d'un autre livre dont je vous prierai d'accepter la dédicace. »

Au mois de février 1909, il me faisait une visite à Paris. C'est la seule fois que j'ai eu l'honneur de le voir, et j'avoue avoir oublié son visage, ne devinant point quel rôle il jouerait un jour dans ma vie. Quelques jours après cette visite, M. Guilbeaux m'écrivait pour me dire la misère dans laquelle il vivait et pour me demander d'obtenir pour lui, par mes relations à Paris, un emploi quelconque. Par compassion, je fis de mon mieux, et ce n'est que juste que j'en sois puni. Une dame spirituelle, morte depuis, qui fut témoin de mes efforts, me disait : « Taisez-vous donc ! En récompense, il vous fera injurier dans tous les journaux. » Et elle en appelait à l'expérience de M. Anatole France, présent, citant un cas où quelqu'un avait récompensé France ainsi. Je répondis en souriant : « Madame, la généralisation n'est pas juste. » c'était elle qui avait raison, j'ai été insulté comme *mangeur d'Allemands* dans la presse allemande, de Hambourg jusqu'à Francfort-sur-le-Mein et de Berlin jusqu'à Vienne.

Un an après, M. Guilbeaux a écrit en allemand qu'après une seule visite chez moi, pendant laquelle je ne disais que des sottises, toute son admiration s'était changée en mépris. Et il m'a injurié de toutes ses forces, qui sont considérables.

Comme on a vu, malgré son mépris il me demandait des services, et ce fut une manière assez originale de me formuler son mépris.

Il a raconté dans la *Zeitschrift* que sa visite chez moi fut au mois de mars. C'est une contre-vérité assez facile à démontrer. Tout le mois de mars j'étais à Copenhague. C'est en février que j'ai eu le plaisir de le voir ; je quittais Paris le dernier jour de février. Mais je possède de la main de M. Guilbeaux son livre *Berlin* avec cette dédicace du jour de mon départ : « *A Georges Brandès. Au plus grand esprit de ce temps. Hommage d'admiration et de sympathie.* Henri Guilbeaux. *Paris, le 28-2-9, 5, rue Servandoni.* »

C'est donc très longtemps après, que M. Guilbeaux a vu qu'il y avait pour lui avantage à changer d'opinion. N'avait-il pas besoin d'un repoussoir pour briller en Allemagne pour ses sympathies allemandes ?...

Stendhal a écrit l'innocent blasphème : « Ce qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas. » — Il y a peut-être des gens qui sous ce rapport trouveraient une ressemblance entre l'Etre suprême et M. Guilbeaux. Ils auraient tort. M. Guilbeaux est tout excusé, mais il existe et il arrivera sûrement à l'espèce de célébrité qu'il mérite.

Paris, 20 avril 1911. GEORGES BRANDÈS.

Brandès était sans doute prophète, car son insulteur est, en effet, arrivé « à l'espèce de célébrité qu'il mérite ».

La germanophilie de Guilbeaux date donc de loin, comme on voit et éclaire lumineusement toute son œuvre de guerre.

On m'a demandé si Guilbeaux serait expulsé par le gouvernement fédéral. C'est peu probable. Son cas est analegue à celui de l'Allemand Münzenberg, chef des jeunesses socialistes de Zurich et principal fauteur des troubles qui ont eu lieu dans cette ville, avce cette différence que Münzenberg travaillait pour son pays d'origine et Guilbeaux contre le sien. Münzenberg a bien été expulsé par arrêté du Conseil fédéral du 20 novembre 1917 et une demande de révision présentée par lui en vue d'obtenir l'annulation de l'arrêté ou éventuellement sa suspension a été écartée, mais jusqu'à présent l'arrêté du Conseil fédéral n'a pas été suivi d'exécution et l'agitateur allemand est toujours en territoire suisse. Au reste, si Guilbeaux devait être expulsé, comme il aurait le choix de la frontière, il est à croire que ce n'est pas la frontière française qu'il désignerait.

Après son inculpation par la justice militaire française, il a publié une brochure intitulée : *Mon crime*, que j'ai lue. Il ne s'y excuse de rien naturellement, mais il croit justifier son attitude par cette explication charmante : « Si, dit-il à peu près, on peut s'étonner de ne pas trouver dans la collection de *Demain* d'attaques ou de blâmes explicites contre l'Allemagne, ce n'est pas que j'approuve ce qu'elle fait. Loin de moi cette pensée ! Je suis zimmermaldien, j'abhorre plus que quiconque l'impérialisme allemand (comme Lenine, Trotzky, Grimm et leurs compères les socialistes allemands, — le socialisme international est lié au triomphe de l'Allemagne, le socialisme sera allemand ou ne sera pas —), mais si je ne m'occupe pas de l'impérialisme allemand, c'est que ce n'est pas mon affaire. A chacun son rôle et sa fonction, dans la grande lutte que mène le socialisme international. Je suis Français, la France est mon domaine, j'attaque l'impérialisme français — (l'impérialisme de la France consiste, on le sait, à se défendre contre l'Allemagne ; ruiner tous les « impérialismes » par autant de traités de Brest-Litowsk et de Bucarest, voilà, naturellement, le programme). Aux socialistes allemands le soin de combattre l'impérialisme de leur pays. » Tel est le magnifique raisonnement de Guilbeaux ! Inutile d'ajouter que l'impérialisme allemand peut dormir tranquille. Guilbeaux, petit Ponce-Pilate à rebours, s'en lave les mains dans son coquet cabinet de toilette de l'avenue Gerebzow (hélas ! c'est maintenant au lavabo commun de Saint-Antoine que cet exercice hygiénique doit se passer) avec le plus grand désintéressement.

Dans *Mon Crime*, il m'injurie, bien entendu, copieusement ; il m'y traite tout aussi mal que le font ses amis de *la Vérité* et du

Journal du Peuple, et m'assène, comme eux, ses coups de pioche sur la tête. Mais j'y suis accommodé en excellente compagnie, jusqu'en celle — qu'on se tienne bien ! — de Jean Longuet, qui, après avoir abondamment protégé le sire et être intervenu à plusieurs reprises en sa faveur (notamment en mai 1916, pour faire réautoriser *Demain* en France, ce à quoi M. Briand s'est judicieusement refusé) semble l'avoir lui-même quelque peu lâché,... comme l'Allemagne.

Ce qui n'empêche pas la presse maximaliste de Paris de me prendre hargneusement à partie. Elle semble vouloir me rendre responsable de tout le mal qui survient à son cher Guilbeaux, ce dont je suis bien innocent. L'hippopotame de *la Vérité* s'indigne véhémentement et prétend me piétiner dans la boue, — dans sa boue. Ce grotesque amphibie, aux mugissements sonores autant qu'inarticulés, roule de fureur contre moi son ventre énorme. Il se vante de ne plus me saluer et engage tous ses amis à en faire autant. C'est parfait ! Il y a, à Paris, trop de veulerie dans les relations entre gens de lettres, ou se disant tels. En littérature comme en politique, les habitudes de camaraderies sont néfastes. Qu'on ne se salue plus, quand on ne s'estime plus, — ou même quand on ne se comprend plus. Je n'y vois pour ma part que des avantages. Ce sera autant de vilaines pattes de moins à toucher.

Je me flatte d'avoir, ou d'avoir eu, des idées aussi avancées que la plupart de ceux qui m'injurient, et notamment (ce qui n'est plus du tout flatteur pour moi) que le redoutant pachyderme auquel je fais allusion et qui, en 1914, publiait de mauvais vers affreusement patriotards en l'honneur de Joffre. Mais vraiment ces gens-là, quand ce ne sont pas des canailles, ce que je ne me permets jamais de supposer gratuitement, sont trop bêtes ! Quand on voit la sombre stupidité des hommes d'extrême-gauche qui, dans leur aveugle fanatisme, en arrivent à oublier complètement que l'ogre allemand est là qui les guette, — et cela malgré l'horrible exemple du bolchévisme russe, — c'est à dégoûter de toutes les idées généreuses !

LOUIS DUMUR.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE.— Au mois de mars dernier, le chancelier Hertling engageait le gouvernement belge à prendre l'initiative de pourparlers officieux, mais, en ce mois de juillet, ne vient-il pas de déclarer que la Belgique était considérée par lui comme un gage entre les mains de l'Allemagne? M. Cooreman, après M. Hymans, a fait à cette déclaration la seule réponse qu'il convenait. *La Nation belge*, par la

plume d'un de ses amis, ajoute à cette réponse des réflexions et des conseils :

M. Cooreman, dans son discours de dimanche, a répondu brièvement au chancelier allemand. Il a répété deux affirmations qui sont à la base même de notre politique extérieure et qu'on entend toujours avec plaisir : « La Belgique n'entamera aucune négociation de paix séparée ; et elle repousse avec la dernière énergie l'audacieuse théorie qui prétend faire de la Belgique créancière un gage aux mains de son débiteur. »

M. Cooreman n'a pas épuisé le sujet : il y a en effet, entre l'appel adressé au gouvernement belge au mois de mars par le comte Hertling et les dernières déclarations faites au Reichstag par le chancelier, une contradiction qui méritait peut-être d'être publiquement relevée. Le chancelier avait suggéré que des pourparlers officieux fussent entamés à l'initiative de la Belgique. Et ne voilà-t-il pas que, peu de temps après, il déclare que notre pays n'est qu'un gage entre les mains de l'Allemagne pour exercer sur les Alliés un monstrueux chantage ! Ce rôle passif auquel il veut nous condamner aujourd'hui n'est-il pas la négation de l'intervention diplomatique d'abord souhaitée par lui ?

Il ne serait pas mauvais d'y insister pour l'édification des lourdes cervelles allemandes.

Il est probable que les plus sages d'entre nos ennemis commencent à se rendre compte du rôle que la Belgique — *cet enfant chéri de l'univers*, suivant le mot d'Erzberger — peut être appelée à jouer le jour où il faudra trouver à l'orgueil du peuple allemand une porte de sortie ; or, voici que la théorie du gage, énoncée par la plus haute autorité de l'Empire, ferme à ces gens avisés tout espoir et rend stériles les tentatives de rapprochement avec l'Entente émanant de certaines sphères germaniques, autrichiennes ou bulgares. C'est une vérité d'évidence, mais il est bon de la rappeler sans cesse à nos ennemis, que la carte de guerre de 1918 avait complètement grisés.

Des paroles opportunes à ce tournant décisif peuvent manœuvrer l'opinion des Empires centraux, fortifier certaines résistances, ébranler certaines fidélités. A mesure que la fortune des armes nous sourit, l'adresse devient, dans cette guerre totale, l'auxiliaire indispensable de la force.

A parler franchement, nous n'aimons pas beaucoup la formule juridique que M. Cooreman a employée pour définir notre position vis-à-vis de l'Allemagne. Nous ne sommes point des créanciers ; l'Allemagne n'est point un débiteur. Nous sommes les victimes d'un acte de banditisme et l'Allemagne est le bandit à qui nous tâchons de faire rendre gorge les armes à la main. Les termes du droit privé s'appliquent mal aux dures réalités de la politique. Ils donnent l'allure d'un procès à ce qui est au fond un conflit de forces exigeant avant tout du vainqueur de l'audace, de l'énergie et même de la ruse. Leur caractère rigide risque d'enlever au langage diplomatique certaines de ses ressources.

Mais, ces réserves faites, nous nous réjouissons d'avoir entendu notre président du Conseil affirmer une fois de plus l'inébranlable volonté du pays de recouvrer, après la guerre, l'indépendance complète et des réparations légitimes. Toute la nation sera derrière M. Cooreman, comme elle fut

derrière M. de Broqueville, pour faire triompher cette politique où s'affirme la continuité de notre effort. Les déclarations du Chef du Cabinet, si elles révèlent une certaine timidité à intervenir sur l'échiquier diplomatique, marquent, quant au fond, une force d'âme dont le spectacle réjouira profondément le pays.

LA PRESSE ENNEMIE. — Le gouvernement allemand se propose, d'après les projets à l'étude, de mettre la main, dès après la guerre, sur les constructions maritimes, et parle de créer un commissaire d'empire avec des pouvoirs étendus. Les sociétés privées d'armateurs s'y opposent, et le *Berliner Tageblatt* nous explique leurs raisons :

L'ordonnance élaborée par le gouvernement, mais non encore adoptée par le Bundesrat, officiellement intitulée « Ordonnance relative à la constitution d'une société pour le contingentement du tonnage pendant la période de transition économique » et dont le but est effectivement de répartir les navires marchands allemands pendant cette période, a provoqué une assez forte opposition dans les cercles des armateurs, malgré l'assurance donnée par le représentant du gouvernement que cette ordonnance avait été élaborée d'accord avec les sociétés de navigation.

Le projet a eu cette conséquence que les représentants de quatre fractions du Reichstag ont, d'un commun accord, déposé des amendements au projet du gouvernement. Le département économique impérial a, par suite de cette opposition, retiré ce projet d'ordonnance du Bunderat. Il semble qu'on ait prétendu, d'un certain côté officieux, que l'opposition qui est faite à cette ordonnance provient des sociétés de navigation de Hambourg qui se sont liguées en vue de porter atteinte à l'indépendance et à la liberté commerciale des petites sociétés (spécialement celles de la mer Baltique) pour favoriser les grandes. L'organe des sociétés de navigation de Hambourg établit, contrairement à cette assertion, que les représentants des quatre groupes susmentionnés qui ont proposé à la commission du Reichstag des changements à ce projet les avaient discutés au « Comité de guerre des sociétés de navigation allemande » où ils avaient recueilli l'approbation unanime, c'est-à-dire celle aussi des armateurs de la mer Baltique. La violence d'opposition qui règne dans les cercles maritimes contre les vues de l'Office économique d'Empire est indiquée par la phrase suivante extraite de l'article en question de l'organe hambourgeois : « S'il faut que l'œuvre législative pour la période de transition économique s'accomplisse de cette manière affligeante et en opposition avec la manière de voir des personnalités compétentes de nos principales branches économiques, il y a presque lieu de craindre que le gouvernement soit disposé à assumer une terrible lutte dans le seul but de faire adopter ses projets d'organisation forcée. Il faudra dans ce cas qu'il ne s'étonne pas s'il rencontre une opposition toujours plus grande. » En fait, l'opposition, non pas seulement des sociétés hambourgeoises, mais de la presque totalité des armateurs allemands, est dirigée principalement contre l'institution d'un commissaire d'Empire, armé d'un droit de veto à faire valoir dans toutes les mesures à prendre ayant trait à des intérêts publics, auprès de cette société de répartition de tonnage à créer, société d'ailleurs essentiellement autonome au point de vue admi-

nistratif. Les sphères dirigeantes des sociétés maritimes ne sont d'ailleurs pas absolument d'accord sur les raisons qu'on fait valoir à l'opposition qui se manifeste contre les pouvoirs trop étendus à accorder à un commissaire d'Empire.

On juge dans les cercles dirigeants des armateurs hambourgeois, telle par exemple la « Hamburg-America Linie », que, même s'il faut admettre que le tonnage allemand après la guerre ne comporte qu'une capacité de deux millions et demi de tonnes, il pourra satisfaire aux besoins d'importation de l'Allemagne, sans qu'il soit nécessaire de prendre des mesures organisatrices par trop incisives et par conséquence sans qu'il y ait à prévoir l'institution d'un Commissaire d'Empire armé de pouvoirs étendus. Par contre, on est d'avis dans les cercles dirigeants des armateurs de Brême que cette opinion est trop optimiste et on ne partage pas non plus la manière de voir de Hambourg où on estime qu'il suffira de trois années de construction maritime pour que la capacité de tonnage de la flotte marchande allemande dépasse de nouveau 6 millions de tonnes. On juge à Brême qu'il serait désirable, pour hâter la construction de navires, d'accepter une certaine proposition hollandaise qui tendait à ce que l'Allemagne fournisse aux arsenaux hollandais les matières premières nécessaires à la construction des bateaux (spécialement l'acier), à la condition que les chantiers hollandais s'engagent à construire alternativement un navire marchand hollandais et un allemand de même tonnage. Pour toutes ces raisons, on ne croit pas à Brême qu'on puisse éviter, pour la navigation, une économie de transition réglementée. Toutefois, on veut la limiter à une période de trois ans après la conclusion de la paix et on est aussi d'avis qu'un commissaire d'Empire avec des pouvoirs étendus serait insupportable.

LA PRESSE NEUTRE. — Il faudra donc toujours que ce soient les étrangers qui attirent notre attention sur notre propre pays. Les Américains viennent de découvrir la rade de Brest, cette « rade de l'Europe », comme l'a baptisée l'amiral commandant les forces navales dans les eaux des Alliés. Le *Journal de Genève*, dans un article signé L. S., se demande à quelles raisons la Compagnie Transatlantique a obéi pour ne pas tirer de ce port les avantages qu'il offre :

En tout premier lieu à la routine, si puissante en France. Anciennement, avant les chemins de fer et les forts tonnages modernes, la position la plus favorable au commerce était dans l'estuaire des fleuves, où les marchandises, après transbordement, pouvaient pénétrer dans l'intérieur par la voie fluviale et les canaux. Telle est la raison d'être de Bordeaux, le Havre, Hambourg, Liverpool, etc... Mais les estuaires des fleuves présentent le grave inconvénient d'une faible profondeur et d'être continuellement envahis par les sédiments. Il en est résulté que Hambourg a dû être progressivement remplacé par Altona et Nantes par St-Nazaire. Au Havre, il a fallu construire de nouveaux bassins en eau de plus en plus profonde. Mais telle est l'augmentation continuelle du tirant d'eau et du tonnage des grands paquebots que tous les anciens ports se trouvent démodés et que leurs transformations se montrent insuffisantes avant même que les travaux en soient terminés.

On peut donc prévoir que, de plus en plus, les ports d'estuaires devront se contenter du trafic des chargeurs ordinaires tandis que le mouvement des passagers et des grands paquebots se portera vers les ports en eau profonde.

Mais l'utilisation de la rade de Brest par les paquebots rapides rencontre un obstacle d'ordre technique, celui de la difficulté d'atterrissage en temps de brume.

Lorsque le marin n'a pas pu observer le soleil ou les astres depuis plusieurs jours, il ne connaît plus exactement sa position et se trouve contraint d'agir avec prudence. Autrefois, au temps de la voile, où l'on était habitué à la patience, le mal n'était pas grand ; on attendait d'y voir clair et on avançait à la sonde. Mais actuellement, avec la rivalité des grandes compagnies et la nécessité d'abréger de plus en plus les traversées, les passagers déserteraient vite les lignes de paquebots qui les laisseraient ainsi se morfondre dans les brumes de la Bretagne. Le même inconvénient n'existe pas au même degré pour les autres ports français et britanniques parce que, à défaut des observations astronomiques, on peut y atterrir au moyen de la sonde. Et voici comment :

Si l'on considère une carte de l'Europe occidentale, on verra que les grands fonds de l'Océan passent subitement de 400 mètres à 500 mètres, puis bientôt à 200 mètres à une assez faible distance des côtes de Bretagne et d'Irlande. Grâce à ce brusque changement de profondeur, les navires qui se dirigent, par exemple, vers la Manche, possèdent une indication sur leur longitude ; et comme ils connaissent leur lattitude avec une approximation suffisante, ils peuvent continuer leur route sans danger, étant sûrs « d'emmancher » et de pouvoir déterminer d'une manière plus précise leur position d'après les fonds très caractéristiques de cette mer intérieure, en particulier grâce au banc de la Grande Sole (grand seuil) qui s'étend au nord du Cotentin.

Ces coups de sonde s'effectuent en vitesse depuis l'invention de lord Kelvin (sir William Thomson), qui date d'une trentaine d'années. Autrefois, les sondages supposaient une ligne verticale, ce qui obligeait à stopper ; dans le sondeur Thomson, l'indication est fournie par la pression de l'eau ; l'appareil consiste essentiellement en un tube de verre gradué, ayant l'apparence d'un thermomètre, enduit à l'intérieur d'un vernis rouge très soluble dans l'eau de mer, laquelle pénètre dans le tube par la partie inférieure. Cet appareil convenablement lesté est suspendu à un fil d'acier extrêmement mince, mais très résistant, qui se déroule d'un treuil spécial, placé à l'arrière du navire. Au retour du sondeur, il n'y a qu'à lire sur la graduation la profondeur à laquelle l'eau a pénétré.

Mais, malgré ce précieux instrument, la disposition des fonds à l'ouest de la rade de Brest ne donne aucune indication certaine et, par temps de brume, un navire lancé à grande vitesse donnerait sur les récifs de l'Iroise avant de soupçonner leur proximité.

Ce grand inconvénient n'est cependant pas rédhibitoire. En premier lieu, il ne se manifeste pas au départ, mais à l'arrivée, et seulement en temps brumeux. Il serait toujours possible, dans ce cas-là, de faire route vers la Manche pour atterrir sur Cherbourg et le Havre, et l'on bénéficierait pendant tout le reste de l'année de la grande diminution des traversées. Si on

ne l'a pas fait jusqu'ici, c'est en grande partie à cause de la routine et du conflit des intérêts locaux. A plusieurs reprises, parlant à des marins français, l'empereur Guillaume leur dit : « Ah ! si j'avais une rade de Brest ! »

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Un intellectuel anglais sous les armes. — La guerre aura marqué des contrastes et des ressemblances qu'on ne soupçonnait pas entre les âmes des différents peuples. Un parallèle curieux serait à établir entre la France et l'Angleterre à ce propos. Comment Français et Anglais ont-ils vu, compris et senti la guerre ? Quelle a été leur attitude morale devant la nécessité du sacrifice suprême ? Comment ont-ils compris les raisons d'un risque pareil, et pourquoi l'ont-ils accepté ?

Chez nous, le problème était simple, et l'on peut dire que la question ne se posait pas. On fut soudain devant la nécessité inéluctable de défendre la patrie envahie : ce fut l'unanime volonté de faire face à l'ennemi et l'espoir illusoire d'une victoire foudroyante. Nous connûmes l'union sacrée, qui rassembla dans une même pensée ce que Maurice Barrès appelle les *Diverses Familles Spirituelles de la France*. Les documents, correspondance, feuilles de route, carnets, notes de tous genres, — communiqués par les familles à des publications spéciales ou à la presse, — révèlent quelles forces spirituelles animent les Français qui défendent au prix de leur vie l'existence même de leur pays. Catholiques, protestants, israélites, libre-penseurs, syndicalistes, internationalistes, traditionalistes, quelle que soit la religion ou les doctrines dont ils se réclament, se retrouvent, se rejoignent dans un culte unique, dans la communion unanime qu'inspire le salut national.

Les Anglais ne sont pas venus à la guerre pour les mêmes raisons que nous. Ils n'étaient ni directement attaqués, ni menacés d'invasion. Ils avaient engagé leur signature à la Belgique et leur parole à la France. La vieille loyauté britannique tenait ses engagements. L'Angleterre n'avait d'autre armée qu'un corps expéditionnaire recruté par un système d'engagements volontaires comme nous en avions en France avant la Révolution. Aucun Anglais n'était astreint à un service militaire obligatoire. Aucune organisation n'existait pour appeler sous les armes les hommes valides, pour mobiliser une force qui pût s'opposer efficacement à la puissance créée par le militarisme prussien. L'Empire britannique demanda à ses jeunes hommes de s'enrôler, et ils le firent par centaines de mille. Ceux qui s'enrôlaient ainsi appartenaient à toutes les classes de la société, et l'élite — les trois aristocraties, aurait dit Hugues Rebell, — fournit un contingent proportionnellement supérieur, Comme les nôtres, ces

jeunes hommes réfléchissaient, raisonnaient, s'analysaient, et, par la presse et par le livre, nous savons ce qu'ils pensent, nous pouvons lire ce qu'ils ont écrit. Parmi les ouvrages les plus intéressants en ce genre, se placent les deux recueils de lettres de Donald Hankey publiés sous le titre de **A Student in Armes** (1).

Peu de jeunes gens ont cherché avec autant de persévérance à connaître le cœur humain, non point par des livres ou par la conversation, mais par un contact quotidien avec toutes les classes de la société que ce *Student in Armes.*

Tombé au champ d'honneur, sur la Somme, le 12 octobre 1916, à l'âge de trente-deux ans, il avait eu une existence des plus mouvementées. Elève de Rugby et de l'école militaire de Woolwich, il entra dans l'artillerie et se rendit avec son régiment à l'île Maurice. La barrière qui, en temps de paix, séparait les supérieurs de leurs subalternes, le côté mécanique de la vie militaire, la nécessité pour l'officier de prendre des décisions rapides, lui déplurent. Il démissionna pour étudier la théologie à Oxford. Là, il se dégoûta vite de discussions qui s'évanouissaient en fumée, de projets de réformes qu'on ne cherchait point à exécuter. Oxford forme des cérébraux, des gens d'esprit rompus aux joutes intellectuelles et sportives qui touchent à peine l'âme et laissent le cœur froid. On y redoute les hommes aux fortes émotions ; on y regarde l'enthousiasme comme de mauvais ton. Hankey, plus âgé que ses camarades, plus réfléchi, se sentit presque aussi dépaysé au milieu d'eux qu'il l'avait été parmi les officiers, ancien modèle, en garnison à l'île Maurice. Il quitte l'université et, au lieu d'entrer au séminaire protestant, il va passer six mois en Afrique orientale, visite Madagascar, et revoit les lieux où il avait vécu comme sous-lieutenant. De retour, il désire compléter les notions psychologiques qu'il a déjà acquises en étudiant le peuple de Londres. Il s'établit donc au centre d'un quartier populeux et misérable : Bermondsey. Il y habite au milieu des pauvres, puis, un beau jour, il s'embarque sur un bateau allemand en partance pour l'Australie, avec des émigrants dont il partage l'existence pendant quelque temps. Il publie ensuite son premier livre : *The Lord of All Good Life*. La guerre éclate, il s'engage comme simple soldat en dépit de l'instruction militaire qu'il a déjà reçue. Il a sondé les profondeurs de l'âme humaine et en est devenu optimiste. Il écrit à un de ses amis :

J'ai été intéressé d'apprendre que vous aviez trouvé le X... si instructif au point de vue des potentialités bestiales de l'humanité. Je crois que j'en ai vu le fonds moi-même, entre 16 et 22 ans, et depuis, je n'ai rien appris. Je suis sans doute endurci et ces choses ne m'étonnent plus. Par contre,

(1) (Melrose, 5 s. le vol.)

j'ai cherché la bonté humaine, ce qui est plus satisfaisant. Et je l'ai trouvée ! A Bermondsey, dans la cale empestée du « Zieten », dans les déserts immenses et altérés de l'Australie occidentale, dans les rangs du 7e Régiment de la « Rifle Brigade ». Je me suis engagé pour mettre à l'épreuve ma foi en la fraternité et elle se consolide de jour en jour.

On remarquera que l'individu intéresse plus Donald Hankey que la nation. Ce qui attire ce soldat, c'est moins l'idée de sacrifice que celle d'un secours à porter, d'une collaboration à une œuvre commune. Son état d'esprit est différent de l'exaltation avec laquelle nos jeunes gens ont envisagé la lutte. Qu'on se rappelle les lettres publiées par M. Maurice Barrès dans son livre : *Les diverses familles spirituelles de la France* et les phrases qui y reviennent sans cesse : « Le sacrifice reste la grande loi », — « J'offre ma vie pour la paix », — « J'offre ma vie pour les générations futures », — « Le sacrifice sera bien doux, si nous avons une victoire bien glorieuse et s'il y a plus de lumière pour les âmes, si la vérité en sort plus claire, plus aimée », ou encore l'exclamation magnifique de Maurice Dieterlin : « Nous sommes un moment de la France éternelle. »

La conception anglaise a, elle aussi, sa beauté, une beauté sereine. Hankey se bat pour l'humanité et veut partager le fardeau de ses compatriotes, mais en même temps il cherche son idéal dans le cœur des hommes. Son dévouement est inspiré par le sens du devoir, par la sympathie et surtout par la curiosité scientifique. Protestant convaincu, il s'émeut de l'indifférence de ses « Tommies » en matière de religion jusqu'au jour où il découvre la philosophie de ces « silencieux », c'est-à-dire de ces ouvriers à qui la fatigue physique ne laisse ni le temps, ni la force d'exprimer leurs pensées.

Il décrit ainsi ses impressions :

Quelques-uns... ne pensaient qu'à la bière et aux femmes, mais la plupart étaient de bons garçons. D'une loyauté à toute épreuve envers leurs camarades, prêts à partager tout ce qu'ils possédaient avec eux, généreux et chevaleresques quand ils voyaient quelqu'un dans la peine (quoi qu'il ait fait ou dit avant), il était facile de voir qu'ils croyaient en l'abnégation et en la charité, même s'ils ne la pratiquaient pas toujours... L'oubli de soi, la générosité, la charité et l'humilité, voilà les vertus qu'ils honorent. Ce n'est qu'en Flandre et à la veille de notre première visite aux tranchées que je les ai d'abord entendu causer religion. Deux ou trois seulement prirent part à la discussion. Le reste écouta. C'était l'heure du repos et nous étions tous couchés sur le plancher d'une hutte. Nous allions recevoir le baptême du feu et nous étions tous impressionnés. Par malheur nous venions d'assister à un service religieux en plein air où l'aumônier avait essayé de son mieux de nous effrayer. Le résultat était à prévoir. Nous étions tous indignés. Peut-être n'étions-nous pas très rassurés, mais nous ne voulions pas l'admettre, et surtout devenir dévots par crainte, à la dernière minute.
Quelqu'un commença donc à se moquer de l'Ancien Testament, de David

et de Betbsabée, de Jonas et de la baleine, etc. Un autre surenchérit en riant du miracle de la multiplication des pains et des poissons. Un troisième ajouta qu'à son avis quiconque dans l'armée se disait chrétien était un fumiste. Le sergent-major protesta avec pompe et dignité et trancha le débat en éteignant la lumière et en commandant le silence. Mais j'en avais entendu assez pour me convaincre que le soldat, et dans ce cas le soldat veut dire l'ouvrier, ne voit aucun rapport entre son idéal et celui du christianisme. Il pense que le christianisme consiste à croire ce que dit la Bible et à vouloir être meilleur que le prochain. « Croire en la Bible » signifie accepter la véracité de l'histoire de Jonas, — « être meilleur que le prochain », signifie ne pas boire, ne pas jurer, ne pas fumer, être économe de son argent, éviter les gens de compagnie douteuse et ne point reconnaître de devoirs envers eux. Ces hommes admirent toutes les vertus chrétiennes, mais ne les voient point dans le christianisme.

Pour Donald Hankey, c'est là un malheur qu'il attribue à l'ignorance que le clergé a de la vie, du vice et de la vertu. L'expérience des ecclésiastiques anglicans se borne aux bavardages des femmes, à l'amusement des enfants et à la visite des agonisants.

Dans la seconde série, l'article intitulé : « Le bon côté du militarisme » vaut à lui seul qu'on lise le volume. Un des amis de l'auteur lui avait écrit : « Je hais le militarisme sous toutes ses formes », et Hankey lui répond :

Avant la guerre, moi aussi, je haïssais le militarisme, je méprisais les soldats. A mes yeux, ils avaient vendu leur droit d'aînesse pour un plat de lentilles. La vue des Gardes qui font l'exercice à la caserne de Wellington et qui se meuvent comme un seul homme au commandement de leur sous-officier m'amusait et m'incitait à la raillerie. Ce n'étaient pas là des hommes, mais des mannequins. Quand je me suis engagé et pendant les mois qui ont suivi, « les singeries de la discipline militaire », les saluts, l'uniformité méticuleuse, la suppression sévère de toute exubérance individuelle m'exaspéraient et me mettaient en rage. Je les comparais à un rituel, à une religion basée sur l'autorité seule et qui tire sa sanction non point du consentement de l'individu, mais de la tradition. Je haïssais le militarisme sous toutes ses formes... Aujourd'hui, eh bien, je suis enclin à revenir sur ce jugement. En voyant le but où tendait toute discipline militaire, j'ai compris sa signification spirituelle. Si, dans la grande avance, le sort ne m'a pas permis d'assister à un succès, j'ai cependant été témoin d'un triomphe, d'un triomphe des forces spirituelles.

L'auteur explique que le correspondant de guerre ne donne aucune idée de cette victoire morale. Il voit des troupes qui s'en vont fières t résolues et qui reviennent fatiguées, sales, mais avec tout de même une plaisanterie pour le passant. L'officier sait davantage.

Tous ces hommes sont des individus pleins d'affection. Beaucoup écrivent toutes les semaines des lettres tendres à leur famille ; tous désirent, du fond de l'âme la fin de cette guerre terrible qui les sépare de ce qu'ils ont de plus cher dans la vie. Tous éprouvent la répugnance de l'être sain pour les

infirmités, et un sentiment bien humain de crainte devant la douleur et la mort... Mais au-dessus de l'individu, de ses désirs, de ses craintes, de ses espérances, domine la personnalité collective du soldat qui ne connaît point la peur, qui n'a d'autre ambition que de vaincre l'ennemi et de défendre la cause juste qui lui est confiée. Chacun a donc une double personnalité : son moi ordinaire qui hait le danger, redoute la souffrance, la perte de la vie, désire retourner au foyer et voir signer la paix de n'importe quelle façon, — et aussi l'âme plus forte du soldat qui n'admet qu'un dénouement pour la guerre quel qu'en soit le prix : la victoire de la liberté et de la justice et la défaite complète de la force brutale.

Et quand on repense aux mois d'exercice auxquels le soldat est soumis, on reconnaît que chaque acte, si trivial et si bête qu'il ait rien paru n'avait d'autre raison d'être que la formation de cette seconde personnalité.

Ces lignes ne rappellent-elles pas Alfred de Vigny ? Elles sont d'autant plus intéressantes que leur auteur était une nature dont la pensée mûrissait lentement et dont les convictions comme le courage étaient raisonnés.

Il est regrettable que le reste des essais recueillis après la mort de Donald Hankey ne soit point à la hauteur de celui-là, ou du premier volume, néanmoins l'ouvrage datera dans l'histoire de la psychologie des belligérants.

HENRY-D. DAVRAY.

LA VIE ANECDOTIQUE

Hymne de la Société des nations. — Le tabac.

Quel sera l'**hymne de la Société des Nations** quand elle existera, si jamais elle existe, bien qu'il paraisse aujourd'hui fort possible qu'elle existe un jour ? Il paraît qu'elle a déjà son drapeau. Elle pourrait aussi prendre, dès aujourd'hui, pour hymne la chanson de Béranger intitulée, *la Sainte Alliance des peuples* :

J'ai vu la Paix descendre sur la terre
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,
« Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main. »

Dans l'énumération, les mentions fâcheuses « Russe ou Germain » pourraient être avantageusement remplacées par « Serbe ou Mourmain » ou encore par « Serbe ou Roumain » et le couplet serait encore ma foi, très sortable.

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse,
« Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil,

« D'un globe étroit divisez mieux l'espace,
« Chacun de vous aura place au soleil.
« Tous attelés au char de la puissance,
« Du vrai bonheur vous quittez le chemin,
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main. »

On découvrira peut-être plus tard que des guerres napoléoniennes à celle d'aujourd'hui, un courant de bonté assez comparable au mysticisme franciscain coulait dans l'univers. « Chacun de vous aura place au soleil. » Le vers de Béranger n'a-t-il pas quelque chose de ce qu'aurait pu dire saint François, qui ne tardera pas à être à la mode en France? Il l'est déjà en Italie où le cinéma vient de donner avec succès un film de Mario Corsi intitulé *Frate Sole*, dont Luigi Mancialli a écrit la partition. Dans ce film sont reproduits beaucoup d'épisodes de la vie du saint d'Assise. Notre frère le Soleil doit présider à la Société des Nations et c'est à lui que Béranger en appelait déjà en faveur de la sainte Alliance des peuples.

« Chez vos voisins vous portez l'incendie ;
« L'Aquilon souffle et vos bois sont brûlés,
« Et, quand la terre est enfin refroidie,
« Le soc languit sous des bras mutilés.
« Près de la borne où chaque Etat commence
« Aucun épi n'est pur de sang humain.
« Peuples, formez une sainte alliance
« Et donnez-vous la main. »

Avouons que ces strophes ne sont pas sans beauté. Quand elles auront l'ancienneté nécesaire et qu'on ne sera plus sensible à ce que certaines expressions ont aujourd'hui de démodé, on reconnaîtra bien qu'elles sont d'un véritable et grand poète, et le souffle largement humain qui les anime enthousiasmera encore ceux que l'enthousiasme et la foi peuvent transporter. Mais où en sera alors la Société des Nations ?

« Des potentats, dans vos cités en flammes
« Osent au bout de leur sceptre insolent
« Marquer, compter et recompter les âmes
« Que leur adjuge un triomphe sanglant.
« Faibles troupeaux, vous passez sans défense
« D'un joug pesant sous un joug inhumain,
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main. »

Voici un tableau comme les peintres d'histoire en peignaient autrefois. On voit au loin les cités en flammes. Le sceptre insolent est tendu vers un troupeau de captifs hâves et de captives à demi-nues. Notre âge a vu des scènes semblables qui, croyait-on, ne se repro-

duiraient plus. Et devant ces retours singuliers et inattendus de l'histoire, quelques jeunes gens ont déjà déclaré devant moi : « La Société des Nations n'empêchera pas ces choses d'avoir de nouveau lieu à l'occasion. »

« Que Mars en vain n'arrête point sa course ;
« Fondez des lois dans vos pays souffrants ;
« De votre sang ne livrez plus la source
« Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
« Des astres faux conjurez l'influence ;
« Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main. »

Quelle époque admirable, celle du Romantisme, où des poètes comme Hugo, Lamartine, Béranger traduisaient vraiment dans leurs poèmes les sentiments et l'âme de la nation! Ni avant, ni après on ne connaît rien de comparable à ce lyrisme simple et sonore, bien fait pour être répété par la voix franche et mâle des citoyens. Utopies, si l'on veut, mais utopies du premier ordre et bien dignes d'être caressées.

« Oui, libre enfin, que le monde respire!
« Sur le passé jetez un voile épais,
« Semez vos champs aux accords de la lyre:
« L'encens des arts doit brûler pour la paix.
« L'espoir riant, au sein de l'abondance,
« Accueillera les doux fruits de l'hymen.
« Peuples formez une sainte alliance
« Et donnez-vous la main. »

C'est un tableau du Poussin.

Rien de plus simple, de plus noble et de mieux composé. Au témoignage d'Eckermann, Gœthe professait une estime particulière pour le talent lyrique de Béranger. On ne le tient plus guère que pour un poète mineur ; mais combien de nos poètes majeurs contemporains seraient capables de composer cette strophe ou plutôt le couplet du grand chansonnier?

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée,
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France,
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance
Et donnons-nous la main.

N'oublions pas cependant que les Allemands appellent « bataille de la Sainte Alliance » celle que nous appelons Waterloo. Il y a donc

des « Sociétés des Nations » qui peuvent même être tournées contre la France! Et quand les Berlinois passent sur la « Sainte Alliance Platz », ils doivent rire en pensant à « la Société des Nations », mais rire jaune cependant en imaginant que, pendant à Waterloo, une bataille pourrait bien avoir lieu, que nous appellerions « la bataille de la Société des Nations », et qui détruirait à jamais ce qu'il est convenu d'appeler le militarisme prussien.

§

Un savant qui doit être aussi un utopiste, M. Burrel, a publié dans la *Rivista tecnica e coloniale di Science applicate* un article *sur la possibilité d'utiliser les cendres de tabac.* Sherlock Holmes, on s'en souvient, avait spécialement étudié les cendres des différents tabacs, et cette connaissance lui était fort utile dans ses recherches de policier amateur.

100 grammes de cigares donnent 30 gr. 4 de cendres contenant 6 gr. 09 de potasse.

100 grammes de cigarettes donnent 31 gr. 43 de cendre et 6 gr.29 de potasse.

100 grammes de tabac pour la pipe donnent 31 gr. 52 de cendres et 6,67 de potasse.

On voit la conclusion que l'on peut tirer des chiffres de la consommation annuelle de tabac pour les Alliés réunis.

La récupération de la potasse contenue dans les cendres de tabac ne se fera jamais, il vaut mieux le dire tout de suite à M. Burrel. Elle se fera d'autant moins que le tabac devient plus rare, ce qui n'empêche d'ailleurs personne de fumer autant qu'auparavant. Ceux qui ne fument pas de tabac fument des succédanés qui commencent à paraître un peu partout. On en consomme déjà beaucoup à Paris. Ils sentent tout autre chose que le tabac. M. Burrel pourra se consoler de sa déconvenue scientifique en relisant le beau sonnet de Saint-Amand sur *la pipe*.

Assis sur un fagot une pipe à la main.
Tristement accoudé contre une cheminée,
Les yeux fixés vers terre, et l'âme mutinée,
Je songe aux cruautés de mon sort inhumain.

L'espoir, qui me remet du jour au lendemain,
Essaye à gagner temps sur ma peine obstinée,
Et, me venant promettre une autre destinée,
Me fait monter plus haut qu'un empereur romain.

Mais à peine cette herbe est-elle mise en cendre,
Qu'en mon premier état il me convient descendre
Et passer mes ennuis à redire souvent :

Non, je ne trouve point beaucoup de différence
De prendre du tabac à vivre d'espérance,
Car l'un n'est que fumée et l'autre que du vent.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués vue de comptes rendus.]

Histoire

Auguste Gauvain : *L'Europe au jour le jour*. Tome IV : *La première guerre balkanique, 1912* ; Bossard. 9 »

Capit. Joachim Merlant : *La France et la guerre de l'Indépendance américaine, 1776-1783* ; Alcan. 3 50

Dr Bogumil Vosnjak : *Un rempart contre l'Allemagne : Les Slovènes* ; Chapelot. » »

Littérature

Léon Bloy : *Dans les Ténèbres*. Avec un portrait de l'auteur dessiné par sa femme ; Mercure de France. 3 50

Camille Latreille : *Le poète polonais Constantin Gaszlynski*. Avec des il. lust. ; Agence polonaise de presse. 5 »

Edgar Poe : *Contes et Poèmes*. Introduction, traduction et notes par Emile Lauvrière ; Renaissance du Livre. 2 50

Emile Ripert : *La versification de Frédéric Mistral* ; Champion. 6 »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Jules Chopin : *Le complot de Sarajevo*. Avec une carte ; Bossard. 2 40

P.-H. Courrière : *Comment fut sauvé Paris, 5-10 septembre 1914*. Préface du général Maunoury. Avec une carte ; Perrin. 3 50

Arthur Green : *Les souvenirs d'un prisonnier de guerre anglais au camp de Wittenberg*. Trad. de l'anglais par T. de Wyzewa ; Perrin. 2 50

Charles Sancerme : *Les serviteurs de l'ennemi* ; Victorion. 5 »

Poésie

Jo. Ginestou : *En attendant là ?* Avec une préface de G. de Pawloski ; Ed. de Terre latine. 2 »

Roman

Marguerite Henry-Rozier : *Le chagrin sous les vieux toits* ; Boccard. 3 50

Eugène Montfort : *La Belle Enfant ou l'Amour à 40 ans* ; Fayard. 3 50

Yves Pascal : *Noune et la guerre* ; Edit. franç. illust. 4 »

J.-R. Rosny aîné : *... et l'amour ensuite* Flammarion. 3 50

André Salmon : *Monstres choisis* ; Nouv. Revue franç. 3 50

J. Schurmann et Guillot de Saix : *Marius Manfouty* ; Albin Michel. 4 50

Sciences

J. Lefort : *La science et les savants allemands*. Préface de M. R.-G. Lévy ; Boccard. 3 50

Sociologie

L'Action syndicale, discours de L. Jouhaux au Congrès fédéral, juillet 1918 ; La Bataille. 0 20

Jules Roche : *Quand serons-nous en république* ; Payot. 4 50

MERCVRE.

ÉCHOS

La « Panychita » pour le feu tsar. — L'esprit de Talleyrand.—Poilu ou Poilou ? — Un ennemi de Baudelaire. — Danse pure. — Von Hintze. — Washington en temps de guerre. — Les bêtises du Kaiser. — Une merveille du monde disparue. — Le serment militaire. — Fausses estampes. — Majorité, minorité. — Pour la suppression de la mendicité à Madrid. — — Syndicat professionnel des gens de lettres. — Publications du *Mercure de France.*

La « Panychita » pour le feu tsar.—Le vendredi 26 juillet, à l'église russe de la rue Daru, eut lieu une cérémonie funèbre —panychita — pour le repos de l'âme de l'ex-tsar. Le chœur chantait la prière des morts, mais la cérémonie fut mesquine, sans lumières.

Dans l'assistance se trouvait un ambassadeur qui n'était pas ambassadeur, des généraux russes qui n'étaient plus des généraux ; ils portaient l'uniforme de campagne cependant que leur pays n'était plus en guerre ; sur leurs poitrines s'étalaient des décorations innombrables abolies depuis la chute du gouvernement qui les avait données. Un capitaine de la division sauvage des cosaques se faisait remarquer par la singularité de son accoutrement. Un très petit nombre d'officiers des armées alliées était présent ; les plus nombreux étaient les Serbes ; l'uniforme le plus brillant était celui du prince Georges de Grèce.

Un cinéma tournait la scène qui, dans sa misère, n'allait pas sans grandeur effrayante, ni sans tristesse.

Le grand empereur avait pour seule cérémonie funèbre une messe basse à Paris, devant quelques-uns de ses sujets qui ne pourraient rentrer chez eux sans risquer de subir le sort qu'il a subi lui-même.

Il y avait bien quelques femmes aristocratiques dans l'assistance, mais les plus chics étaient sans contredit quelques danseuses, comme la Trouhanowa ou la Balletta, etc.

Et ce serait un chapitre digne de terminer le livre de Pierre d'Alheim, *Sur les Pointes,* que le chapitre qui montrerait, finissant au milieu des danseuses, le tsarisme auquel les ballets firent toujours une couronne frivole et vivante. Nicolas II lui-même, si bon père de famille, si rangé, n'eut-il pas pour favorite la Chesinskaïa, *balletteuse* dont le palais fut aussi le siège du gouvernement de Lénine ? Le dernier favori de la cour ne fut-il pas Raspoutine, qui se flattait d'être avant tout un bon danseur ? Et tout cela a fini, dans la petite église russe de Paris, « sur les pointes » de la Trouhanowa et de la Balletta.

Quand l'archiprêtre eut à mentionner en son oraison le nom du défunt, au lieu de l'appeler « très-saint », comme on fit toujours pour les tsars, il l'appela « serviteur de Dieu », comme on fait pour tous les Russes ; il l'appela cependant tsar, ajoutant qu'il avait abdiqué.

Parmi les Russes en uniforme qui se trouvaient dans l'assistance, il n'y avait que des officiers, mais aucun homme de troupe.

§

L'Esprit de Talleyrand. — On a publié sous ce titre, il y a quelques années, un recueil de bons mots et traits d'esprits attribués à M. de Talley-

rand, ainsi que des jugements sur lui. En voici d'autres, destinés à paraître dans une édition nouvelle.

Talleyrand disait : « N'aimez pas trop ! *cela embrouille !* » (Philarète Chasles, *Mémoires*, II, 212.)

Dès le 8 octobre 1793, M. de Talleyrand écrivait (et ces lignes rendent un son étrange, en ce moment comme à la veille du Consulat et de l'Empire) : « Il me semble que deux ans de guerre avaient assez démontré que, contre les étrangers, tout le monde est soldat en France, et les honnêtes gens qui détestent la Convention et les scélérats qui sont dévoués à son service, parce que les étrangers se sont toujours présentés ou comme voulant conquérir le territoire, ou comme voulant détruire la liberté... J'ai été frappé de ce que dit sur cela Mallet du Pan, qui effraye les puissances en annonçant qu'à la haine des étrangers il s'ajoutera en France des habitudes militaires impossibles ensuite à détruire, et très près de se former par l'impossibilité de faire aujourd'hui un autre métier que celui des armes. »

Mme de Staël a dit de lui : « M. de Talleyrand avait besoin qu'on l'aidât pour arriver au pouvoir ; mais il se passait ensuite très bien des autres pour s'y maintenir. » (*Considérations sur la Révolution Française*. C'est Mme de Staël qui avait fait nommer Talleyrand ministre des relations extérieures, en 1797.)

Napoléon a dit de lui : « M. de Talleyrand était toujours en état de trahison, mais c'était de complicité avec la fortune. Sa circonspection était extrême, se conduisant avec ses amis comme s'ils devaient être ses ennemis, et avec ses ennemis comme s'ils pouvaient devenir ses amis. » (*Napoléon à Sainte-Hélène*.)

« Le visage de M. de Talleyrand est tellement imapssible, ajoutait-il encore, qu'on ne savait jamais y rien lire. Aussi Lannes disait-il plaisamment de lui que si, en vous parlant, son derrière venait à recevoir un coup de pied, sa figure ne vous en dirait rien. »

Napoléon déclarait aussi que l'argent était la seule chose que M. de Talleyrand n'eût pas trahie.

§

Poilu ou Poilou ? — Le marquis d'Argenson, dans ses mémoires si importants pour la connaissance du XVIIIe siècle, écrit : « Un financier a le train du prince, et n'a l'état, l'esprit et les manières que d'un *poilou*. »

Sainte-Beuve (*Causeries du Lundi*, éd. Garnier, XIV, 242) cite cette expression en disant : « On ne sait où il va prendre un pareil jargon. » Mais d'Argenson parle simplement le langage du peuple de son temps. Et ceci prouve que le terme « poilu » est bien antérieur à cette guerre.

§

Un ennemi de Baudelaire. — « Un Boileau hystérique »... Qui se souviendrait de M. Alcide Dusolier, journaliste e thomme politique français, si cette trouvaille ne le classait pas au premier rang parmi les adversaires irréductibles que fit éclore le sombre génie de Baudelaire ?

Ce vilain papier, recueilli à deux reprises par les éditeurs de *nos Gens de lettres*, nul n'a songé à l'exhumer de l'oubli, à l'occasion du cinquantenaire du poète. La mort même de M. Dusolier — je le croyais mort depuis

plusieurs années — n'a point fait sortir le recueil de ses articles des rayons de la Bibliothèque Nationale où il dort son éternel sommeil.

Alors que la grande figure de Baudelaire a pris dans la littérature et dans le siècle la place qui lui appartient, son fauteuil au Luxembourg n'a pu faire échapper l'homme politique au juste oubli réservé aux médiocres.

Tout au plus s'il appartient à la chronique, papillon nocturne qui alla se brûler les ailes au feu de Baudelaire, de Barbey d'Aurevilly et à l'esprit de Scholl, accident que conte de façon assez plaisante la collection toujours amusante à consulter de la *Revue anecdotique*.

C'était un soir, non pas sous les lauriers, mais sous les galeries de l'Odéon, où, quand on est jeune, on a, disait Hugo, des idées de lauriers. Alcide Dusolier, ce pur, sortait avec Barbey d'Aurevilly, que, la nuit tombée, il ne craignait pas de fréquenter, ébloui comme tant d'autres par les escarboucles de ses mots du café de Bruxelles, situé au coin de la rue Molière et de la place de l'Odéon.

M. Barbey d'Aurevilly voulait tourner l'Odéon du côté du Luxembourg.

— Non, non, lui dit M. Dusolier, pas par là. Que dirait Vacquerie, s'il me rencontrait avec vous? Vous savez qu'il demeure à l'*Hôtel du grand Corneille*, dans ses meubles, bien entendu.

— Vacquerie est rentré à l'heure qu'il est. (Il était minuit.)

— Peut-être; mais alors Mario Proth est sous les arcades, qui regarde le profil de son maître, découpé par la lumière sur les rideaux.

— Il doit être absorbé dans sa contemplation... et d'ailleurs (serrant avec force le bras de M. Dusolier), je veux vous compromettre. »

Une première fois, Scholl, amusé par l'anecdote, l'avait narrée dans le *Figaro*, sans en nommer le héros. Puis vint la *Revue Anecdotique* (1) qui, en le nommant, lui ouvrit un droit de réponse dont il usa abondamment.

« Si l'on avait dit de moi que je *suis un imbécile*, je ne réclamerais pas », confessait M. Dusolier avec une touchante humilité. Mais le faire passer pour *un timide et un habile*, il n'y pouvait consentir et, jouant au matamore, il menaçait quiconque lui marcherait sur les pieds de « lui écraser tous les cors ».

« Comme c'est vilain et malpropre! riposta le chroniqueur. Je n'ai pas de cors, monsieur, et si j'en avais, je les garderais pour une meilleure occasion. »

Au reste, Scholl ne se souvenait pas au juste s'il tenait l'anecdote de son ami Charles Baudelaire, car Baudelaire avait été mis en jeu par M. Dusolier, dans sa réponse à la Revue :

ON aurait raconté l'aventure au journaliste en l'attribuant à Alcide Dusolier qui s'en défendait. « ON serait M. Ch. Baudelaire.

« Quel motif a donc poussé à cette... inexactitude le plus grand des poètes de Montmartre?

« Serait-ce pure étourderie de sa part? Mais M. Baudelaire, qui est sur le retour, n'a plus le droit de faire l'étourdi. »

Cela veut être rosse et n'est guère spirituel.

« A-t-il prétendu m'être désagréable? voulait-il se venger...mais de quoi? J'ai beau fouiller mes souvenirs, je ne crois pas avoir causé le moindre

(1) *Revue anecdotique*, juillet 1862, p. 23.

chagrin à M. Baudelaire. Il ne m'est ni sympathique, ni antipathique; je ne le connais pas, je le rencontre... Me serais-je, par hasard, moqué de lui? Mais je ne me souviens pas de l'avoir jamais appelé : Cher maître. »

« Je ne le connais pas, je le rencontre... » On n'est pas plus talon rouge. Le dandy ne semble plus Baudelaire, mais Alcide Dusolier, qui, trop facilement, oubliait qu'il comptait parmi les habitués de la brasserie des Martyrs (comme il avait oublié que Scholl avait été son témoin, lorsqu'il écrivait avec une égale désinvolture : « M. Scholl et moi nous ne sommes pas du même monde moral (1) ».

Mais qui se vengea ? ce fut donc M. Dusolier. L'éreintement, le « Boileau hystérique », seraient donc la réponse à une anecdote peut-être imprudemment colportée?

A quoi tiennent, parfois, les jugements littéraires!

Le « monde moral » auquel appartenait Scholl ne se serait pas évidemment prêté à cette petite vilenie. Puis, l'on songe à la définition connue :

« Ce Baudelaire est une pierre de touche : il déplaît invariablement à tous les imbéciles. »

M. Alcide Dusolier n'aurait pas réclamé. — PIERRE DUFAY.

§

Danse pure. — M. Paul Guillaume annonce son intention de danser après la guerre. On pourrait lui répliquer comme fit la fourmi :

Eh bien : Dansez maintenant!

si, en effet, le moment n'était mal choisi.

M. Paul Guillaume espère renouveler l'art de la danse en le confrontant, pour ainsi dire, avec les attitudes des simulacres les plus curieux et les plus artistiques que nous aient laissés les nègres d'Afrique et ceux de l'Océanie.

En somme, il s'agit encore de folklore.

On espère arriver à la « danse pure » en revenant aux principes.

En réalité, il s'agit là avant tout de reconstitution et, pour revenir aux principes, *le nouveau danseur d'après la guerre* observerait avec profit les moineaux des Tuileries qui sautillent désespérément, lamentant la mort de M. Pol, leur charmeur favori. Il pourrait encore regarder avec intérêt la ronde des feuilles mortes en cet automne précoce, ou bien, si les hasards d'une villégiature l'entraînent au bord de l'océan, la danse magique des vagues.

Mais qui aurait jamais dit qu'à la faveur de « la danse pure », les lauriers de feu Valentin le Désossé empêcheraient quelqu'un de dormir après la guerre!

§

Von Hintze. — Le publiciste Kemmer, qui fit en 1917 la traversée de Hollande en Amérique, sur le *Ryndam*, avec von Hintze, nous montre le successeur de Kühlmann sous une apparence qui intéressera le public français.

Kemmer, qui opère dans la *Berliner Zeitung am Mittag*, abonde en anecdotes. Il nous fait voir un von Hintze à cent faces, informé par un finan-

(1) Firmin Maillard : *Les derniers Bohèmes*, p. 11.

cier de tout ce qui se passe dans la finance, par un diplomate de tout ce qui se traite dans la diplomatie, par un savant de tout ce que la science peut inventer, par un artiste de tout ce qui a trait aux arts.

Le nouveau ministre des affaires étrangères serait, en somme, un esprit encyclopédique, un Pic de la Mirandole de la Spree ; d'après Kemmer, partout et en tout, qu'il eût touché à la musique ou aux lettres, à la diplomatie ou au théâtre, aux mystères de la constitution austro-hongroise ou à ceux de la finance internationale, von Hintze se serait montré d'une compétence de spécialiste.

Durant la traversée du *Ryndam*, il sut faire preuve d'une supériorite inattendue au *bridge*.

Cet homme prodigieux a encore le don de savoir conserver en toute circonstance un calme absolu, un sang-froid imperturbable. On l'appelle dans le jargon des ministères berlinois : « l'Excellence chinoise. »

§

Washington en temps de guerre. — Le voyageur qui arrivait jadis à Washington était, selon le *Harper's Magazine,* aussitôt assailli par une nuée de nègres hilares qui se disputaient l'honneur de porter sa valise jusqu'à une des nombreuses automobiles qui attendaient devant la gare.

Aujourd'hui personne ne vient en aide à celui qui arrive à Washington ; les nègres sont ailleurs et les automobiles aussi.

En général, les voyageurs laissent maintenant leurs bagages à la gare et vont en ville solliciter une chambre dans un hôtel.

On réussit après une pénible tournée de trois ou quatre heures à trouver, non une chambre, mais une place dans une chambre où on doit loger avec quatre ou cinq compagnons inconnus.

Les privilégiés sont ceux qui ont des amis à Washington et peuvent loger chez eux. Mais les maîtresses de maison, excédées de fatigue, s'en vont chercher à New-York, oui à New-York, un repos mérité et, quand elles reviennent après une brève absence, elles trouvent des hordes d'amis qui ont envahi toutes les pièces de la maison et terrorisent les domestiques abasourdis, lesquels ayant reconnu d'anciens hôtes n'ont pas osé leur fermer la porte.

Les prix qui sont offerts pour une villa, un appartement meublé ou non sont fantastiques.

Quelqu'un qui venait de se faire construire un modeste pavillon pour la somme de 150.000 francs a eu la surprise de se voir offrir la moitié de cette somme pour une saison de trois mois.

Aussi les propriétaires ont-ils, à Washington, des exigences singulières. Trois jeunes gens venus de Chicago, par exemple, trouvèrent une propriétaire qui exigeait d'être invitée à dîner chaque fois qu'on donnerait un repas d'apparat.

Les vieux Washingtoniens sont submergés par la nouvelle population ; beaucoup sont partis, les autres ont bien de la peine à faire observer leurs droits d'aristocrates de vieille roche. Car qui habitait Washington avant juin 1917 se considère, à bon droit, comme faisant partie d'une véritable aristocratie et ne parle qu'avec dédain des nouveaux venus qui encombrent la ville.

Le temps est loin où un valet de chambre newyorkais disait froidement à son maître qui partait pour Washington : « Monsieur, je ne sais si je pourrai m'habituer à cette vie. Dites-moi, je vous prie, si Washington n'est pas dans le voisinage d'une grande ville ? »

Aujourd'hui, malgré ses incommodités de toutes sortes, Washington est une véritable métropole. Et au milieu de cette confusion on ne parle que de la guerre, on ne pense qu'à la guerre, on ne travaille que pour la guerre, car Washington est vraiment le centre du pays, le cœur du peuple américain, et l'Amérique, selon une expression devenue courante, « a enfin une capitale. »

Washington est aussi l'unique ville de l'Union où l'on ne trouve pas d'Allemands, depuis que les règlements de police les tiennent rigoureusement éloignés.

La vie mondaine s'est peu à peu développée à Washington et les uniformes interalliés qui s'y rencontrent chaque jour lui donnent un caractère particulièrement brillant et cosmopolite.

La chasse aux « nouvelles » est devenue la caractéristique de toute la population et il n'y a pas de soirée où la plus frivole des jeunes filles présente n'attire dans un angle du salon quelque parlementaire de la Chambre Haute pour lui demander, en lui jetant des regards de feu : « Cher sénateur, je vous en supplie, dites-moi quelque secret touchant la guerre ! »

§

Les Bêtises du Kaiser. — Les diplomates neutres qui se trouvent en Suisse connaissent une histoire qui est amusante.

Il paraît qu'après un des nombreux discours que Wilhelm II a l'habitude de faire à ses troupes, il prit un repas à l'état-major de Ludendorf.

Popote médiocre, mais bons vins tirés des caves françaises. Ludendorf, qui ne goûte pas l'éloquence impériale, raconta au dessert l'anecdote suivante.

Charles II d'Angleterre, à la suite d'un dîner où les vins les plus exquis n'avaient pas été épargnés, se prit à dire :

« Quand on m'enterrera, quelque lourd pédant fera mon épitaphe où il n'y aura pas un mot de vérité. Voyons, Rochester, faites-la ; que nous ayons un échantillon de votre style lapidaire. »

Aussitôt, l'auteur de ce *Roi de Sodome* qui justifia longtemps d'avance les imprécations de M. Billing contre la corruption aristocratique anglaise, le brillant et spirituel Rochester, qui était à peu près dans le même état que le roi, prit son crayon et écrivit sur la table :

Here lies our sovereign lord the King
Whose word no man relied on,
Who never said a foolish thing,
And never did a wise one.

C'est-à-dire :

Ci-gît un prince, ami des gaillardises ;
Il ne fut jamais cru d'aucun de ses sujets ;
En tout temps il fit des sottises,
Mais du moins il n'en dit jamais.

Ludendorf raconta l'anecdote plus brièvement et sans traduire l'épitaphe

anglaise, car le Kaiser entend fort bien l'anglais. Il n'eut garde de prendre la chose pour lui :

« Voilà une anecdote, répliqua Guillaume II, que je vais noter pour l'envoyer à l'Empereur d'Autriche. Ce Charles-là n'en dit pas non plus, mais il en fait autant que le Charles d'Angleterre et, ce qui est plus grave, il en écrit. »

§

Une merveille du monde disparue. — Quand s'écroula le pont suspendu que les Indiens de Hagwilget avaient construit sur le cañon Bultley, au nord-ouest de la Colombie Britannique, le monde perdit une merveille de l'art de l'ingénieur.

Quelque temps avant que ne fût posé le premier câble transatlantique, une Compagnie américaine avait conçu le projet d'unir l'Amérique du Nord et l'Europe par un fil télégraphique.

La ligne devait courir des forêts de la frontière canadienne de l'Amérique septentrionale, par-dessus le détroit de Behring, jusqu'en Sibérie. Puis le fil aurait uni toutes les capitales européennes.

La Compagnie commença le travail et transporta une grande quantité de matériel dans les forêts du Canada. Pendant ce temps, l'incroyable, l'impossible, se réalisaient et le câble transatlantique était posé à travers l'océan.

Cela mit fin à l'entreprise dont il est ici question. Des quantités énormes de câbles métalliques furent abandonnés dans les forêts canadiennes, car le transport aurait coûté plus que le matériel ne valait.

Ces câbles sont l'unique chose fabriquée par des blancs dont les Indiens de Hagwilget se soient servi pour construire leur magnifique pont suspendu.

Les principaux soutiens en furent les troncs des forêts environnantes. Aucun clou, aucune vis de métal, tout le reste était façonné dans le bois.

Ce pont servit à maint explorateur et surtout aux chercheurs d'or qui devaient traverser le cañon pour arriver à la région aurifère.

Aujourd'hui le pont s'est écroulé. Sa chute est due à la négligence, expliquée du reste par le fait qu'il ne servait plus à des fins commerciales, car depuis quelque temps une Compagnie anglaise avait construit sur le cañon un pont moderne et carrossable, capable de supporter près de 10.000 kg. Et le pont indien, cette merveille, est à jamais disparu.

§

Le serment militaire. — Le serment militaire est de date très antique et, en Grèce, il fut pratiqué dès les temps homériques.

A l'époque historique, on le trouve discipliné par des règles rigides et entouré de cérémonies solennelles. Tous les jeunes gens, à l'âge de 18 ans, étaient obligés de prêter serment.

La cérémonie du serment peinte sur un vase nous montre un vieillard qui assiste au serment que prête sur l'autel un jeune homme armé de la lance et du bouclier, et derrière lequel une victoire ailée présente le casque destiné à compléter l'armement.

L'éphèbe jurait ainsi : « Je ne déshonorerai jamais ces armes consacrées; je n'abandonnerai amais mes compagnons sur le champ de bataille;

je combattrai pour la défense des dieux et du foyer, même fussé-je seul ; je ne laisserai pas la patrie diminuée, mais plus grande et plus forte que je ne l'avais trouvée ; j'obéirai aux ordres que la sagesse des magistrats leur suggérera de me donner ; je serai soumis aux lois en vigueur et à celles que le peuple adoptera d'un commun accord ; si quelqu'un voulait abolir ces lois ou les violer, je ne le lui permettrai pas ; mais seul ou avec d'autres je combattrai pour elles. Je promets enfin de respecter le culte de mes pères. »

Du reste quelle qu'ait été la forme du serment militaire grec, il était destiné à obliger les jeunes gens à défendre la patrie et les institutions comme futurs soldats et à les forcer comme citoyens futurs à l'observation des lois et à la conservation du culte des ancêtres.

En un mot, le serment était la base du droit public et c'est ainsi que Xénophon écrivait qu'en Grèce la loi exigeait des citoyens un serment de mutuel accord.

Les Romains ne prêtaient leur serment militaire qu'au moment du recrutement et on lit dans Polybe que, lorsque l'enrôlement était terminé, les tribus de chaque légion prenaient à part les nouvelles recrues et, ayant choisi celui qui leur paraissait le plus digne, lui donnaient la formule du serment qu'il prononçait à haute voix pour l'ensemble des recrues ; celles-ci adhéraient à ces promesses en se bornant à dire : *Idem in me.*

§

Fausses estampes. — La mode est aux estampes, surtout aux deux ou trois crayons et aux sanguines. Les amateurs feront bien toutefois de se tenir sur leurs gardes, car il y a en ce moment à Paris beaucoup d'imitations photographiques fort bien exécutées des planches de Demarteau.

Les faussaires qui, sans aucun doute, doivent habiter l'Allemagne ont eu soin de sortir avec soin les épreuves tirées sur papier ancien et présentées dans des cadres datant de l'exposition de 1889. Ils n'ont même pas oublié une petite déchirure dans les marges pour souligner l'authenticité des estampes.

On les reconnaîtra, non sans difficulté, à ce que le papier est spongieux et moins ferme que dans les véritables épreuves.

Un léger flou par endroit, indiquant une mise au point défectueuse, pourra aussi les faire reconnaître.

Au reste, l'impression manque de relief et quand on aura ajouté qu'il faut se méfier des gravures dont le cuivre présente un bord biseauté, nous en aurons dit suffisamment pour mettre les amateurs sur leurs gardes.

§

Majorité, minorité. — Il y a longtemps que l'on discute le point de savoir de quel côté se trouve le plus souvent la raison, du côté de la minorité ou de celui de la majorité.

Cette guerre est-elle autre chose qu'un règlement de compte entre minorités et majorités ?

Le fameux auteur des *Droits de l'homme*, Thomas Payne, qui n'a même pas de statue en France où son invention eut quelque succès, ayant passé de France en Angleterre, au commencement de la Révolution, pour y prêcher sa nouvelle doctrine, était un jour dans un club avec une société nom-

breuse où se trouvait un poète satirique, homme de beaucoup d'esprit et très connu sous le nom de Peter Pindar.

La conversation tomba sur la politique. Thomas Payne soutint que dans toutes les assemblées délibérantes, ce devrait toujours être la minorité qui déterminât la délibération.

Peter Pindar sourit à ce paradoxe. « Ne conviendrez-vous pas, lui dit Payne, que la proportion des hommes éclairés sur les ignorants ne peut pas être de vingt ou tout au plus de trente sur cent ? Il y a donc à parier que, dans une multitude d'hommes rassemblés, l'erreur sera du côté de la majorité.

— Je ne peux nier, dit Peter Pindar, qu'il n'y ait quelque chose de spécieux dans votre argument ; mais je ne l'en trouve pas plus convainquant, et je m'en rapporte là-dessus à la décision de la compagnie.

— Je vous prends au mot, reprit Payne ; je prie ceux qui pensent comme moi de se lever.

Il se leva lui-même, pour donner l'exemple, et tous les assistants se levèrent après lui, à l'exception de Peter Pindar, qui dit :

— Moi, je me lève pour l'opinion contraire ; et comme il est évident que je suis la minorité, il est clair aussi, suivant M. Payne lui-même, que c'est moi qui ai raison.

Ce trait inattendu excita un éclat de rire général qui déconcerta le pauvre Tom, lequel, ne pouvant pas soutenir le triomphe de son adversaire, prit le parti de quitter la place.

Ainsi en advient-il d'un grand nombre de paradoxes, soutenus dans le seul but de contrarier l'opinion et non fermement appuyés sur la raison. Ils donnent du poids à l'opinion raisonnable, fût-elle la plus vulgaire.

§

Pour la suppression de la mendicité à Madrid. — Sur la mendicité en Espagne, voici ce qu'on peut lire dans le plus récent *Baedeker* :

Le mendiant espagnol n'est point aussi entêté que son collègue d'Italie, mais, d'autre part, il lui manque la bonne humeur et l'obligeance de celui-ci. Le voyageur fera bien de se garder non seulement du « pocket-picking », mais encore de détériorations malveillantes de ses vêtements. Il ne faut jamais rien donner aux enfants (« *anda* », va-t'en)...

Cela se lit page 31 de la 4e édition — la dernière parue, en 1913 — de *Spain and Portugal*. Nous choisissons, d'ailleurs, à dessein ce guide *allemand*, afin que l'on ne prétende pas que nous calomnions l'Espagne à plaisir. Or, voici que M. Silvela, maire de Madrid, a pris une mesure héroïque. Déjà, à la tête de la *Comisaria de Subsistencias*, il s'était révélé homme de gouvernement. Et M. Ventosa, à en croire le peu suspect *Diario de la Marina* du 10 mai dernier, serait le dernier à en douter. Donc, M. Silvela a décrété, en prenant possession de l'*Ayuntamiento*, qu'il fallait extirper, de la *villa y corte*, la peste de la mendicité en public. Mais l'expédient par lui imaginé « à titre d'essai » est d'un caractère si original qu'il mérite de passer à l'histoire. Il consiste, en effet, à imposer une amende de 2 pesetas 50 centimos « aux personnes qui, dans les rues, donnent des aumônes aux pauvres ayant fait de la mendicité un métier lucratif ». Il était temps, par les Dieux immortels, que Madrid eût un alcalde et que ce alcalde fût digne de l'importance de la capitale de l'Espagne. Ainsi parle

l'organe précité, dont nous nous voudrions d'amoindrir, par une quelconque réflexion, l'enthousiasme patriotique. Souhaitons simplement que les 2 pesetas 50 centimos tombent drues comme *agua en mayo* dans les caisses municipales et qu'avec cet impôt original soit constituée la masse d'un fonds spécial destiné... à alimenter ces pauvres mendiants madrilègnes, qui sont aussi indispensables au vrai panorama urbain... qu'un article de la *Tribuna* l'est à la neutralité espagnole.

§

Syndicat professionnel des gens de lettres. — Le dimanche 26 mai a eu lieu la séance constitutive du *syndicat professionnel des gens de lettres*, sous la présidence de M. Georges Lecomte. On procéda à l'élection du Comité syndical. Depuis, le conseil d'Administration a élu son bureau qui est composé de M. Lecomte, *président* ; Edmond Haraucourt, *vice-président* ; Jules Perrin, *secrétaire général* ; Charles de Rouvre, *Trésorier* ; Mlle Lya Berger, *secrétaire*.

Le syndicat a pour objet tout ce qui concerne la défense et la protection des intérêts généraux et économiques des Gens de lettres, notamment la défense et protection de la propriété littéraire et des droits qui sont ou qui seront reconnus aux auteurs par les lois et traités internationaux sur cette propriété, l'examen et la solution de toutes questions relatives aux rapports des auteurs avec les tiers, la conciliation et l'arbitrage sur toutes contestations relatives à la propriété littéraire, aux droits des auteurs et aux diverses formes de contrats d'édition.

Le syndicat a également pour objet de fournir, s'il y a lieu, des arbitres et experts pour l'examen des questions contentieuses relatives à la propriété littéraire, aux droits des auteurs et aux diverses formes des contrats d'édition.

§

Publications du « Mercure de France » :

DANS LES TÉNÈBRES, par Léon Bloy, avec un portrait de l'auteur dessiné par sa femme. Vol. in-18, 3.50 (11 japon à la forme, à 20 fr. ; 7 chine, à 18 fr. ; 75 hollande, à 15 fr.).

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

epuis le dernier échec des Allemands sur la Marne, un renouveau d'activité s'est ifesté dans tous les groupes de la cote.

es succès plus récents de nos troupes ont provoqué une effervescence qui n'avait été constatée depuis longtemps et nous avons assisté à une reprise progressive des isactions, favorisée par l'importante échéance des coupons de juillet.

es importantes disponibilités qui existent encore viendront sur le marché au fur et esure que se préciseront les nouvelles relatives à l'intervention du Japon, aux difficés de la Turquie, etc.

lentionnons la bonne tenue de nos rentes, y compris le 5 o/o à 87 fr. 50 compte tenu coupon détaché. Le 3 o/o est à 61 fr. 85 et le 4 o/o a gagné o fr. 15 à 69 fr. 25.

e groupe des fonds russes a été favorisé entre tous, et les différents types de rentes gagnent pas moins de dix à douze points.

'est ainsi que le 4 1/2 o/o 1909 passe de 44 fr. 25 à 57 fr. ; le 5 o/o 1906 de r. 25 à 65 fr. ; le 3 o/o 1891 de 35 fr. 60 à 44 fr. 50.

n sait effectivement que les porteurs de fonds russes ont reçu un encouragement du que notre Ministre des finances a réclamé du Parlement le vote des crédits nécesces pour assurer *éventuellement* le service de la Dette.

os chemins de fer profitent de l'ambiance générale et réalisent d'importants progrès, léans à 1155 fr. ; l'Est à 780 fr. ; le Nord à 1210 fr. et le P.-L.-M. à 961.

os grandes banques font également d'assez sérieux pas en avant, notamment la que de Paris à 1045 fr. ; le Crédit Lyonnais à 1145 fr. ; le Comptoir d'Escompte à fr. et le Crédit français à 325 francs.

a Banque de France, dont la Chambre a enfin voté le projet de renouvellement de privilège, demeure à 5180 fr., et le Crédit foncier de France reprend vigoureusement 6 francs.

armi les valeurs cuprifères toutes très fermes, il sied de citer Montecatini qui passe 22 à 141 fr., ainsi que l'excellente tenue du Rio à 1950 et de la Tharsis à 157 francs.

'allure brillante des valeurs dont nous venons de parler s'est étendue à nombre de *allurgiques*, telles que la Thomson à 710 fr. ; Peñarroya à 1295 fr. ; Basse-Loire à fr. ; l'Éclairage électrique à 210 fr., etc., ainsi qu'au groupe des valeurs induscles russes qui a certainement été un des plus favorisés. On relève sur certains de titres des variations de plusieurs centaines de francs. Exemples : Bakou, 1210 fr. re 1080 ; Maltzoff, 410 fr. au lieu de 300 francs.

nfin les valeurs dites *d'après-guerre* et dont on commence à s'occuper sérieusement de nouveau accentué leur reprise. C'est le cas de Lautaro Nitrate à 390 ; des Phoses Tunisiens à 319 fr., etc.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Pau Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes . Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	32 fr.	Un an	37 fr.
Six mois	17 »	Six mois	20 »
Trois mois	9 »	Trois mois	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.